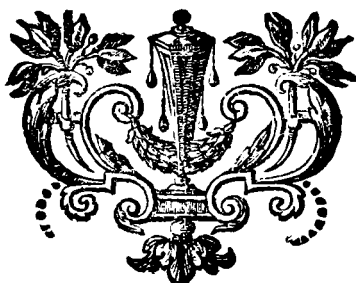


LETTRES EDIFIANTES

ET

CURIEUSES,
ECRITES DES MISSIONS
Etrangères, par quelques Mission-
naires de la Compagnie de JESUS.

XIII. RECUEIL.



A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, rue
S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image
Saint Lambert.

M. DCC. XVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A U X

JESUITES DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Ce nouveau Recueil que j'ai
l'honneur de vous présenter ,
commence par la Lettre du P.
Martin , que je vous avois
promise , lorsque je vous annon-
çai sa mort. Elle contient les
derniers travaux d'un Mission-*

iv E P I S T R E.

naire , qui a passé la plus grande partie de sa vie dans le Royaume de Maduré , où il a converti à la Foi un grand nombre de Gentils.

Vous y verrez ce qu'il en coûte pour établir la Foi dans ces Terres Infidelles , & à quoi doit s'attendre un homme Apostolique , qui se consacre à une si pénible Mission. L'austérité surprenante de la vie qu'on y mène , n'est pas ce qu'il y a de plus difficile à supporter ; on s'y trouve encore exposé à de continuels dangers ; & il y a presque toujours quelque chose à souffrir , soit de l'incommodité du climat , soit de l'avarice des Princes qui gouver-

EPISTRE. v

nent cette partie de l'Inde ; soit enfin de l'envie , & de la malignité des Brames , qui sont les ennemis irréconciliables de la Religion.

Ce sont ces fatigues & ces dangers qu'on ne craint point d'exposer à vos yeux : Nous sçavons que ceux d'entre vous qui aspirent aux Missions , recherchent avec le plus d'ardeur celles qui sont les plus laborieuses , & où les croix sont plus fréquentes.

La seconde Lettre vous présentera un paralelle assez juste de la doctrine des Indiens , avec l'opinion des Pythagoriciens & des Platoniciens sur la Metempsyco-

vj E P I S T R E.

se. Il est étonnant qu'un système tel que celui-là, dont l'absurdité & l'extravagance sautent aux yeux, ait esté adopté par tant de Peuples differens ; mais après l'avoir une fois adopté, on ne doit plus estre surpris que pour soutenir une opinion si absurde, ils ayent recours aux fables les plus grossières & les plus mal concertées.

Quand on entend les Brames, qui sont les sçavans des Indes, débiter sérieusement de ridicules imaginations, comme des preuves certaines de ce dogme de leur Théologie, on seroit presque tenté de croire, que les Docteurs & les Disciples sont tout-à-fait dé-

EPISTRE. vij

*pourvûs de sens & d'intelligence.
Mais aussi lorsqu'on voit que ces
premiers génies du Paganisme ,
tels que Pythagore , Platon , &
tant d'autres , dont les Ouvrages
font l'admiration de tous les siècles ,
ont donné eux-mêmes dans
de semblables égaremens; on doit,
ce me semble , rendre un peu plus
de justice aux Indiens ; & tout
ce que l'on doit conclure , c'est que
l'esprit humain , quelque éclairé
qu'il soit , est toujours en proie à
l'illusion & au mensonge , lorsqu'il
ne s'appuye que sur les faibles
lumières de sa raison , &
qu'il n'est pas dirigé par la Foy ,
laquelle seule peut le délivrer de
ses erreurs & de ses incertitudes.*

viii EPISTRE.

C'est à un Missionnaire d'un ordre très-austere & très-recommandable par les services qu'il rend à l'Eglise, qu'on doit la Relation qui fait la matiere de la troisième Lettre. Il a donné son propre original au P. Bouchet, & celui-ci me l'a adressé. La route que ce Missionnaire a tenue par le Pérou, pour se rendre à la Coste de Coromandel, est singulière & curieuse. Il n'estoit pas naturel qu'il pénétrast jusqu'au Paraguay; mais il semble que la Providence l'y ait conduit, pour nous instruire aussi amplement qu'il le fait de l'estat de ces florissantes Missions, qui sont sous la direction des Jesuites

• E P I S T R E. ix

Espagnols. Comme il y a fait quelque séjour , il n'avance rien dont il n'ait esté témoin oculaire.

On ne peut s'empêcher d'estre surpris & édifié de l'ordre admirable qui s'observe dans les Missions du Paraguay , depuis plus de cent ans qu'elles ont esté établies par les Jésuites Espagnols. On y trouve cette égalité des biens temporels que saint Paul exigeoit des fidelles , en voulant que l'abondance du riche suppléât à l'indigence du pauvre : ou plutôt on n'y voit ni riches ni pauvres , tous estant également pourvus des choses nécessaires à la vie. C'est peut être l'unique endroit du monde , où le propre interest n'ait

x E P I S T R E.

pû encore s'introduire ; & par-là la porte n'est-elle pas fermée à presque tous les vices , dont cette malheureuse cupidité est la source ? C'est ce qui a maintenu jusqu'ici les fidèles du Paraguay dans ce détachement , & dans cette innocence de mœurs , qu'il est si rare de trouver maintenant , & qui est pourtant si propre du Christianisme.

Aussi les Rois d'Espagne qui dans leurs conquêtes ont bien moins cherché à étendre leur domination, qu'à amplifier le Royaume de JESUS-CHRIST, ont-ils toujours honoré ces Missions d'une attention toute particulière. Ils ont fait en divers

EPISTRE. xj

*temps de sages Ordonnances ,
pour empêcher que certains dés-
ordres assez communs parmi les
Européens qui habitent les Cos-
tes , ne vinssent à la connoissan-
ce des Chrestiens du Paraguay ;
Et bien qu'il n'y ait dans le Pa-
raguay ni or ni argent qui y at-
tire les Peuples d'Europe , néan-
moins , comme il est quelquefois
nécessaire de traverser ces con-
trées dans les Voyages , les Rois
Catholiques ont fait des défen-
ses expressees aux voyageurs , de
demeurer plus de trois jours dans
les Bourgades des Néophytes ,
Et d'avoir avec eux aucune com-
munication. Ces précautions ont
esté jugé nécessaires , afin que*

xij EPISTRE.

la contagion du mauvais exemple n'infectast. point une portion si pure du troupeau de JESUS-CHRIST.

Au reste quoique je me sois fait un scrupule de rien changer à cette Relation , quant à la substance des choses qui y sont rapportées , je me suis pourtant permis d'en retrancher de fréquens éloges que l'Auteur y fait des Missionnaires : je les ai crû hors d'œuvre , & peu capables d'interresser le lecteur.

Les autres Lettres qui composent ce Recueil n'ont pas besoin d'éclaircissement ; Ainsi, mes RR. PP. il ne me reste plus que de vous faire part des nouvelles que

EPISTRE. xiiij

nous avons enfin receuës de M. l'Abbé Sidotti , & des Peres Faure & Bonnet. Vous avez vû dans le dixième Recueil avec quel courage & avec quel zele ces trois Missionnaires pénétrèrent . l'un dans le Japon sur la fin de l'année 1709. & les deux autres dans les Isles de Nicobar au mois de Janvier de l'année 1711. Jusqu'ici l'on n'avoit pu rien apprendre de certain de leur destinée ; mais les Lettres venuës depuis peu des Indes ne nous permettent guères de douter qu'au moins les deux derniers n'aient consommé leur sacrifice.

Deux sommes Chinoises qui arriverent du Japon au mois de

May de l'année 1716. porterent à Canton la nouvelle de la mort de M. l'Abbé Sidotti. On ne sçait pas trop bien ce qui lui est arrivé pendant son séjour au Japon , si ce n'est qu'estant entré dans les Terres , il fut presque aussi-tost reconnu , arrêté , & conduit au Mandarin , qui en donna avis à l'Empereur ; que ce Prince le fit venir pour apprendre de lui-même , quel estoit le sujet de son voyage ; que comme le Missionnaire ne pouvoit pas s'expliquer de maniere à se faire entendre , on le fit garder a vûe par des Soldats , lui laissant la liberté d'étudier la langue Japonnoise. On a ajouté sans beaucoup

EPISTRE. xv

de fondement que l'Empereur lui avoit donné quatre jeunes Seigneurs de sa Cour pour leur apprendre la langue latine. C'est un fait qui paroist assez incertain , mais il est faux qu'on l'ait fait enfermer dans une cage de fer , comme quelques-uns l'ont publié , & qu'il ait été renvoyé à la garde du Directeur de la factorerie Hollandoise établie à Nangazacki. Le Capitaine Chinois dont on a appris ce détail , attribué la mort de l'Abbé Sidotti aux jeûnes & aux austérités , qu'il a poussées trop loin. Cependant quelque fidèle que ce recit paroisse , on croit devoir s'en éclaircir davantage , & l'on n'ose encore assurer que

xvj E P I S T R E.

la mort du Missionnaire soit aussi certaine qu'on le dit.

Pour ce qui est des deux Missionnaires de Nicobar, un François qui avoit fait quelque séjour dans ces Isles, avoit apporté dès le mois de May de l'année 1715. les premières nouvelles de leur mort. Comme il n'en disoit aucune particularité, on crut pouvoir en douter, jusqu'à ce qu'il se présentast une occasion de s'en mieux informer. On s'adressa pour cela à M. Dardancourt Directeur général pour la Royale Compagnie de France dans le Bengale, & on le pria d'insérer dans les instructions qu'il donnoit au Capitaine d'un Brigantin des-

EPISTRE. xvij

tiné pour Queda , un ordre de passer aux Isles des Nicobars , & de s'informer de la destinée des Missionnaires.

Cet ordre fut executé avec beaucoup d'exactitude & de fidélité. Au retour du Brigantin on confronta les Journaux du Capitaine & des Pilotes , & l'on vérifia en leur présence & devant M. le Directeur , les circonstances rapportées dans une Relation particulière , qu'avoit dressé M. du Douay écrivain du bastiment ; de sorte qu'on ne peut plus douter de la vérité des faits suivans.

Ce fut dans la grande Isle Nicobare , appelée Chambolan ,

xviii EPISTRE.

*la plus près d'Achen, que débar-
quèrent d'abord les deux Mis-
sionnaires. Ils employèrent envi-
ron deux ans & demi à y prê-
cher l'Evangile ; mais on ne peut
dire au juste quel fut le fruit de
leurs Prédications.*

*Delà ils passèrent aux autres
Isles, & principalement à celle
qui s'appelle Nicobary, laquelle
est située par les 8. degrés 30.
minutes de latitude Nord. Ces
Insulaires sont doux, affables,
& beaucoup plus traittables que
les Peuples des Isles voisines.*

*Pendant dix mois de séjour que
les Missionnaires firent dans cet-
te Isle, ils y donnerent une si
haute idée de leur vertu, que les*

EPISTRE. xix

habitans ne les en virent partir qu'avec un regret extrême. Ces pauvres gens représenterent inutilement aux deux Peres , le risque qu'ils alloient courir de leur vie , en s'abandonnant à des Peuples féroces & inhumains , ils ne purent rien gagner sur leur esprit , & ils furent contraints pour ne leur pas déplaire , de les conduire contre leur gré à Chambolan , ou à quelque autre Isle voisine : car on n'a pas pu vérifier ce fait.

Les Missionnaires y furent à peine quinze jours qu'ils y finirent leur vie , sans doute par une mort violente & cruelle , comme l'ont reproché dès-lors , & com-

xx E P I S T R E.

me le reprochent encore aujourd'hui les habitans de Nicobary à ceux de Chambolan : & ceux-ci ne s'en défendent que par de mauvaises défaites.

Il semble même que l'image de leur crime est sans cesse présente à leurs yeux : la fraîcheur les saisit à la vue du pavillon blanc, lorsque le Brigantin parut dans le Canal de saint George qui passe auprès de cette Isle ; ils furent même plus d'une heure sans vouloir donner à bord, criant de leurs Pirogues, & priant en mauvais Portugais qu'on ne leur fît point de mal.

Nos gens qui ne sçavoient pas encore ce qu'ils apprirent de-

E P I S T R E. xxj

puis dans les Isles voisines , n'eurent pas de peine à leur promettre une seureté entiere. Mais la contenance de ces Barbares , lorsqu'on leur demanda des nouvelles des Missionnaires , fit bientôt juger que ces Peres avoient esté massacrez. Le Chef des Indiens répondit en tremblant qu'il n'en avoit nulle connoissance : un autre le tira par le bras : tous parurent déconcertez & consternez.

C'est ainsi que nos François quitterent l'Isle de Chambolan , & passerent à Nicobary , où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter. Ils eurent la consolation de voir que la mé-

xxij E P I S T R E.

moire des deux Peres estoit en bénédiction dans l'Isle , que ces Insulaires ne parloient de leur mort qu'avec douleur , qu'ils conservoient précieusement , & qu'ils réveroient les moindres choses qui estoient à leur usage. Un de ces Indiens tenoit dans la main une Imitation françoise ; quelque chose qu'on lui offrit en échange , il ne fut pas possible de l'engager à s'en dessaisir. On n'a pas pu encore s'instruire des circonstances de leur mort , & on ne les sçaura au vrai , que quand on pourra faire parler de gré ou de force les Peuples de Chambolan.

Voilà , mes RR. PP. une terre arrosée , non seulement des

EPISTRE. xxiiij

sueurs ; mais encore du sang de ces premiers ouvriers Evangéliques : la moisson en doit estre abondante ; aussi plusieurs Missionnaires aspirent-ils au bonheur de l'aller recueillir , & de marcher sur les traces des hommes Apostoliques , qui y ont jetté les premières semences de la Foi. Je me recommande à vos saints Sacrifices , en l'union desquels , je suis avec beaucoup de respect ,

MES REVERENDS PERES ,

Vostre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

J. B. DU HALDE , de la Com-
pagnie de J E S U S .



A P P R O B A T I O N.

J'ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , ce XIII. *Recueil de Lettres édifiantes & curieuses* , & j'ay jugé que l'impression en seroit très - utile au public. Fait à Paris ce 15. Aoust 1718.

R A G U E T.

Permission du R. P. Provincial.

J'E souffigné Provincial de la Compagnie de J E S U S , en la Province de France , suivant le pouvoir que j'ai reçu de nostre Reverend Pere Général , permets au Pere J. B. D U H A L D E , de faire Imprimer le *treizième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses* , écrites des Missions étrangères , par quelques Missionnaires de la Compagnie de J E S U S , qui a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente. Fait à Rennes le 16. de Juillet 1718.

XAVIER DE LA GRANDVILLE.

LETTRE



LETTRE

D U

PERE MARTIN,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

*Au Pere de Villette de la même
Compagnie.*



MON REVEREND PERE,

La paix de N.S.

Dans la dernière Lettre que
j'eus l'honneur de vous écrire de
la Mission du *Marava*, je vous
XIII. Rec. A

ment les pluyes. On y voit une assez grande riviere appelée *Vaiarou*: après avoir traversé une partie du Royaume du Maduré, elle tombe dans le Marava , & quand elle remplit bien son lit, ce qui arrive d'ordinaire pendant un mois entier chaque année , elle est aussi grosse que la Seine. Cependant par le moyen des canaux que creusent nos Indiens , & qui vont aboutir fort loin à leurs étangs ; ils faignent tellement cette Riviere de tous les costez , qu'en peu de temps elle est entierement à sec.

Les étangs les plus communs ont un quart de lieuë ou une demie lieuë de levée : il y en a d'autres qui en ont une lieuë & davantage. J'en ai vû trois qui en ont plus de trois lieuës. Un seul de ces étangs fournit assez d'eau pour arroser les campagnes de

Missionnaires de la C. de F. 5
plus de soixante Peuplades.
Comme le ris veut toujours avoir le pied dans l'eau jusqu'à ce qu'il ait acquis sa parfaite maturité, lorsqu'après la première recolte, il reste encore de l'eau dans les étangs, on fume les terres, & on les ensemeince de nouveau. Tout le temps de l'année est propre à faire croître le ris, pourvu que l'eau ne lui manque pas.

On cueille icy diverses espèces de ris; le meilleur est celui qu'on nomme *Chamba* & *Pijànam*; le premier croît & meurt dans l'espace de sept mois. Il faut neuf mois au second. On en voit qui ne demeure sur pied que cinq mois, & d'autre à qui environ trois mois suffisent; mais il n'a ni le goût ni la force du *Chamba* & du *Pijànam*. Du reste, il est surprenant de voir la quantité de Poissons qui se trouvent

chaque année dans ces étangs lorsqu'ils tarissent. Il y en a dont la pêche s'affirme jusqu'à deux mille écus. Cet argent s'emploie toujours à la réparation des levées, qu'on fortifie des terres mêmes qui se tirent de l'étang.

Les premières pluies qui arrivèrent dans le mois d'Aouût, donnerent le moyen à quelques laboureurs d'ensemencer les terres de cette espèce de ris, qui croist en trois mois de temps : mais après les pluies abondantes des mois d'Octobre, & de Novembre, toutes les campagnes furent semées, & elles promettoient une des plus riches récoltes. J'avois compassion de voir ces pauvres gens aller chaque jour recueillir quelques grains de ris à demi meurs, les froisser dans leurs mains, & les manger tout cruds, la faim ne

Missionnaires de la C. de J. 7
leur donnant pas la patience de
les faire cuire.

Ceux qui avoient esté plus diligens à ensemençer leurs terres, prestoient du ris aux autres qui avoient esté plus lents à semer ; mais c'estoit à des conditions bien dures : il falloit que pour une mesure de ris commun, ils s'obligeassent à rendre huit, dix, & même quinze mesures de ris *Chamba*, au temps de la recolte générale. Telle est l'usure qui s'exerce parmi les habitans du Marava. Vous jugez bien que ceux qui se convertissent doivent renoncer absolument à un gain si inique : c'est dequoi les Infidelles même sont instruits, & ils admirent les bornes que la Loy Chrestienne prescrit sur cet article : pour peu que quelque Neophyte vienne à les passer, ils ne manquent pas de lui en fai-

re des reproches , & même de
m'en porter leurs plaintes , s'i-
maginant qu'un excez si criant
est permis à ceux qui ne sont pas
Chrestiens. « Vous avez raison ,
» leur dis-je alors , de condam-
» ner dans mes Disciples cette
» prévarication , quoique ceux
» qui en sont coupables, n'aient
» garde de porter l'usure aussi
» loin que vous ; mais en serez-
» vous moins malheureux dans
» les enfers , parce que vous vous
» croyez autorisez par l'éduca-
» tion & par la coûtume de vos-
» tre Pays ? Vous vous condam-
» nez vous-même par vostre pro-
» pre témoignage ; car si ceux
» qui font profession de la Loy
» que je prêche , seront éternel-
» lement punis pour ne s'y estre
» pas conformez ; vous autres
» qui la connoissez , qui l'ap-
» prouvez , & qui refusez de l'em-

brasser , ne devez-vous pas «
vous attendre aux mêmes sup- «
plices ? N'êtes-vous pas dou- «
blement idolâtres , & des faux «
Dieux , qui sont l'ouvrage de «
vos mains , & de cet argent «
qui est le fruit de ce trafic hon- «
teux que vous exercez ? La «
profession que vous faites d'a- «
dorer les Idoles , justifie-t-elle «
vostre avarice ; & si elle l'au- «
torise , n'est-ce pas une mar- «
que évidente de la fausseté de «
vostre Religion ? Quand je «
leur parle ainsi , ils se retirent
pour l'ordinaire confus & inter-
dits, mais ils ne songent pas pour
cela à se convertir.

Comme je n'oublie rien afin
d'arracher cette convoitise du
cœur de mes Neophytes , & que
je refuse d'admettre à la partici-
pation des Sacremens ceux qui
s'y sont laissez entraîner , j'ay eu

la douleur de perdre un des Chrestiens , lequel a abandonné la Foi , non pas pour adorer les Idoles , mais pour faire plus librement ce fordide commerce , verifiant ainsi à la lettre ces paroles de Saint Paul à Timothée : *La convoitise est la racine de tous les maux , & quelques-uns s'y laissant aller , se sont écartez de la Foy.* D'un autre côté je fus consolé de voir qu'un Chrestien s'estant rendu coupable du même péché , sa mere me l'amena à l'Eglise ; l'aïant accusé en ma presence , elle lui fit promettre qu'il ne prendroit désormais qu'autant qu'il auroit donné.

Ces pauvres gens que l'indigence forçoit d'emprunter des Gentils à un si gros interest , se consoloient dans l'espérance d'une recolte abondante , lors-

qu'il plût à Dieu de replonger ce Royaume dans de nouveaux malheurs. Le 18. Decembre de l'année 1709. que tous les étangs se trouvoient pleins d'eau, il survint un Ouragan, que ces peuples appellent en leur langue *Perum catou* ou *Perum pugel*, le plus furieux qu'on ait encore vu. Il commença dès sept heures du matin avec un vent affreux de Nord-Est, & une pluye très-violente. Cet orage dura jusqu'à quatre heures que le vent tomba tout-à-coup ; mais demi-heure avant le coucher du Soleil, il recommença du côté du Sud-Oüest avec encore plus de furie ; & comme les levées des étangs sont presque toutes tournées du côté du Couchant, parce que tout le Marava va en pente vers l'Orient, les ondes poussées par le vent contre ces

digues , les battirent avec tant d'impetuofité, qu'elles les creverent en une infinité d'endroits ; alors l'eau des étangs s'eftant réunie aux torrens formez par l'orage , caufa une inondation générale qui déracina tout le ris , & qui couvrit les campagnes de fable. La perte des moissons fut accompagnée de celle des bestiaux, qui furent submergez auffi-bien que les Peuplades basties dans les lieux un peu bas.

Comme cette inondation arriva pendant la nuit , plusieurs milliers de personnes y perirent. Dans un feul endroit on trouva jufqu'à cent cadavres , que le courant y avoit portez. Un Chrétien me montra depuis un grand arbre fur lequel il s'eftoit perché avec vingt - fix autres Indiens : ils y refterent cette nuit.

là & tout le jour suivant : deux de la troupe à qui les forces manquèrent , tombèrent de l'arbre & furent emportez au loin par le torrent. Il m'ajouta qu'une femme ayant esté portée par le courant près de cet arbre , un bon Neophyte lui tendit le pied qu'elle prit de la main , & un autre l'ayant soulevée par les cheveux , lui sauva la vie qu'elle alloit perdre dans les eaux. L'on me montra dans un autre endroit la chaussée d'un grand étang qui creva tout - à - coup sous les pieds de cinq Chrestiens, qui s'y estoient refugiez comme dans un lieu fort seur. Je passai quelque - temps après dans un petit bois de Tamariniers , ce sont des arbres aussi hauts que nos plus grands Chesnes , dont la racine est fort profonde , & qui ayant les feuilles fort peti-

tes , donnent beaucoup moins de prise au vent. Cependant presque tous ces arbres estoient renversez , & avoient la racine en l'air. C'est ce que je n'aurois pu croire , si je ne l'avois vû , & ce qui marque bien le ravage que fit cet Ouragan.

Les suites en furent très-funestes ; la famine devint plus cruelle que jamais , & la mortalité fut presque générale : de sorte que plusieurs milliers d'hommes furent contraints de se retirer dans les Royaumes de Maduré & de Tanjaour qui confinent avec le Marava. Pour moi j'eus beaucoup à souffrir pendant toute l'année 1710. la calamité publique , les mauvaises eaux , que les Terres charriées par les torrens rendoient encore plus mauvaises ; les fatigues de la Mission , la situation

Missionnaires de la C. de J. 15
incommode de ma Cabane qui
estoit sur le bord d'une mare,
où un grand nombre de Bu-
ffles venoient se veautrer pen-
dant la nuit , & faisoient lever
des vapeurs infectes ; tout cela
altera fort ma santé. La princi-
pale Eglise que j'avois estoit de-
venuë inabordable ; les Chres-
tiens n'osoient s'y rendre , de
crainte des voleurs qui faisoient
des courses continuelles dans
cette contrée , & quelquefois
au nombre de quatre à cinq
cens hommes. J'avois fait bastir
quatre autres Eglises en qua-
tre endroits differens , à une
journée l'un de l'autre ; elles fu-
rent toutes submergées ou dé-
truites par l'orage dont je viens
de parler. Je songeai à en conf-
struire une autre à *Ponnelicotey* :
c'est une grosse Bourgade toute
composée de Chrestiens , qui est

dans le centre du Marava. Le Seigneur de cette Peuplade qui est aussi Chrestien , me fournit pour la construction de mon Eglise , six Colomnes de bois assez bien travaillées.

Presque toutes les Bourgades & les terres de Marava , sont possédées par les plus riches du Pays , moyennant un certain nombre de Soldats qu'ils sont obligez de fournir au Prince, toutes les fois qu'il en a besoin. Ces Seigneurs se revoquent au gré du Prince : leurs Soldats sont leurs parens , leurs amis, ou leurs esclaves, qui cultivent les terres dépendantes de la Peuplade , & qui prennent les armes dès qu'ils sont commandez. De cette maniere le Prince de Marava peut mettre sur pied en moins de huit jours, jusqu'à trente & quarante mille hommes , & par-là il se

Missionnaires de la C. de J. 17
fait redouter des Princes ses voisins : il a même secoué le joug du Roy de Maduré , dont il estoit tributaire. En vain le Roy de Tanjaour & de Maduré s'estoient-ils liguez ensemble pour le reduire : le fameux Brame *Naraja payen* , grand Général de Maduré , étant entré dans le Marava l'an 1702. à la teste d'une Armée considerable y fut entierement défait & y perdit la vie : le Roy de Tanjaour ne fut pas plus heureux en 1709. profitant de la desolation où estoit alors le Marava , il y envoya toutes ses forces ; mais son Armée fut repoussée avec vigueur , & il se vit réduit à demander la paix.

La situation de ma nouvelle Eglise estoit commode pour les Chrestiens qui pouvoient s'y rendre des quatre parties du

Marava , mais elle estoit tr
nuisible à ma santé. Comme el
estoit entourée d'un costé par
un grand étang , & de l'autre
par des campagnes de ris tou-
jours arrosées , l'humidité du
lieu , & le concours incroyable
des Fidèles & des Gentils , me
causèrent deux grosses tumeurs,
l'une sur la poitrine , & l'autre
immédiatement audeffous de la
jointure du bras. Je fus obligé
de me mettre entre les mains
d'un Chrestien qui passoit pour
habile dans ces fortes de cures.
Quand il fallut ouvrir la tu-
meur , il se trouva qu'un mau-
vais canif tout émouffé que j'a-
vois estoit meilleur pour cette
operation que tous ses outils.
Avant que de l'ouvrir, il y ap-
pliqua durant huit à dix jours
pour la resoudre des oignons
sauvages cuits sous la cendre, &

Missionnaires de la C. de 7. 19
mis en forme de cataplasme.
Quand la tumeur fut ouverte ,
il ne se servit plus que des feüil-
les d'un arbruste nommé *Virali*.
Il avoit soin d'oindre de beurre
la tente longue de plus d'un de-
mi pied qu'il insinuoit dans la
playe , & après avoir amolli ces
feüilles sur la fin , il les appli-
quoit dessus avec du *diapalma*.
La playe fut quarante jours à se
fermer , sans que les chaleurs ar-
dentes de la saison y causassent
la moindre inflammation.

Cette incommodité fut sui-
vie d'une autre qui n'estoit pas
moins douloureuse: mes jambes
s'enflerent tout-à-coup , & dans
l'une il se forma à la cheville du
pied un de ces vers que les Ta-
muls appellent *Nurapu-chilendi*.
Il est aussi mince que la plus pe-
tite corde de violon , & long
quelquefois de deux coudées &

davantage. Cette maladie est causée par les eaux corrompues qu'on est obligé de boire. Elle se fait sentir d'abord par une démangeaison insupportable : ensuite il se forme à l'endroit d'où le vers doit sortir une petite ampoule rouge , & il paroît un petit trou où la pointe d'une aiguille auroit de la peine à s'insinuer. C'est par cette ouverture que le vers commence à sortir peu à peu : il faut chaque jour le tirer insensiblement en le roulant sur un petit morceau de linge roulé. Les Indiens prétendent qu'il est animé ; pour moi je n'y remarquai aucun signe de vie. Il est rare qu'il sorte tout entier sans se rompre : quand il se rompt , la partie qui reste dans la chair & sur les nerfs y produit une grande inflammation : il s'y amasse une matiere acre ,

qui n'ayant point d'issuë s'y fermente, & caüe des douleurs très-aiguës : on est deux ou trois mois à en guerir : on prétend que l'incision de cette tumeur seroit mortelle , ou que du moins on en demeureroit estropié le reste de la vie.

Ce fut vers la fin du Carême que je fus attaqué de ces différentes infirmités. La circonstance du temps, & la foule des Neophytes qui vinrent à l'Eglise , ne me permirent pas de prendre le repos qui m'eust esté nécessaire. Mais enfin , il fallut y succomber malgré moi. Le jour même de Pasques j'eus bien de la peine à dire la sainte Messe, & à communier ceux que j'avois confessé les jours précédens. Cependant je ne pus me dispenser de baptiser deux cens seize enfans que leurs meres tenoient entre leurs bras ;

mais je remis à une autre fois les cérémonies du Baptême. Pour les Adultes qui estoient aussi en grand nombre , je differrai leur Baptême jusqu'après l'Ascension , prévoyant bien que je ne serois guères plustost en estat de reprendre mes fonctions. En effet, je fus arresté au lit pendant quarante jours , & ce ne fut qu'à cette feste-là que je commençai à célébrer l'auguste sacrifice de nos Autels.

J'estois encore convalescent , qu'il me fallut faire un voyage de douze grandes journées , & durant des chaleurs brûlantes. Ce voyage qui devoit selon toutes les apparences éloigner mon rétablissement , me rendit une parfaite santé. Il est inutile de vous dire jusqu'où va l'abandon où se trouve réduit un malade dans ces Terres barbares ; il n'y

a aucun soulagement à espérer, il ne doit pas s'attendre même aux remèdes les plus communs. Les Médecins Indiens ignorent absolument l'usage de la saignée : tout leur art se borne à des purgations la plupart violentes , & à une diète opiniastre qu'ils font garder aux malades. La *Canje*, c'est-à-dire, de l'eau où l'on a fait cuire quelques grains de ris, est tout le bouillon qu'on leur donne ; & souvent même ils doivent se contenter d'eau chaude. Il faut avouer néanmoins que les Indiens se guérissent de beaucoup de maladies par le moyen d'une abstinence si extraordinaire , & qu'ils vivent aussi long-temps qu'en Europe.

Ce fut cette année 1710. que mourut le Prince de Marava âgé de plus de quatre-vingt ans ; les

Femmes au nombre de quarante sept, se brûlerent avec le corps du Prince. On creusa pour cela hors de la Ville une grande fosse qu'on remplit de bois en forme de bûcher ; on y plaça le corps du Défunt richement couvert : on y mit le feu après beaucoup de cérémonies superstitieuses que firent les Brames. Alors parut cette Troupe infortunée de Femmes qui comme autant de victimes destinées au sacrifice, se présentèrent toutes couvertes de pierreries & couronnées de fleurs ; elles tournerent diverses fois au tour du bûcher , dont l'ardeur se faisoit sentir de fort loin. La principale de ces femmes tenoit le poignard du Défunt, & s'adressant au Prince qui succedoit au Trône : Voilà , lui dit-elle , le poignard dont le Prince se servoit pour triompher

pher de ses ennemis , ne l'em- «
ployez jamais qu'à cet usage , & «
gardez-vous bien de le tremper «
dans le sang de vos Sujets ? gou- «
vernez les en Pere , comme il a «
fait , & vous vivrez long-temps «
heureux comme lui. Puisqu'il «
n'est plus , rien ne doit me rete- «
nir davantage dans ce monde , «
& il ne me reste plus que de le «
suivre. A ces mots , elle remit le «
poignard entre les mains du «
Prince qui le reçut sans donner
aucun signe de tristesse ou de
compassion. Helas ! poursuivit- «
elle , à quoi aboutit la félicité «
humaine ? Je sens bien que je «
vais me precipiter toute vive «
dans les Enfers ; & aussi-tôt tour- «
nant fierement la teste vers le
bûcher , & invoquant le nom
de ses Dieux , elle se lance au
milieu des flammes.

La seconde estoit Sœur du
XIII. Rec. B

Prince Raja, nommé *Tondaman*, qui estoit présent à cette detestable cérémonie : lorsqu'il reçut des mains de la Princesse sa Sœur les joyaux dont elle estoit parée, il ne put retenir ses larmes, & se jettant à son col il l'embrassa tendrement. Elle ne parut pas s'en émouvoir, mais regardant d'un œil assuré, tantost le bûcher, tantost les assistans & criant à haute voix, *Chiva, Chiva*, qui est un des noms qu'on donne au Dieu *Routren* : elle se précipita dans les flammes comme la première.

Les autres suivirent de près ; quelques-unes avoient une contenance assez ferme, d'autres avoient l'air interdit & effaré. Il y en eut une qui plus timide que ses Compagnes, courut embrasser un Soldat Chrestien & le pria de la sauver. Ce Neophyte

qui malgré les défenses sévères qu'on fait aux Chrétiens d'assister à ces barbares spectacles , avoit eu la témérité de s'y trouver , fut si effrayé , qu'il repoussa rudement sans y penser cette malheureuse , & qu'il la fit culbuter dans le bûcher. Il se retira aussi-tôt avec un fremissement par tout le corps , qui fut suivi d'une fièvre ardente , accompagnée de transport au cerveau , dont il mourut la nuit suivante sans pouvoir revenir à son bon sens.

Les dernières paroles que proféra la première de ces Femmes sur l'enfer , où elle alloit , disoit-elle , se précipiter toute vive , surprirent tous les assistans. Elle avoit eu à son service une femme Chrétienne , qui l'entretenoit souvent des grandes vérités de la Religion , & qui l'exhor-

toit à embrasser le Christianisme : elle goûtoit ces vérités , mais elle n'eut pas le courage de renoncer à ses Idoles : elle en conçut pourtant de l'estime pour les Chrétiens , & elle se déclaroit leur protectrice en toute occasion ; la vue des flammes pressées à la consumer , lui rappella sans doute le souvenir de ce que cette bonne Chrétienne lui avoit dit sur les supplices de l'Enfer.

Quelque intrépidité que fissent paroître ces infortunées victimes du Demon , elles ne sentirent pas plutôt l'ardeur du feu , que poussant des cris affreux , elles se jetterent les unes sur les autres , & s'élancerent en haut pour gagner le bord de la fosse. On jeta sur elles quantité de pièces de bois , soit pour les accabler , soit pour augmenter

l'embrasement. Quand elles furent consumées, les Brames s'approcherent du bûcher encore fumant, & firent sur les cendres ardentes de ces malheureuses, mille cérémonies non moins superstitieuses que les premières. Le lendemain ils recueillirent les ossemens mezlez avec les cendres, & les ayant enfermez dans de riches toiles, ils les porterent près de l'Isle *Ramesuren*, que les Européens appellent par corruption *Ramanancor*, où ils les jetterent dans la mer. On combla ensuite la fosse, on y bastit un Temple, & on y fit chaque jour des sacrifices en l'honneur du Prince & de ses Femmes, qui dès lors furent mises au rang des Deesses.

Cette brutale coûtume de se brûler, est plus frequente dans les Royaumes de l'Inde Meri-

dionale, qu'on ne se l'imagine en Europe. Il n'y a pas long-temps que moururent deux Princes qui relevoient du Marava. Le premier avoit dix-sept Femmes, & l'autre treize. Toutes firent la même fin à la réserve d'une seule qui estoit enceinte, & qui ne put se brusler qu'après la naissance de son fils.

La Reine de *Tricherapali* mere du Prince regnant, qui fut laissée enceinte il y a environ trente ans à la mort de son Mary, prit la même résolution aussitôt que son fils fut né, & l'exécuta avec une fermeté qui étonna toute cette Cour. Sa belle-Mere nommée *Mingamal*, n'avoit pu accompagner le Roy *Chokanaden* sur le bûcher, pour la même raison, mais après son accouchement elle trouva le secret d'échaper aux flammes,

sous prétexte qu'il n'y avoit qu'elle qui pût élever le jeune Prince, & gouverner le Royaume durant la Minorité. Comme elle aimoit la Reine de Trichrapali sa belle-fille, elle voulut lui persuader de suivre son exemple: mais cette jeune Reine la regardant avec dédain: « Croiez- « vous, Madame, lui dit elle, « que j'ay l'ame assez baïlé pour « survivre au Roy mon époux? « Le desir de lui laisser un suc- « cesseur m'a fait différer mon « sacrifice, mais à présent rien « n'est capable de l'arrêter. Le « jeune Prince ne perdra rien à « ma mort, puisqu'il a une grand' « Mere qui a tant d'attachement pour la vie. Il est autant « à vous qu'à moi; élevez-le, & « conservez-lui le Royaume qui « lui appartient. » Elle ajouta beaucoup de reproches assez pi-

quans, mais en termes couverts. *Mingamal* dissimula en femme d'esprit, & abandonna sa belle-fille à sa déplorable destinée.

Au reste, bien que ce soit de leur propre choix que ces Dames Indiennes deviennent la proie des flammes, il n'est guères en leur pouvoir de s'en dispenser. La coutume du Pays, le point d'honneur, la crainte d'être deshonorées & de devenir la fable du public y ont plus de part que leur volonté propre, si quelque une tâchoit de se soustraire à une mode si cruelle, ses parens sçauroient bien l'y forcer, afin de conserver l'honneur de leur famille. C'est pourquoi lorsqu'ils en voyent chanceler, ils lui donnent aussi-tôt certains breuvages qui leur troublent l'esprit, & qui leur ostent toute apprehension de la mort. Les Femmes du

commun sont en cela plus heureuses que les Princesses, & les Concubines des Princes Indiens: cette loy barbare ne les regarde point, & s'il y en a qui s'y assujettissent, ce n'est d'ordinaire que par une vanité ridicule, & par l'envie de s'attirer des honneurs avant qu'elles se jettent dans les flammes, & de mériter un monument qui s'élève sur le lieu du bûcher où elles se sont brûlées. Il est rare d'en voir des exemples dans les Castes basses, & même dans celle des Brame. Ils sont plus communs dans la Caste des Rajas, qui prétendent descendre de la race Royale des anciens Souverains de l'Inde.

Aussi-tôt que j'appris la mort du Prince de Marava, j'envoyai saluer son Successeur par mes Catechistes & par quelques Capitaines Chrétiens, qui lui por-

terent de ma part quelques pré-
sens conformes à ma pauvreté.
Il parut agréer cette visite, & sur
le champ, il me donna une Pa-
rente qui me permettoit de bas-
tir des Eglises dans le cœur de
ses Estats. Il ordonna même aux
habitans de *Ponnelicotey*, de me
ceder l'emplacement que je sou-
haitterois, & de me fournir les
materiaux dont j'aurois besoin.
Je fis donc élever en l'année
1711. une assez grande Eglise,
qui se trouva plus belle qu'aucu-
ne de celles de Maduré. Un Ca-
pitaine Gentil, dont toute la fa-
mille est Chrestienne, donna l'e-
xemple & me fournit de beau
bois qu'il fit couper par ses Sol-
dats & ses Esclaves. Je fis venir de
Tricherapali deux Chrestiens ha-
biles dans les Ouvrages de ter-
re & de plâtre; d'autres Ou-
vriers les aiderent, & en moins

de six mois l'Eglise fut achevée. Elle avoit trois grandes portes, & huit croisées ornées en dedans & en dehors de Colomnes & de Pilastres avec leurs chapiteaux. Ils firent la Frise, la Corniche & l'Architrave, partie à l'Indienne, partie à l'Européenne. L'autel & le rétable estoient travaillez avec tant d'art, qu'un Missionnaire qui vint me voir quelques temps après, les prit pour un Ouvrage véritablement sculpté.

Tandis qu'on estoit occupé à bastir l'Eglise, je fus obligé d'aller à *Aour*, pour y recevoir M. l'Evesque de Saint Thomé, & l'assister dans ses fonctions Episcopales : il estoit entré dans la Mission afin de donner le Sacrement de la Confirmation aux Neophytes de Maduré. Ce saint Prélat qui a esté lui-même Mis-

missionnaire de Maduré pendant plus de vingt-ans, sçavoit parfaitement la langue du Pays, & il estoit tout accoustumé à la vie austere qu'on y mene-, puisque depuis son élévation à l'Episcopat, il ne l'a jamais quittée. Jusqu'alors aucun autre Evêque n'avoit osé pénétrer dans les Terres parcequ'ignorant la langue & les coûtumes du Maduré, il n'auroit pas manqué de passer pour *Prangny* ou Européen dans l'esprit des Indiens, ce qui auroit absolument ruiné le Christianisme.

Ce Prélat entra donc dans le Maduré en habit de Missionnaire, sans porter d'autre marque de sa dignité Episcopale, qu'une petite croix sur la poitrine, & une bague au doigt. Les Chrétiens dont plusieurs milliers avoient reçu le Baptême de ses

maines , s'empressoient de se rendre de toutes parts auprès de leur ancien Pasteur. Il fallut leur ordonner de l'attendre dans leurs Peuplades qu'il parcouroit l'une après l'autre , de crainte qu'un si grand concours ne donnast de l'ombrage , & ne fust cause de quelque persécution. Il donnoit chaque jour la Confirmation à une infinité de Chrétiens , il entendoit les Confessions tout le reste du temps qu'il avoit de libre , & il donnoit la Communion à un grand Peuple qui se presentoit en foule au saint Autel. Nous nous estions rendus quatre Missionnaires auprès du Prélat , afin de disposer les Peuples à recevoir la Confirmation avec fruit. Nous eûmes autant à travailler chaque jour pendant trois mois , que si ç'eust esté la Feste de Pâques. *Aour*

estant le centre de la Mission fut aussi le lieu où nous fîmes le plus long séjour, & l'on permit aux Néophytes d'y venir de tous les lieux circonvoisins. J'avois fait dresser pour moi une espede d'apenti au fonds d'un petit Jardin, afin d'y vacquer avec moins de bruit aux Confessions & à l'instruction des Chrestiens ; je m'y rendois quelques heures avant le jour, je le trouvois souvent déjà occupé par le Prélat. Les pauvres & les *Parias* si méprisez dans les Indes, estoient ceux à qui il donnoit le plus de marques de sa charité Pastorale. Il fit de grandes aumônes, jusqu'à s'endetter considérablement pour secourir un grand nombre de familles indigentes. Le Prince vint le visiter, & lui rendit toute sorte d'honneurs. Quoiqu'il soit Gentil, il a pour

les Missionnaires une singuliere affection , & aux Fêtes principales , il envoie d'ordinaire trois ou quatre de ses gens pour empêcher le desordre qu'y pourroient faire les Gentils que la curiosité y attire.

M. l'Evesque de Saint Thomé souhaittoit extremement de pénétrer jusques dans le Marava , & il estoit prest d'y entrer , lorsque des affaires pressantes le rappellerent à la Coste de Coromandel. Il nous promit en partant qu'il reviendrait le plustost qu'il pourroit pour parcourir toutes les autres Eglises de la Mission : mais il ne l'a pu faire depuis ce temps-là : il a esté obligé de visiter toutes les Eglises qui se trouvent sur la Coste de Coromandel dans les Colonies Françoises , Angloises , Hollandoises , Danoises , Portugaises ,

& dans quelques autres Villes qui appartiennent aux Mores & aux Géntils. Il parcourut tous ces differens endroits, sans trouver le moindre obstacle de la part des Hérétiques & des Infidelles. Il revint ensuite à Madras, où il s'embarqua pour aller visiter toutes les Eglises des Royaumes d'*Arrakan* & de *Bengale*, jusqu'aux frontieres de Thibet : il est accompagné du P. Barbier Missionnaire François du Carnate, qui partage avec ce grand Evêque les travaux immenses qu'il faut essuyer dans la visite du plus grand Diocèse qu'il y ait au monde : car il s'étend depuis la pointe de *Cagliamera* près de Ceylon, sur toute la partie Orientale de l'Inde Meridionale, & comprend les trois Royaumes d'*Arrakan*, de *Bengale* & d'*Orissa*.

Aussi-tôt après le départ de M. l'Evesque de Saint Thomé , je retournai au Marava , où je trouvai ma nouvelle Eglise presque achevée. J'eus la consolation d'y célébrer la première Messe le jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge à laquelle je l'avois dédiée. Il y eut un concours extraordinaire de Chrestiens , & un grand nombre d'Infidelles se convertirent. Un seul Missionnaire ne pouvant suffire à ce travail ; mon dessein estoit de bastir une autre Eglise vers l'Orient , & d'y appeller un de nos Peres pour partager avec moi une moisson qui devenoit de jour en jour plus abondante , mais j'eus la douleur de voir tout à coup de si belles esperances ruinées.

Le Prince nouvellement monté sur le Trône , estoit fort atta-

ché à ses fausses Divinitez , & faisoit rebastir un grand nombre de Temples , que son Prédecesseur avoit négligez. Les Bramez qui s'estoient emparez de son esprit , lui représenterent qu'il estoit assez inutile de relever leurs Temples abbatus, s'il ne détruisoit celui du Dieu des Chrestiens qui faisoit deserter tous les autres. Ils profiterent ensuite d'un accident arrivé à un Seigneur Chrestien fort puissant à la Cour , & premier Secrétaire d'Estat , pour aliener tout-à-fait le Prince de nôtre sainte Religion. Ce Seigneur qui portoit de l'argent à une petite Armée qu'on avoit levée, pour donner la chasse aux voleurs, s'estoit engagé temerairement dans les bois avec une trop petite escorte : il y fut attaqué par une troupe de ces Voleurs ,

Missionnaires de la C. de J. 43
qui le dépouillèrent , lui enlevèrent l'argent , & lui donnerent plusieurs coups de poignard. On le porta tout ensanglanté dans sa maison , où je me rendis au plus viste , & où je n'eus que le temps de le confesser avant sa mort.

Les Brames & les autres Ennemis de la Religion dirent sur cela au Prince, que j'avois eu recours à mille sortileges pour conserver la vie à cet Officier de sa Cour , mais que par ces sortileges là-même j'avois avancé sa mort ; que s'il eust esté permis aux Brames de faire leurs prières & leurs sacrifices, l'Estat n'auroit pas perdu un Ministre si fidelle. Le Prince infiniment sensible à cette perte avoit une disposition naturelle à croire ces imposteurs. Aussi- tost il donna ordre que le lendemain dès la

pointe du jour on s'assurast de ma personne & de mes Catechistes, qu'on pillast & bruslast mon Eglise; qu'on m'emprisonnast, qu'on foïettast mes Catechistes, & qu'on les mist à la torture; il défendit néanmoins qu'on me maltraitast, se faisant scrupule de violer la parole qu'il m'avoit donnée si solennellement.

Cet ordre bien que donné en secret, fut entendu par le fils d'un Chrestien Gouverneur de la Capitale & Intendant des Finances, qui se trouva alors dans l'Appartement du Prince. Il en donna avis aussi-tost à son Pere, qui dans l'instant me dépêcha un Courier pour m'avertir de prendre mes seuretez; l'ordre avoit esté donné le Samedy à quatre heures du soir, & quoique mon Eglise fust à huit lieuës de-là, j'en reçus la nouvelle avant

Missionnaires de la C. de J. 45
minuit. J'estois encore occupé à
confesser un grand nombre de
Chrestiens qui s'y estoient ren-
dus. A cette nouvelle, tous me
presserent de me retirer ; je ne
suivis pas leur conseil pour les
raisons suivantes : on m'avoit
donné souvent de semblables
avis qui s'estoient trouvez faux ,
& il en pouvoit estre de même
de celui-là : en me retirant je lais-
sois mon Eglise, & les Chrestiens
à la merci de nos plus cruels en-
nemis ; ma retraite même sem-
bloit confirmer la verité des cri-
mes qu'on m'imputoit , & les
Brames en eussent fait un sujet
de triomphe. Enfin, je faisois re-
flexion que si je sortois une fois
du Marava , il me seroit très-dif-
ficile d'y rentrer , & j'avois cet
avantage en y demeurant , que
de ma prison même , je pouvois
aisément détruire les calomnies

que les Brame publioient contre notre sainte Religion. Trop heureux si en prenant le parti que je jugeois le plus sage, Dieu me trouvoit digne de souffrir & de mourir pour une si sainte cause. C'est pourquoi ayant fait transporter dans les Peuplades voisines les principaux ornemens de l'Eglise, je ne réservai qu'un seul ornement pour dire la Messe le lendemain, supposé que la nouvelle ne fust pas véritable. Comme mes Catechistes estoient menacez des plus cruels tourmens, je les exhortai à se retirer, mais ils se tinrent offensez de ma proposition; & ils me répondirent qu'ils estoient prests de tout souffrir plustost que de m'abandonner: ils se confessèrent & ils Communierent pour se préparer au combat qu'ils auroient à soutenir. Deux autres Chref-

Missionnaires de la C. de J. 47
tiens suivirent leur exemple.

Le jour parut, & l'on ne s'aperçut d'aucun mouvement, c'est ce qui fit qu'une centaine de Néophytes que le bruit de cette persécution avoit dispersez, revinrent à l'Eglise. Je commençai moi-même à douter si l'avis qu'on m'avoit donné estoit véritable: ainsi je me mis à entendre les confessions des Néophytes, après quoi je dis la sainte Messe, où je m'offris de bon cœur en sacrifice, demandant instamment à N. Seigneur qu'il daignast conserver cette Eglise nouvellement élevée en son honneur au milieu de la Gentilité. Je fis ensuite appeller 25. Catechumènes, qui se dispoisoient depuis long-temps à recevoir le Baptême. Après les avoir entretenus je les remis entre les mains des Catechistes, afin qu'ils

continuaſſent à les préparer, tandis que je reciterois mon office.

A peine avois-je ouvert mon Breviaire, qu'un Brame, un Capitaine, & une troupe de Soldats parurent dans la cour de l'Eglise: ils venoient, diſoient-ils, pour me conduire au Palais où le Prince vouloit m'entretenir. Cette nouvelle me fit plaisir dans l'eſpérance dont je me flattois, que ſi je pouvois parler au Prince, je lui inspirerois des ſentimens favorables à la Religion. Je leur demandai la permiſſion de faire quelques prières avant que de partir, & de donner le Baptême à quelques-uns de mes Diſciples. Ce n'eſt pas de quoi il s'agit, me répondirent-ils ſèchement, & en même-temps ils ordonnerent aux Soldats d'entrer dans ma cabanne. Ils s'attendoient à y trouver des choſes in-

finiment

Missionnaires de la C. de 7. 49
finiment précieuses , & ils furent
bien surpris de n'y trouver que
des meubles fort pauvres.

Nous avons coutume de porter les ornemens d'Autel dans des paniers assez propres , faits en forme de coffre , & couverts d'une peau de Daim ou de Tygre : je m'en saisis aussi-tôt , & je déclarai aux Envoyez du Prince , que leur abandonnant tout le reste , je ne permettrois à personne de toucher aux meubles qui servoient au sacrifice que je faisois chaque jour au Dieu vivant , que mes Catechistes mêmes n'y pouvoient mettre la main; qu'ils se gardassent bien d'y toucher s'ils ne vouloient éprouver la malédiction que je lancerois sur le champ de la part du vrai Dieu , auquel ces meubles estoient spécialement consacrez.

XIII. Rec.

C

Ces paroles proferées d'un ton ferme les intimiderent, car il n'y a rien que les Indiens apprehendent davantage que les malédictions des Gouroux * : A la bonne heure , me répondirent - ils ,
» mais ouvrez-nous ce *Pugei pet-ti* , c'est-à-dire , ce Coffre du
» Sacrifice , & montrez-nous ce
» qui y est renfermé , afin que
» nous en puissions faire le rapport au Prince. J'ouvris le Coffre , & je leur montrai chaque pièce l'une après l'autre : leur avidité ne fut guères irritée : la Chasuble & le devant d'Autel , estoient d'une soye de la Chine fort commune ; le Calice & le Ciboire auroient pu les frapper , parce que la coupe en estoit de vermeil doré , & le reste de cuivre doré ; mais je les rins enveloppez par respect , & je ne leur

* Docteurs spirituels.

Missionnaires de la C. de J. 51
montrai que le dessous du pied
qui n'estoit pas doré ; de sorte
qu'ils n'en firent pas grand cas.
Les Chrestiens avoient eu soin
de retirer de l'Eglise une fort
belle Image de la sainte Vierge,
& quelques ornemens de peu de
valeur.

Enfin les Soldats prirent les
petites provisions de ris & de
legumes, avec les pots & les au-
tres utensiles qu'ils trouverent
dans ma Cabanne; ils enlevèrent
pareillement deux charges de
ris, qu'un fervent Chrestien avoit
mis à la porte de l'Eglise pour
estre distribuées aux pauvres :
après quoi ils m'ordonnerent de
les suivre. J'allai à l'Eglise où
m'estant prosterné contre terre,
je restai quelque-temps en prié-
re sans qu'ils m'interrompissent.
J'exhortai ensuite les Chrestiens
qui fondoient en larmes, à perse-

verer dans la Foi, & je dis aux Catechumènes, que si le Seigneur me faisoit la grace de verser mon sang pour les interêts de la Religion, ils allaient trouver le Missionnaire d'*Aour*, qui leur confereroit le saint Baptême. Je fus étonné du respect que les Ministres du Prince & leurs Soldats me témoignèrent, leur coutume étant de traiter avec toute sorte d'indignitez, ceux qu'ils ont ordre de conduire en prison.

A peine eufmes nous fait quelques pas, que je songeois à prendre le chemin de la Capitale, ainsi qu'ils me l'avoient dit; mais ils m'en empescherent en me montrant leur ordre, qui portoit de me mettre en prison à une lieuë de l'Eglise. C'estoit le même endroit où le Vénérable Pere de Britto, dont la

Missionnaire de la C. de J. 153
mort glorieuse vous est assez connue, fut conduit il y a environ 23. ans. Ce souvenir me remplit de joye dans l'espérance du même bonheur. Néanmoins, comme ils voulurent me renfermer dans un Temple d'Idoles basti de briques & assez vaste, je leur répondis qu'ils me mettroient plustost en pièces que de m'y faire entrer, & que s'ils m'y entraînoient par force, je renverserois toutes leurs Idoles. Cette réponse les fit changer de dessein, & ils me mirent dans un réduit fort humide, qui n'estoit couvert que de paille, & qui estoit fermé d'un grand retranchement. Incontinent après ils mirent les fers aux pieds de mes deux Catechistes, & ils firent venir plus de deux cens Soldats pour nous garder, dans l'apprehension où ils estoient que les

Chrestiens ne nous enlevassent. Je me presentai aux Soldats pour participer aux fers de mes Catéchistes , & je leur dis pour les y engager , qu'estant leur Chef & leur maistre , cet honneur m'estoit dû préferablement à eux. Ils me répondirent qu'ils avoient défense de mettre la main sur moi.

Le lendemain ils préparèrent plusieurs poignées de branches de Tamariniers , qui sont aussi pliantes que l'osier , mais qui estant semées de nœuds causent beaucoup plus de douleur , & ils conduisirent les deux Catéchistes dans la place publique ; ils les dépouillèrent tout nuds , ne leur laissant qu'un simple linge qui leur entouroit le milieu du corps. Après bien des reproches qu'on leur fit sur ce qu'ils avoient embrassé une loy nouvelle , deux

Soldats déchargèrent de grands coups sur le plus âgé qui relevoit d'une longue & dangereuse maladie : la force de son esprit suppléa à la foiblesse de son corps : il supporta ce tourment avec une constance invincible, prononçant à haute voix les sacrez noms de J E S U S & de M A R I E ? & plus les idolâtres qui estoient accourus en foule à ce spectacle , lui crioient d'invoquer le nom de leur Dieu *Chiven*, plus il élevoit la voix pour invoquer celui de J E S U S-CHRIST.

Les Bourreaux s'estant lassez sur cette victime , deux autres prirent leur place , & exercèrent la même cruauté sur le second Catéchiste , dont la fermeté & la patience furent également admirables.

Après ce premier acte d'in-

humanité , on leur fit souffrir une question très-douloureuse, les Bourreaux leur mirent entre les doigts de chaque main des morceaux de bois inégaux , & ils leur ferrèrent ensuite les doigts très-étroitement avec des cordes. Pour rendre la douleur encore plus vive, ils les forcèrent de mettre leurs mains ainsi ferrées sous la plante de leurs pieds, que les Bourreaux pressoient encore avec les leur de toutes leurs forces. Leur intention estoit d'obliger mes Catechistes par cette torture , à découvrir où j'avois caché mes prétenduës richesses. J'entendois de ma prison la voix de ces généreux patients , & l'on peut penser avec quelle ardeur je priois le Seigneur de donner à ses serviteurs la force & la confiance dont ils avoient besoin dans ce combat digne de ses regards.

Quand je les vis entrer dans le retranchement, je courus au devant d'eux, & m'estant mis à genoux, je leur baillai les pieds, puis je les embrassai tendrement le visage baigné de larmes, que la joye & la compassion tout ensemble me faisoient répandre : je les felicitai de l'honneur dont ils venoient d'estre comblez, ayant esté trouvez dignes de souffrir les opprobres & les tourmens pour le nom de J E S U S- C H R I S T ; je baisai avec respect les endroits de leur poitrine & de leurs épaules qui estoient le plus meurtris, & j'essuyai avec vénération le sang qui en découloit encore : je ne pouvois me lasser de prendre leurs mains livides, & de les mettre sur ma teste, en les offrant à Dieu en expiation de mes propres offenses ; & le suppliant par les mérites de

58 *Lettres de quelques*
ces généreux Confesseurs , d'ou-
vrir les yeux à cette aveugle
Gentilité.

Ces différentes marques de
joye , de compassion , de respect ,
& de tendresse que je donnois à
mes chers Enfans en J E S U S-
C H R I S T , furent interpretez
bien diversément par les Idolâ-
tres qui estoient entrez en foule
dans le retranchement. « Voïez-
» vous , se disoient-ils entr'eux ,
» comme il les carresse ; c'est
» parce qu'ils n'ont point décou-
» vert où estoient ses trésors.
» Je leur fis à cette occasion un
» assez long discours , où je tâ-
» chai de les desabuser: Si j'avois
» des richesses à amasser , leur
» dis-je , ce ne seroit pas dans un
» pays aussi pauvre que le vôtre
« que je viendrois les chercher ,
» ou que je voudrois cacher cel-
» les que j'aurois pu amasser ail.

leurs. J'ai à la vérité un grand «
trésor , mais je ne le cache à «
personne: c'est le Royaume des «
Cieux que je vous annonce, & «
dont je souhaite de vous fai- «
re part au prix même de mon «
sang. Portez-en la nouvelle à «
vôtre Prince , dites-lui que «
sans qu'il ait besoin d'user de «
violence; j'ai à lui offrir un tré- «
sor inestimable auprès duquel «
tous les autres trésors sont indi- «
gnes de son attention. » Ils com-
prirent aisément ma pensée, & les
plus sages d'entr'eux ne purent
s'empêcher de blâmer le Prince ,
de s'estre laissé tromper par l'en-
vie & la malignité des Brame.

Il estoit midy , & depuis plus
de 24. heures nous n'avions rien
mangé : les Ministres du Prince
se retirerent tout confus de la
cruauté qu'ils venoient d'exer-
cer : & le Brame qui comman-

doit nôtre Garde, nous fit apporter du ris & des legumes qu'on avoit trouvez dans ma Cabanne. Un Chrestien eut alors la liberté de sortir pour aller querir de l'eau & du bois.

Cependant le Brame écrivit au Prince, pour lui rendre compte de tout ce qui s'estoit passé. Le Prince fut surpris de ce qu'on avoit trouvé si peu de chose dans mon Eglise : on lui avoit rapporté qu'on y avoit vû le jour d'une Feste un Dais superbe qui valoit plus de mille Pagodes, c'est-à-dire, plus de 500 pistoles. Ce Dais n'estoit cependant que de toile peinte ornée de divers festons de pièces de soye de la Chine. Il se douta que j'avois reçu quelque avis, & son soupçon tomba sur le Gouverneur de sa Capitale qui est Chrestien. Celui-ci s'excusa en lui disant que

Missionnaires de la C. de J. 61
si j'avois esté effectivement aver-
ti soit par lui , soit par quelque
autre de l'ordre donné contre
moi , je n'aurois pas manqué de
me dérober à sa poursuite , com-
me il m'estoit aisé de le faire ,
qu'il ne devoit pas s'estonner que
mon Eglise & ma Cabanne fus-
sent si pauvres , puisque je fai-
sois profession de la pauvreté la
plus exacte ; que ces ornemens
précieux qu'on disoit avoir vûs
dans mon Eglise , estoient des
pièces de soye ou de toile pein-
te qui s'empruntoient aux Chref-
tiens , & qu'on rendoit aussi-tôt
après la célébrité des Fêtes :
que lui-même avoit presté sou-
vent des pièces de soye pour or-
ner mon Eglise ces jours-là.

Cette réponse ne satisfit nul-
lement le Prince : il envoya un
nouvel ordre au Brame , par le-
quel , il lui commandoit de tour-

menter de nouveau mes deux Catechistes , & de les renaitter, de brusler mon Eglise, d'envoyer par tout des Soldats pour saisir les autres Catéchistes , & pour leur faire souffrir les mêmes supplices. « Il faut , disoit-il , tour-
» menter ses Emissaires , dont il
» se sert pour séduire mes sujets,
» & leur faire abandonner la
» Religion de leurs Peres.» L'ordre portoit aussi de me resserer plus étroitement que jamais , sans pourtant user de violence à mon égard : le malheur arrivé à son Prédecesseur , qui avoit fait mourir le P. de Britto , lui faisoit apprehender un sort semblable , & c'est l'unique raison qui le porta à cette sorte de ménagement.

L'ordre nous fut lû par le Capitaine , le Brame n'estant pas en estat de le faire , parce qu'il es-

toit retenu au lit par une fièvre ardente. Cette maladie qui le prit tout-à-coup l'intimida, dans la persuasion où il estoit, que c'étoit une punition de la cruauté avec laquelle il avoit traité mes Catéchistes. Il me pria de l'aller voir dans l'endroit du retranchement où il estoit couché. Il me fit aussi-tost des excuses de la manière indigne dont il me traitoit, & il en rejetta la faute sur l'avarice du Prince, dont il ne pouvoit s'empêcher d'exécuter les ordres contre ma personne, contre mes Catéchistes, & contre mon Eglise.

Je le confirmai dans l'opinion où il me parut estre que cette maladie soudaine, estoit selon toute apparence, un chastiment du vrai Dieu qu'il persécutoit dans la personne de ses serviteurs; je lui dis que les ordres

qu'il venoit de recevoir estant injustes , il ne pouvoit les executer sans se rendre aussi coupable que le Prince qui les avoit portez ; que du reste , le premier Ministre qui venoit de l'Armée arriveroit dans deux jours , & qu'il en pouvoit surseoir l'exécution jusqu'à son arrivée. Il le fit, & dès que le premier Ministre parut , je lui fis demander audience. Il m'envoya deux de ses principaux Officiers , pour me dire qu'il ne vouloit pas me parler , de crainte que le Prince ne s'imaginât que je l'avois gagné par quelque somme d'argent ; mais qu'il permettoit à mes Cathéchistes de paroître en sa présence. Il ordonna sur le champ qu'on leur ôtast les fers , & qu'on les lui amenast. D'abord il leur marqua le déplaisir qu'il avoit des tourmens & des affronts

Missionnaires de la C. de J. 65

qu'on leur avoit fait souffrir ,
mais , ajouta - t - il , le Prince «
n'a-t-il pas raison de vous punir «
pour avoir embrassé une Loi «
si contraire à celle du Pays , & «
pour aider un Estranger à la «
prêcher & à pervertir les Peu- «
ples ! Vous estes de la même «
Caste que moi , pourquoi la des- «
honorez-vous en suivant un «
inconnu ? Quel honneur & «
quel avantage trouvez - vous «
dans cette Loi ? Nous y trou- «
vons , répondirent les Ca- «
téchistes , le chemin assuré du «
Ciel & de la félicité éternelle. «
Bon repliqua - t - il en riant , «
quelle autre félicité y a-t-il que «
celle de ce monde ? Pour moi «
je n'en connois point d'autre ; «
votre Gourou vous abuse. «
Nous le sçaurons un jour vous «
& nous , répondirent les Ca- «
téchistes , quand nous ferons «

» dans l'autre monde. Hé ! quel
» monde y a-t-il , leur demanda
» le Ministre ? Il y a rephrase-
» rent-ils , le Ciel & l'Enfer , ce-
» lui-cy pour les méchans , ce-
» lui-là pour les bons. » Com-
me ils vouloient lui expliquer
leur Foi plus en détail , cet In-
fidelle les interrompit , en leur
disant , qu'il n'avoit pas le loisir
d'entrer dans un long discours ;
mais que s'ils pouvoient donner
caution , il leur permettroit de
le suivre à la Cour , où il tâche-
roit d'appaiser la colere du Prin-
ce. Un Chrestien Capitaine d'u-
ne Compagnie de Soldats s'of-
frit aussi-tost à estre leur cau-
tion , & ils furent mis en liber-
té.

Ce Ministre me fit dire qu'il
s'opposeroit à la ruine de mon
Eglise , pourvû que je promisse
quelques milliers d'écus que je

Missionnaires de la C. de J. 67
pouvois tirer aisément du grand nombre de Disciples que j'avois dans le Royaume. Je répondis à ceux qui me firent cette proposition de sa part, qu'ils pouvoient dire à leur Maître & au Prince même , que je n'avois apporté dans le *Marava* que la Loi de J E S U S - C H R I S T pour la leur annoncer, & ma tête pour la donner , s'il estoit nécessaire , en témoignage de la verité de cette Loi, qu'ils n'avoient qu'à choisir ou l'une ou l'autre ; mais que je ne permettrois jamais que mes Disciples rachetassent par argent ma liberté ni ma vie. Je n'ai basti cette Eglise , leur ajoûtai-je , qu'en vertu d'une permission solemnelle du Prince , c'est à sa parole que j'en appelle ; il s'est engagé d'honneur à la conserver , & s'il la détruit , les ruines de ce saint édifice se-

ront un témoignage éternel du fonds qu'on doit faire sur ses promesses. Qu'il sçache que je m'estime plus heureux dans ma prison , que dans mon Eglise & dans son Palais. Cette réponse estant portée au Ministre , il ne dit autre chose , sinon : Hé ! que fera le Prince du crâne d'un Etranger ? c'est de l'argent qu'il demande; si l'on ne promet rien , je ne réponds de rien. Il partit ensuite pour la Cour , & il permit à mes deux Catéchistes d'aller voir leur famille avant que de venir l'y trouver.

Les deux Catéchistes allerent en effet dans leur maison où ils avoient chacun leur mere. Celle de *Xaveri mouttou* , c'est le nom du plus ancien Catéchiste, estoit fort âgée, & il s'attendoit à la trouver toute désolée ; mais

il fut bien surpris quand il la vit se jeter à son col avec un visage épanoui, & lui dire en l'embrassant : « C'est à-present que « vous estes , & que je vous reconnois veritablement pour « mon fils ; quel bonheur pour « moi d'avoir enfanté , & nourri un Confesseur de J E S U S - C H R I S T ! Mais , mon cher « Fils, c'est peu d'avoir commencé à donner des preuves de vôtre constance , il faut persévérer jusqu'à la fin. Le Seigneur ne vous abandonnera pas , si vous lui estes fidele. »

Sattianaden, c'est ainsi que s'appelle l'autre Catéchiste , fut reçu par sa mere avec les mêmes transports de joye & les mêmes sentimens de piété : il estoit marié , & avoit un enfant fort aimable d'environ trois ans. Cette bonne Chrestienne le prit en-

tre ses bras , & le portant au col
» de son fils ; « mon enfant , lui
» dit - elle , embrasse ton pere
» qui a souffert pour J E S U S -
» C H R I S T ; on nous a enlevé
» le peu que nous avions , mais
» la Foi nous tiendra lieu de tous
« les biens.

Ces deux Catéchistes sont en effet très-dignes de l'emploi qui leur est confié ; le premier qui a esté marié , perdit sa Femme estant encore fort jeune ; il a constamment refusé de s'engager de nouveau dans le Mariage , afin de vaquer plus librement à l'instruction des Néophytes. Le second , quoique marié vit comme le Religieux le plus austere ; à une humilité & une douceur charmante , il joint un zele vif & animé qui le rend infatigable ; & bien qu'il n'ait que trente ans , sa vertu le fait

Missionnaires de la C. de J. 71
singulierement respecter des
Chrestiens.

Ils se rendirent l'un & l'autre
à la Cour, où l'on avoit trans-
porté tout ce qui avoit esté en-
levé de mon Eglise. Le Prince
qui s'attendoit à un riche butin,
fit de sanglans reproches aux
Brames, de ce qu'ils l'avoient
engagé dans une affaire capa-
ble de le deshonorer. Cependant
pour couvrir son avarice sous
des dehors de zele pour ses Di-
vinitez : il protesta qu'il ne vou-
loit plus souffrir une Loy qui
condamnoit les Dieux, & il or-
donna qu'on fît une recherche
exacte de tous les Catéchistes,
afin de les punir sévèrement ;
ayant appris qu'on avoit épar-
gné mon Eglise, il donna un
troisième ordre de la réduire en
cendre.

Une troupe de Gentils furent

72 *Lettres de quelques*
chargez de cette commission.
J'avois fait écrire au haut du ré-
table ces paroles en gros carac-
teres. *Sarvesurenukonstotiram*, qui
signifient : *Gloire & louange soient*
au souverain Seigneur de toutes
choses Le Capitaine qui présidoit
à la destruction de l'Eglise , fit
d'abord briser cette inscription,
afin , dit-il , que le nom du Dieu
des Chrestiens soit tout - à - fait
anéanti. Les materiaux furent
transportez ailleurs & destinez
à la construction d'un Temple
d'Idoles. Le reste devint la proye
des Infidelles.

La ruïne de cette Eglise qui
n'estoit achevée que depuis deux
mois, me causa une douleur bien
sensible ; mais elle n'égalait pas
la crainte que j'avois d'une per-
secution prochaine & très-vio-
lente. Le Prince estoit resolu de
livrer tous les Chrestiens à deux
Indiens

Indiens de sa Cour, qui offroient de mettre vingt mille ecus au Trésor, si l'on vouloit leur donner le pouvoir de tourmenter à leur gré mes Néophytes & de piller leurs maisons : la chose estoit presque conclüe ; mais le premier Ministre, par un trait de politique sauva les Chrestiens, afin de se sauver lui-même. Il craignoit d'estre recherché sur l'administration des finances, & il sçavoit que des Officiers Chrestiens avoient en main de quoi le perdre. Pour leur fermer la bouche, & gagner en même-temps leurs bonnes graces, il entreprit de dissuader le Prince, & de lui montrer que le dessein qu'il méditoit estoit contraire à ses véritables interets. Il lui representa donc que pour vingt mille écus qu'il gagneroit, il s'exposeroit à perdre plus de

vingt mille bons sujets ; qu'il y avoit parmi eux un grand nombre de Capitaines & de Soldats ; que se voyant persecutez , ils abandonneroient le Pays , & chercheroient un azile dans l'Etat voisin qui estoit actuellement en guerre avec le Marava ; que cette desertion grossiroit l'armée ennemie , & entraîneroit peut-être la ruine de son Etat.

Ces raisons frappèrent le Prince , & il ne pensa plus à son premier projet ; mais il se flatta qu'il pourroit tirer cette somme par mon moyen. Il me fit dire qu'il n'ignoroit pas que j'estois sans argent , mais qu'il sçavoit aussi l'attachement que mes Disciples avoient pour moi ; que j'en avois plus de cent mille , & que quand ils ne donneroient chacun qu'un Fanon, ils feroient la somme de vingt mille écus

qu'il fouhaittoit. Il se trompoit fur le nombre des Chrestiens, car il n'y en a guéres plus de vingt mille qui ayent reçu le baptême ; mais je ne crus pas devoir le defabufer. Toute ma réponse fut qu'il n'appartenoit pas à un Etranger comme moi d'imposer une taxe sur ses sujets ; que la Loi sainte que j'enseignois , prescrivoit l'obéissance & la fidelité qui est due aux Souverains ; que je n'avois ni ne voulois avoir aucun droit sur les biens de mes Disciples , & que je ne souffrirois jamais qu'ils donnassent une obole pour acheter ma liberté ; qu'au contraire si je possédois des richesses, je les donneroie volontiers pour obtenir la grace de mourir dans l'étroite prison où il m'avoit fait enfermer.

Cette réponse ne devoit pas

lui estre agréable ; mais il crut que ma fermeté ne seroit pas à l'épreuve de la longueur & des incommoditez de ma prison : c'est pourquoi il ne voulut plus écouter ceux qui lui parloient en ma faveur. Son propre frere sollicité par des Capitaines & des Officiers Chrestiens, lui écrivit plusieurs fois pour lui demander ma liberté ; & quoique sa puissance soit presque égale à celle du Prince , ses prières furent constamment rejetées. Ces refus réitérez ne le rebuterent point : il dépescha un de ses Officiers pour solliciter de vive voix mon élargissement. Cet Officier qui avoit ordre de me voir en passant , me trouva tourmenté d'une grosse fluxion sur les yeux, causée par l'humidité de ma prison ; il en fut touché , & il representa vivement au Prince :

le danger où j'étois de mourir dans ce cachot. Le Prince l'ayant écouté assez tranquillement s'arracha un de ses cheveux, & lui dit en colere : pourvu que je ne trempe pas mes mains dans son sang, je me soucie aussi peu qu'il meure que de voir tomber ce cheveu de ma teste ; qu'il pourrisse dans sa prison ; & que cet exemple apprenne aux autres Gouroux comme lui, à ne plus venir dans mes Etats pour y séduire mes sujets. «

Néanmoins nonobstant la colere du Prince, mes Gardes s'adoucissoient, & devenoient de jour en jour plus humains : ils donnoient la liberté aux Chrestiens de me venir voir, j'en confessai plusieurs, & comme j'avois gardé mes ornemens d'Autel, & qu'un de mes Catechistes, trouva le moyen de

m'apporter du vin & des hosties, j'eus la consolation de dire la sainte Messe, & d'y communier quelques Chrestiens. Je baptisai aussi plusieurs enfans & quelques Adultes.

Les consolations que je goûtois dans ma prison, furent troubles par la douleur que j'eus de voir mourir presque à mes yeux la femme d'un Capitaine Gentil Seigneur d'une Peuplade voisine, sans pouvoir la secourir. Il y avoit un an que je lui avois conféré le saint Baptême, & elle avoit vécu depuis dans une grande ferveur. Elle fut sensiblement affligée de ma prison par je ne sçai quel pressentiment qu'elle avoit de sa mort prochaine, & l'impossibilité où je serois de lui administrer les derniers Sacremens. En effet, elle tomba malade, & fut tout-a-

coup à l'extrémité. On n'oublia rien pour engager le Brame à me permettre de l'aller voir , mais quelque bonne volonté qu'il eût , il n'osa pas accorder cette grace , dont le Prince auroit eu infailliblement connoissance par les espions qu'il a de tous costez. Elle demanda avec instance qu'on la transportast dans ma prison , quand même elle devoit expirer en chemin : ses parens ne purent s'y résoudre , & elle mourut entre les bras d'un Catéchiste , qui l'assista dans ces derniers momens, & qui fut édifié de sa piété.

Enfin après plus de deux mois de détention , & lorsque je m'y attendois le moins ; un Officier suivi de quatre Soldats vint me tirer de ma prison. Il estoit chargé de me conduire sur la frontière du Marava , & de m'inti-

mer l'ordre de sortir du Royaume , & de n'y plus rentrer sous peine de la vie. Comme cet Officier devoit sa fortune à un des premiers Seigneurs du Palais qui estoit Chrestien, il ne m'accompagna qu'une demie lieuë au sortir de la prison , & il me laissa la liberté d'aller où je voudrois.

Je me retirai d'abord dans une Peuplade Chrestienne, où j'administrerai les Sacremens à un grand nombre de Fidèles. Je comptois de marcher pendant la nuit , & de parcourir plusieurs Bourgades pour y consoler les Chrestiens , que la destruction de l'Eglise , ma prison , & mon exil avoient consternés. Mais une personne puissante à la Cour & qui m'estoit affectonnée , m'écrivit qu'il estoit plus à propos que je sortisse du Marava ; que

Missionnaires de la C. de J. 81
la haine du Prince se rallentiroit peu à peu, & que pour lui il ménageroit son esprit de telle sorte, qu'il esperoit obtenir en moins de deux mois, & mon rappel & le rétablissement de mon Eglise. Je pris donc le parti de me retirer, & je me rendis à une grande Peuplade nommée *Melcuri*. Comme elle est située dans les bois, & qu'elle est fort éloignée de la Cour, j'y demurai trois jours, & j'eus le temps de confesser & de communier tous les Chrestiens de ce lieu là, & des Payis circonvoisins. Enfin, je continuai ma route, & j'allai demeurer hors des Terres du Marava, dans un lieu qui en estoit assez proche, pour estre à portée d'en recevoir de frequentes nouvelles.

Environ un mois après mon bannissement, le Prince fit une

double perte qui lui fut infiniment sensible. Deux de ses Enfans moururent , & ce qui le toucha vivement , c'est qu'il avoit destiné l'un d'eux à estre un jour son successeur. Il regarda cette affliction comme l'effet de sa dureté à mon égard : c'est ce qu'il avoia à un de ses Officiers, auquel il promit qu'il me rappelleroit incessamment , & qu'il feroit rétablir mon Eglise. Mais oubliant peu à peu la perte de ses Enfans , & devenant de jour en jour plus attaché à ses superstitions , il ne pensa plus à tenir sa promesse.

Vavouzanadadeven , c'est le nom de son frere , estoit beaucoup plus humain , & avoit toujours paru affectionné au Christianisme. Je l'envoyai prier par un de mes Catéchistes de me donner une retraite sur ses Ter-

Missionnaires de la C. de J. 83
res : il hésita quelque-temps à
prendre son parti ; mais enfin ,
il m'écrivit une Lettre fort obli-
geante , par laquelle il m'invitoit à venir le trouver , & m'accordoit sa protection. Ce Prince
fait sa résidence ordinaire dans
une forteresse appelée *Ara-
dinghi* : c'est une conquête que
le feu Prince de Marava a faite
sur le Prince de Tanjaour : elle
est bastie de pierre , ses Tours
sont assez hautes , & garnies de
quelques pièces d'artillerie ;
ses fosses estoient autrefois fort
larges & fort profonds ; mais à
présent ils sont à demi comblez.
Varouganadadeven est le maître
d'une bonne partie du Marava ;
tout le Royaume lui apparte-
noit de droit , car il est l'aîné ,
mais il en a cédé la souverai-
neté à son cadet , qu'il recon-
noist avoir plus de talent que

lui pour le gouvernement.

Ce Prince mereçut avec distinction & avec amitié ; il m'obligea de m'asseoir auprès de lui, & après m'avoir fait des excuses sur les mauvais traitemens que j'avois reçus de son frere, nôtre entretien roula sur la Religion. Je lui expliquai les Commandemens de Dieu, le Symbole des Apôtres, & en particulier l'article du Jugement dernier, & les peines éternelles destinées à ceux qui n'adorent pas le vrai Dieu. Je tenois à la main mon Breviaire ; il le prit, & le feuilleta avec curiosité ; il en admira les caracteres, & il fallut lui donner quelque idée de nostre impression, que les Indiens ignorent ; car ils ne sçavent que graver avec une espece de burin, sur de grandes feuilles de Palmier sauvage.

Il considéra attentivement une image de Rome en taille-douce, où la sainte Vierge est représentée la teste couronnée d'étoiles, ayant la lune & la terre sous les pieds, & tenant entre ses bras l'enfant J E S U S. Elle « est belle, me dit-il, mais elle « ressemble à une Veuve, car « elle n'a aucun joyau pendu au « col. En effet les Veuves ne portent aucun ornement dans le *Marava*, & c'est par-là qu'elles se distinguent des autres Femmes. Il est vrai, Seigneur, lui répondis-je; mais « prenez garde qu'elle tient le « monde sous ses pieds, & que « sa teste est couronnée d'étoiles; une seule de ces étoiles « est capable d'effacer l'éclat des « plus précieux diamans; mais « elle n'a pas besoin de ces ornemens fragiles qu'elle foule aux «

» pieds avec le monde qui les
» produit.

Cette réflexion fut applaudie
& du Prince & de sa Cour. Il re-
peta plusieurs fois le nom de *Di-
va mada*, que nous donnons à la
très-sainte Vierge, & qui si-
gnifie, *la Divine-Mere*. Mon-
trant ensuite mon Breviaire à
» ses Courtisans : Voilà, dit-il ,
» toutes les richesses que ce *Sa-
» nias* porte avec lui ; n'est-ce pas
» un objet bien capable d'exci-
» ter l'avidité de mon frere ? Puis
» en m'adressant la parole : Mon
» frere fera , dit-il , tout ce qu'il
» voudra sur ses Terres ; pour
» moi , je vous donne toute per-
» mission de demeurer dans les
» miennes, & d'y choisir un en-
» droit pour y bastir une Eglise.
» Il est bon néanmoins , m'a-
» jouta-t il , qu'elle ne soit pas
» éloignée d'icy , afin qu'elle

soit à couvert de toute insulte, «
& il m'indiqua un assez beau lieu
à deux lieues de sa forteresse.

Je le remerciai de ses bontez ;
& comme , selon la coutume
des Princes Indiens , il voulut
me faire présent d'une pièce de
toile très-fine , je m'excusai de
la recevoir , en lui disant , que je
m'estimerois plus heureux , s'il
vouloit bien en présence de toute
sa Cour me faire l'honneur
de mettre sa main droite dans
la mienne , pour faire connoître
à tout le monde qu'il prote-
geoit les Chrétiens. A cela ne «
tienne , me répondit-il en sou- «
riant , & levant la main avec «
grace , il l'étendit sur la mien- «
ne , en m'assurant de son a- «
mitié & de sa protection.

Je restai deux ou trois jours
à cette Cour pour déterminer
l'endroit , où je bastirois l'Egli-

se. Durant ce temps-là le Prince m'envoya tous les jours dans des plats d'argent du ris, du lait, & toute sorte de legumes & de fruits du Pays. S'il eût eue le moindre soupçon que j'estois de la Caste des *Pranghis*, c'est ainsi qu'ils appellent les Européens, il ne m'auroit point certainement admis auprès de sa personne, ni envoyé des plats qui sont à son usage. Un de ses Ministres homme d'esprit, fit en ma présence un portrait fort ridicule des *Pranghis* ou Européens qu'il avoit vûs à la Côte de Coromandel, & il concluoit que mes manières, & ma façon de vivre si opposée à celle de ces *Pranghis*, estoient une preuve convainquante que je n'estois pas d'une caste si méprisable.

Je visitai avec mes Catéchistes, & quelques Capitaines

Chrestiens, l'endroit que le Prince avoit indiqué pour y construire la nouvelle Église. Le lieu me parut assez commode en lui-même ; mais il ne l'estoit guères pour les Chrestiens, sur-tout pour ceux qui sont vers le midy, dans les Terres du Prince de Marava , qui en auroient esté fort éloignez. Je jugeai qu'il convenoit mieux de la bastir sur la frontiere des deux Estats , afin d'estre plus à portée de secourir les Chrestiens de tout le Marava. J'en fis faire la proposition au Prince mon protecteur. Il eut d'abord de la peine à consentir que je m'établisse si loin de son Palais , dans la crainte que je ne fisse des excursions sur les Terres de son frere , avec lequel il lui faudroit se broüiller , s'il me faisoit quelque nouvelle peine. Enfin , pressé par mes sol-

licitations réitérées , il m'accorda un terrain où il avoit fait autrefois creuser un puits dans le dessein d'y faire un jardin , & il ordonna aux Peuplades voisines de me fournir ce qui me seroit nécessaire pour la construction de l'Eglise & de ma maison. Je m'y transportai , & ayant fait curer le puits qui estoit presque comblé , j'y trouvai de fort bonne eau & en abondance , ce qui est très-rare dans le Marava. Je ne balançai point à y bastir ma nouvelle Eglise laquelle subsistera sans doute pendant la vie de ce bon Prince , qui donne de jour en jour de nouvelles marques de son estime pour les Missionnaires , & pour les Chrétiens qui s'y rendent en foule de tous les quartiers du Marava.

Cependant comme il m'estoit

bien triste de ne pouvoir aller sur les Terres du Prince régnant pour y administrer les Sacramens aux malades ; je tâchai d'en obtenir la permission, & je la lui fis demander par des personnes de sa Cour qu'il confidere : Mon frere le protege , répondit-il, cela lui suffit. Le ton dont il prononça ces paroles ne fit que trop connoître le secret mécontentement qu'il en avoit. J'ai sçu depuis qu'il en avoit fait des reproches amers au Prince son frere ; mais comme celui-ci est absolu & indépendant , il s'est mis peu en peine de ces reproches.

Il a fait encore moins de cas des fréquentes remontrances qui lui ont esté adressées par les Brame & par les Prestres des Idoles. Comme ils lui disoient avec assez de chaleur que leurs

Dieux menaçoient d'abandon-
ner deux ou trois Temples qui
sont à une ou deux lieues de ma
» nouvelle Eglise : Il faut , ré-
» pondit le Prince d'un ton mo-
» queur , que ces Dieux soient
» bien foibles & bien timi-
» des , puisque fortifiez com-
» me ils sont dans de beaux
» Temples de pierre & de bri-
» que , ils redoutent un Dieu
» qui n'est logé que dans une
» cabanne de terre. Je ne pré-
» tends pas les chasser en rece-
» vant ce Docteur étranger ,
» mais s'ils ne sont pas contens,
» qu'ils partent quand ils le vou-
» dront , il en restera toujours
» assez dans le Payis.

Il y a plus de 25. ans que ce
Prince est marié , sans qu'il ait
eu aucun enfant du grand nom-
bre de Femmes qu'il entretient
dans son Palais. Il semble que

n'ayant point de recompense à attendre dans l'autre monde , s'il persévère dans son infidélité ; Dieu veuille le récompenser en cette vie de la bonne œuvre qu'il a faite en rétablissant la Religion presque détruite. Au bout de la première année de mon établissement dans ses Terres, il lui est né une fille , & il reconnoît publiquement qu'il la doit au vrai Dieu. Les Gentils même ne peuvent s'empêcher de dire hautement , que le Dieu des Chrestiens a osté au Prince qui les a persécutés , les Enfans qu'il avoit , pour les donner à celui qui les protège. Il promet que s'il lui naît un fils , il fera bastir au vrai Dieu une Eglise plus magnifique qu'aucun Temple qu'il y ait dans le Marava. Prions le Seigneur que pour le bien de la Religion , il

94 *Lettres de quelques , &c.*
daigne accorder à ce Prince une
posterité telle qu'il la desire ; &
plus encore qu'il daigne lui ou-
vrir les yeux , & le tirer des té-
nébres de l'infidélité où il pa-
roist vivre si tranquillement. Je
suis avec bien du respect ,

MON REVEREND PERE ,

*A Varugapati dans la Mission de Maduré ,
le 10. Decembre 1713.*

Vostre très - humble & très-
obéissant serviteur en N. S.
P. M A R T I N , Missionnaire
de la Compagnie de J E S U S.



LETTRE

D U

PERE BOUCHET,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

*A Monseigneur HUET; ancien
Evêque d'Auranches.*



ONSEIGNEUR,

Pendant le séjour que je fis,
il y a quelques années en Euro-
pe pour les affaires de cette Mis-
sion ; j'eus à répondre à plusieurs

questions , que des personnes sçavantes me firent souvent sur la doctrine des Indiens , & principalement sur l'opinion qu'ont ces Peuples de la Metempsychose ou de la Transmigration des ames. Elles souhaittoient entre autres choses , de sçavoir en quoi le systéme Indien est conforme au systéme de Pytagore & de Platon , & en quoi il en est différent. Je me rappelle de temps en temps avec plaisir , M O N S E I G N U R , les entretiens que j'eus alors avec V. G. sur la même matiere ; c'est pour cela qu'étant de retour aux Indes , j'employai une partie de mon loisir aux recherches nécessaires pour me mettre en estat de satisfaire une curiosité si loüable. La bonté avec laquelle vous avez déjà reçu une Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur un autre

- sujet

sujet , autorise la liberté que je prends de vous adresser ces réflexions , & me fait espérer qu'elles ne vous seront pas désagréables.

Il y a long-temps, M O N S I E U R , que je suis au fait des sentimens des Bracmanes ; j'ai lû plusieurs Ouvrages des sçavans Indiens , j'ai entretenu souvent leurs plus habiles Docteurs , & j'ai tiré de la lecture des uns & de l'entretien des autres , toutes les connoissances qui pourroient m'aider à approfondir leur système sur la Transmigration des ames.

J'ai d'abord esté surpris en lisant leurs Livres , de voir qu'il n'y a presque point d'erreurs dans les Auteurs anciens , que les Indiens n'ayent ou adoptées ou inventées. Plusieurs croient que les ames sont éternelles ;

98 *Lettres de quelques*
d'autres pensent qu'elles sont une
portion de Dieu même. Ils sont
à la vérité presque tous convain-
cus de leur immortalité ; mais
ils prouvent cette immortalité
par la Metempsychose & la
Transmigration des ames en dif-
ferens corps.

On a peine à comprendre
comment une idée aussi chime-
rique que celle-là , s'est répan-
duë dans toute l'Asie. Sans par-
ler des Indiens qui sont en de-
ça du Gange , les Peuples d'*Ar-
racan* , du *Pegou* , de *Siam* , de
Camboje , du *Tonquin* , de la Co-
chinchine , de la Chine , & du
Japon , sont dans cette ridicule
opinion de la Metempsychose ,
& ils l'appuyent par les mêmes
raisons dont se servent les In-
diens.

Lorsque saint François Xa-
vier prêchoit la Foi au Japon ,

le plus fameux Bonze du Pays, se trouvant avec le Saint à la Cour du Roi de Bungo, lui dit d'un air suffisant : Je ne sçai si tu « me connois, ou pour mieux di- « re, si tu me reconnois ; & après avoir rapporté beaucoup d'ex- travagances, qu'on peut voir dans l'histoire de la Vie de ce Saint, il ajoûta : Ecoute moi, tu « entendras des oracles, & tu de- « meureras d'accord que nous a- « vons plus de connoissance des « choses passées que vous n'en a- « vez vous autres des choses pre- « sentes. Tu dois donc sçavoir que « le monde n'a jamais eu de com- « mencement, & que les hommes « à proprement parler ne meu- « rent point. L'ame se dégage seu- « lement du corps où elle estoit « enfermée ; & tandis que ce corps « pourrit dans la terre, elle en « cherche un autre frais & vigou- «

» reux , où nous renaissions tan-
» tost avec le sexe le plus noble,
» tantost avec le sexe imparfait,
» selon les diverses constellations
» du Ciel , & les differens aspects
» de la Lune.

Les diverses Relations que nous avons de l'Amerique , nous assurent qu'on y trouve des vestiges de la Metempsychose. Qui a pu porter cette folle imagination à des Peuples , qui ont esté si long-temps inconnus au reste du monde ? On est moins surpris qu'elle se soit repandue dans l'Afrique & dans l'Europe : les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Afriquains ; Pythagore qui fut le chef de la secte Italique , l'avoit établie chez plusieurs Nations , sur-tout dans les Gaules , où les Druides la regardoient comme la base & le fondement de leur Religion.

Elle entroit même dans la Politique ; les Généraux d'Armée voulant inspirer à leurs Soldats le mépris de la mort , les assureroient que leurs ames n'auroient pas plustost abandonné leurs corps , qu'elles iroient en animer d'autres. C'est ainsi que Cesar en parle en expliquant le dogme des Druides : *Non interire animas , sed ab aliis post mortem transire ad alios , atque hoc maximè ad virtutem excitari putant metu mortis neglecto.* *De Bell. Gallic. liv. 6.*

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par la plupart des Hérétiques , tels que furent les Simoniens , les Basilidiens , les Valentiniens , les Marcionites , les Gnostiques , & les Manichéens. Les Juifs eux-mêmes qui avoient reçu la Loi de Dieu ; & qui par conséquent devoient

estre convaincus de l'impiété d'un pareil système , s'y laissent néanmoins surprendre , ainsi que le rapportent Tertulien & S. Justin dans ses Dialogues. On lit dans le Talmud , que l'ame d'Abel passa dans le corps de Seth , & ensuite dans celui de Moysé. Saint Jérôme donne aussi à entendre que quelques Juifs , & Herodes entre autres , s'imaginoient que l'ame de saint Jean avoit passé dans le corps de JESUS-CHRIST. Tel a esté le progres d'une opinion si extravagante.

Il ne seroit pas facile de remonter jusqu'à son origine , ni de décider quels en ont esté les premiers Auteurs. Herodote , S. Clement d'Alexandrie , & d'autres sçavans hommes ont cru que cette doctrine avoit d'abord esté enseignée par les anciens

Egyptiens , & que de chez eux elle estoit passée dans les Indes, & dans le reste de l'Asie. D'autres au contraire en attribuent l'invention aux Peuples de l'Inde , qui l'ont ensuite communiquée aux Egyptiens : car il y avoit autrefois un commerce réglé entre ces deux Nations. Pline & Solin rapportent fort en détail le chemin qu'on tenoit toutes les années pour aller de l'Egypte aux Indes. Philostrate assure que Pythagore est l'inventeur de ce système , qu'il le communiqua aux Brames , dans un voyage qu'il fit aux Indes , & que de-là il fut porté chez les Egyptiens.

Quoiqu'il en soit , c'est-là sans doute une de ces questions qui demeurera long - temps indécise : & c'est ainsi , M O N S I E U R , que vous vous en ex-

pliquez dans vos Entretiens sur Origene. *An vesana Metempsychoseos doctrina ab Indis ad Egyptios transivit, an ab his ad illos, res est non parvæ disquisitionis.* Néanmoins si l'on s'en rapporte à la Chronologie Indienne, la question seroit bien-tost décidée, car elle compte plusieurs milliers d'années depuis que cette opinion a vogue dans l'Inde. Mais par malheur la Chronologie de ces Peuples est remplie de tant de faussetez, que l'on n'y peut faire aucun fonds. Il y a donc plus d'apparence, ainsi que plusieurs anciens Auteurs l'ont dit en termes exprès, que c'est des Egyptiens plustost que des Indiens, que Pythagore & Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la Metempsychose.

Les Indiens de même que les Pythagoriciens entendent par la

Metempsychose le passage d'une ame par plusieurs corps qu'elle anime successivement , pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement il n'estoit question que du passage des Ames en differens corps humains : on l'étendit plus loin dans la suite , & les Indiens ont encore encheri sur les Disciples de Pythagore & de Platon.

1. Les Pythagoriciens en établissant leur système fondoient leur principale preuve sur l'autorité de leur Maître : ses paroles estoient pour eux des oracles : il n'estoit pas même permis d'avoir des doutes sur ce qui avoit esté avancé par ce grand Philosophe ; & quand d'autres Philosophes moins dociles blâmoient quelques-unes de ses opinions , les Disciples croyoient avoir donné une réponse soli-

de en disant, que le Maître par excellence l'avoit ainsi enseigné. Et certainement on ne peut nier que cette haute reputation que Pythagore s'estoit acquise, ne fust bien fondée ; puisque c'est lui qui perfectionna toutes les sciences , qui de son temps estoient fort confuses & fort embroüillées.

C'est aussi ce que répondent nos Indiens , quand nous leur faisons toucher au doigt les extravagances qui suivent de leur système. *Brumma*, disent-ils, est le premier des trois Dieux qu'on adore dans les Indes : c'est lui qui a enseigné cette doctrine, elle est donc infailible. C'est *Brumma* qui est l'Auteur du *Vedam*, c'est-à-dire, de la Loi qui ne peut tromper. C'est *Brumma* qui est *Abaden*, c'est-à-dire, qui parle essentiellement , confor-

Missionnaires de la C. de J. 107
mément à la vérité, & dont toutes les paroles sont des oracles. Il a une connoissance infinie de tout ce qui a esté, de tout ce qui est, & de tout ce qui doit estre; c'est lui qui écrit toutes les circonstances de la vie de chaque homme: c'est lui qui a enseigné toutes les sciences; si les Brames connoissent la Vérité, s'ils sont habiles dans l'Astronomie & dans les autres sciences, c'est à *Brumma* qu'ils en sont redevables. Peut-on douter après cela que la doctrine de la Metempsychose ne soit véritable, puisqu'elle nous est venue de *Brumma*.

2. Les Disciples de Pythagore devoient garder le silence pendant un certain nombre d'années, avant qu'il leur fust permis de proposer leurs doutes: après quoi, ils avoient tla li-

berté de former des difficultez,
& d'interroger leur Maître.
Quelques-uns de ses Disciples
qui avoient achevé leur temps
d'épreuve, lui demanderent un
jour, s'il se ressouvenoit d'avoir
vécu dans un autre temps. Il leur
répondit en faisant ainsi sa gé-
néalogie: autrefois j'ai paru dans
le monde sous le nom d'Etali-
de fils de Mercure, à qui je de-
mandai la grace de me ressou-
venir de tous les différens chan-
gemens qui pourroient m'arri-
ver. Il m'accorda cette insigne
faveur ; depuis ce temps-là, je
n'acquis dans la personne d'Euphorbe, & je fus tué au Siège de
Troye par Menelaüs : j'animai
ensuite un nouveau corps & je
fus connu sous le nom d'Her-
metime : après quoi je fus un pes-
cheur de l'Isle de Delos qu'on
nommoit Pyrrhus ; & enfin je

Missionnaires de la C. de J. 109
suis maintenant Pythagore.

Mais comme les Disciples de ce Philosophe n'estoient pas toujours crus sur leur parole , lorsqu'ils débitoient le privilège de cette réminiscence ; ils la prouvoient par le détail de plusieurs circonstances également fabuleuses : Une preuve disoient-ils , que nôtre Maître a véritablement paru sous le nom d'Euphorbe , c'est qu'en entrant dans le Temple de Junon qui est dans l'Eubée , il y a reconnu lui-même son propre bouclier , que les Grecs avoient consacré à cette Deesse. Cette fable estoit si souvent repetée par les Pythagoriciens , qu'Ovide la met en œuvre dans ses Metamorphoses en faisant parler ainsi Pythagore :

*Ipse ego nunc memini Trojani Lib. 15.
tempore belli*

Panthoïdes Euphorbus eram.

On lit avec plaisir l'ingénieuse réfutation que Tertullien fait de cette fable : mais comme ce n'est pas icy le lieu de la rapporter , je me contenterai d'examiner ce qui se trouve de semblable parmi les Indiens.

Ils ont dix-huit Livres fort anciens , qu'ils appellent *Pouranam*. Quoique ces Livres soient remplies de fables plus grossières les unes que les autres , ils ne contiennent pourtant selon eux que des veritez incontestables. C'est dans ces *Pouranams* , qu'on lit cent traits d'Histoires semblables à celles que les Pythagoriciens rapportent de leur Maître. Plusieurs grands hommes y racontent toutes les figures différentes sous lesquelles ils ont paru dans divers Royaumes : ils entrent dans le détail des moindres particularitez : ils

disent, par exemple, qu'on trouvera dans certains endroits qu'ils marquent , les trésors , les armes , les instrumens de fer , & cent autres choses de cette nature qui leur appartenoient , par où ils prouvent qu'ils se ressouviennent de ce qu'ils faisoient dans les vies précédentes. On y voit aussi les divers changemens de leurs Dieux. Ils commencent par *Brumma* , qu'ils disent s'estre montré sous mille figures différentes : les Metamorphoses de *Vichnou* y sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent , & qu'ils appellent *Kelki-vadaran* , c'est-à-dire , *Vichnou* changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de *Rutren* dont j'aurai occasion de parler dans la suite, aussi-bien que des diverses Metamorphoses de leurs

Deesses. Ils ont outre cela un autre Livre appelé *Brumma-pouranam*, où se trouve une multitude prodigieuse de Transmigrations d'ames dans les corps des hommes & des bestes.

Les adorateurs de *Vichnou*, prétendent que ce Dieu éclaire par une lumière celeste quelques Ames favorites de ses Dévots, & qu'il leur fait connoître les differens changemens qui leur sont arrivez dans les corps qu'elles ont animez. Pour ce qui est des zelez serviteurs de Routren ils assurent que ce Dieu chimerique revele à plusieurs d'entre eux les divers estats où ils ont esté engagez dans les différentes transmigrations de leurs ames.

3. Les Indiens & les Pythagoriciens ont recours aux comparaisons, pour expliquer leurs

sentimens , mais avec cette difference que ceux-ci ne les emploient que pour donner de la clarté & du jour à leurs pensées , au lieu que ceux-là les regardent comme des preuves manifestes de ce qu'ils avancent.

L'ame , disent les Indiens , est dans le corps , comme un oiseau est dans sa cage ; c'est la première comparaison dont ils se servent ; mais ils ne s'y arrestent pas beaucoup , parce qu'en effet la difference saute aux yeux. Mais en voici trois autres qui leur paroissent admirables , & d'autant plus persuasives , qu'elles sont soutenues chacune par l'autorité d'un Poëte : car parmi les Indiens un Vers cité même hors de propos, donne un grand poids au raisonnement , & si le Vers qu'on cite , renferme une comparaison qui explique en appa-

rence quelques circonstances du sujet dont on parle ; c'est alors que la meilleure raison ne s'éga-
le jamais à la comparaison.

Voici donc la seconde comparaison qu'il employent pour appuyer leur sentiment sur la Metempsychose. Comme l'homme est dans une maison , qu'il y habite , & qu'il a soin d'en reparer les endroits foibles ; de même l'ame de l'homme est dans le corps , elle y loge , elle s'étudie à le conserver , & à en reparer les forces quand elles dé-
faillent. De plus , comme l'homme sort de sa maison quand elle n'est plus habitable , & va se loger dans un autre ; l'Ame de même abandonne son corps , quand quelque maladie , ou quelque autre accident le met hors d'estat d'estre animé , & elle se met en possession d'un au-

Missionnaires de la C. de 7. 115
tre corps. Enfin comme l'homme fort quand il veut de sa maison , & y retourne de la même manière ; il y a pareillement de grands hommes , dont l'ame a le pouvoir de se dégager de son corps pour y revenir quand il lui plaist , après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers. A la verité on trouve peu de ces ames privilégiées ; mais enfin on en trouve , & les *Pouranams* nous en fournissent des exemples.

Parmi ces exemples j'en choisis un qui est fort celebre. On lit dans la vie de *Vieramarcken* l'un des plus puissans Rois des Indes, qu'un Prince pria une Déesse dont le Temple estoit à l'écart, de lui enseigner le *Mandiram* , c'est-à-dire , une prière qui a la force de détacher l'ame du corps , & de l'y faire revenir

quand elle le souhaitte. Il obtint la grace qu'il demandoit ; mais par malheur le Domestique qui l'accompagnoit , & qui demeura à la porte du Temple, entendit le *Mandiram*, l'apprit par cœur , & prit la resolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce Prince se fioit entierement à son Domestique , il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir , mais il se donna bien de garde de lui reveler le *Mandiram*. Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit dans un lieu écarté , d'où il donnoit l'effor à son ame ; mais auparavant il recommandoit bien à son Domestique de garder soigneusement son corps , jusqu'à ce qu'il fust de retour. Il recitoit donc tout bas sa prière , & son ame se dégageant à l'instant de son

corps , voltigeoit çà & là , & revenoit ensuite. Un jour que le Domestique estoit en sentinelle auprès du corps de son Maître ; il s'avisa de réciter la même prière , & aussi-tôt son ame s'estant dégagée de son corps , prit le parti d'entrer dans celui du Prince. La première chose que fit ce faux Prince , fut de trancher la teste à son premier corps , afin qu'il ne prist point fantaisie à son Maître de l'animer. Ainsi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un Perroquet , avec lequel elle retourna dans son Palais.

On ne doit pas trouver étrange que les Indiens s'imaginent que de grands hommes parmi eux aient eu ce pouvoir de séparer ainsi leurs ames de leurs corps. Plin raconte dans son Histoire *Liv. 7.*

naturelle, qu'un certain Hermotime avoit cet admirable secret de quitter son corps toutes les fois qu'il le vouloit ; que son ame ainsi séparée alloit en divers Payis , & revenoit dans son corps pour raconter les choses qui se passoient dans les lieux les plus éloignez. A la vérité Plutarque n'est pas de l'avis de Pline , il prétend que l'ame de cet Hermotime , qu'il appelle Hermodore , ne se separoit pas réellement de son corps ; mais qu'un génie estoit sans cesse à ses côtes qui l'instruisoit de tout ce qui se passoit ailleurs.

Ce que saint Augustin raconte dans son Livre de la Cité de Dieu , paroist assez surprenant. Un Prestre, dit ce saint Docteur, appelé Restitut , qui estoit de la Paroisse de Calamo , pouvoit à son gré se mettre dans un estat

tout-à-fait semblable à celui d'un homme mort : on avoit beau alors le frapper , le piquer , & même le brûler ; il avoit perdu tout sentiment, & on ne lui trouvoit nulle apparence de respiration : il ne s'appercevoit même qu'il eust esté brûlé, que par les cicatrices qui lui en restoient : il avoit enfin un tel empire sur son corps, qu'en peu de temps, lorsqu'on l'en prioit, il s'interdisoit tout usage des sens. Un exemple de cette nature seroit dans la bouche d'un Indien, une preuve à laquelle il n'y auroit point de réplique : après avoir raconté un trait semblable ; Voyez, ajouteroit-il sérieusement , s'il n'est pas vrai, que les ames demeurent dans leurs corps, de la même manière que les hommes logent dans leurs maisons.

La troisième comparaison

dont les Indiens se servent , est prise du Navire & du Pilote. Le Pilote , disent ils , est le maître du Navire , il le gouverne à son gré , il le conduit dans les Pays les plus reculez ; il le fait entrer dans les Rivières , il lui fait faire le tour des Isles , il lui fait parcourir tous les Ports qui se trouvent sur les rivages de la Mer : s'il est endommagé en quelqu'une de ses parties , il le radoubé , & il l'abandonne quand les planches venant à se pourrir , menacent d'un prochain naufrage. C'est ainsi que l'ame se trouve dans le corps de l'homme , elle le conduit par tout ; elle lui fait faire de longs voyages ; elle le mene dans les Villes , elle le fait monter , elle le fait descendre ; elle le fait marcher ou reposer ; lorsqu'il est malade , elle cherche des remédés

des propres à réparer ses forces. Mais quand ce corps vient à périr , ou que ses organes s'usent & se déconcertent , elle l'abandonne pour en chercher un autre qu'elle puisse gouverner comme le premier.

Enfin , les Indiens comparent les ames dans les corps à un homme qui est en prison. Cette comparaison suppose ce que je dirai plus bas , que les ames qui se trouvent engagées dans différens corps qu'elles animent successivement , n'y sont retenues que pour expier les péchez qu'elles ont commis dans une autre vie. Pour prouver ce qu'ils avancent , ils raisonnent du plus au moins , & ils disent que les Dieux subalternes qui sont si fort au-dessus des hommes , sont obligez eux-mêmes d'animer des corps , pour expier les péchez de

la vie précédente. Ils rapportent sur cela une infinité d'histoires, entre autres celle qu'on lit dans la vie de *Tarma - Rajakels*, ou autrement le *Baradam* ; la voici.

Arichenen, estoit un des cinq Rois qui se sont rendus célèbres dans l'Inde. Ce Prince eut un fils qu'il aimoit tendrement : on l'appelloit *Abimanié*. Cet enfant cheri vint à mourir après bien des aventures ; la douleur que son pere en conçut , le mit au desespoir. *Vichnou* metamorphosé en *Krichnen*, eut pitié de ce pere affligé : il le mena dans un des cinq Paradis, où *Arichenen* apperçut son fils tout brillant de gloire. Il voulut l'embrasser & demeurer avec lui ; mais on le fit retirer, & *Abimanié* lui parla de la sorte : Autrefois tout Dieu que j'estois , je

tombai dans un grand péché : «
pour l'expier je fus condamné à «
estre mis en prison dans un corps «
humain ; maintenant que j'ai sa- «
tisfait pour ce crime , & que je «
me suis entierement purifié ; vous «
me voyez plein de gloire , com- «
me j'estois auparavant. Or , di- «
sent les Indiens , si les Dieux
eux-mêmes sont obligez d'ani-
mer des corps pour se purifier ,
& pour faire penitence dans ces
prisons : pouvez - vous douter
que les Ames après avoir com-
mis des péchez , dans une autre
vie , ne soient pareillement obli-
gées de demeurer dans les corps
qu'elles animent comme dans
autant de prisons ? Si ces corps
naissent dans des Castes mépri-
sables , s'ils sont sujets aux ma-
ladies , & à d'autres infirmités , ou
s'ils sont disgraciez de la nature ,
tout cela arrive afin qu'elles

124. *Lettres de quelques*
puissent expier les péchez de la
vie passée.

Les Platoniciens employoient
la même comparaison : Platon
l'avoit tirée de Pythagore &
d'Empedocle, & Pythagore l'a-
voit reçue d'Orphée. Parmi les
premiers Chrestiens, quelques-
uns qui avant que d'embrasser
le Christianisme avoient esté é-
levez dans l'école de Platon,
trouvoient dequoi l'appuyer
dans quelques passages de l'E-
criture qui ne doivent s'entendre
que dans un sens metaphorique.
Les Saints Peres en citent des
endroits mal expliquez par les
Origenistes. Saint Epiphane, par
exemple, dit que les Sectateurs
de Platon prenoient à la Lettre
ces paroles du Prophete Roy :
Seigneur tirez mon ame de la pri-
son où elle est.* S. Jerôme observe

* *Educ de custodia animam meam.* P^e, 141.

qu'ils entendoient de même ces autres paroles de saint Paul :

* *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* Doit-on être surpris que les Indiens s'attachent si fort à cette comparaison , puisque des Philosophes qui se disoient Chrestiens , ne laissoient pas de s'en servir dans le même sens que les Platoniciens ?

4. Ce n'est pas assez pour les Indiens de faire passer les ames dans differens corps humains , ils admettent encore la Metempsychose à l'égard des corps de bestes , & de tous les objets sensibles. Ils assurent même que le monde change plusieurs fois de forme , ce qui se fait selon eux par autant de transmigrations différentes. Mais pour mieux éclaircir ce système des Indiens ,

* *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* ad Rom. c. 7. v. 24.

il me faut montrer la conformité de leur sentiment sur la création du monde avec celui des Disciples de Pythagore & de Platon.]

Ces deux Philosophes , ainsi que le marquent les Peres , avoient transporté dans leur Philosophie plusieurs choses qu'ils avoient tirées des Juifs touchant la morale , & la manière dont le monde a esté formé depuis tant de siècles. C'est le rapport qui se trouve entre le commencement de la Genese & plusieurs endroits de Platon , qui a fait dire à Numenius que Platon n'estoit autre chose que Moyse qui parloit Grec. *Quid est Plato nisi Moses atticissans ?*

En effet , Platon croyoit que le monde avoit esté produit par la toute-puissance de Dieu , & qu'il estoit sujet à la corruption;

que Dieu est le souverain Seigneur de toutes choses , & le pere des Dieux subalternes , mais qu'il s'est servi de ces Dieux pour former & pour perfectionner tous les Estres.. Les premiers Hérétiques , tel que fut Menandre disciple de Simon le Magicien, pensoient à peu près de même , & soutenoient que le monde avoit esté fait par les Anges. Saturnin disoit qu'il y en avoit eu sept entre autres qui avoient esté occupez à ce grand ouvrage. Tous ces Hérétiques des premiers siècles , qui s'estoient infatuez du Platonisme , appliquoient aux Anges , ce que le Philosophe disoit des Dieux inferieurs. Seneque voulant expliquer le sentiment des Platoniciens, dit que Dieu produisit des Dieux subalternes pour estre les Ministres de son Royaume , &

pour le perfectionner. Je serois trop long si j'entreprendois de citer tous les endroits des ouvrages de Platon qui prouvent que c'est là son opinion.

C'est de la même maniere que les Indiens expliquent la création du monde. Dieu qui avoit subsisté pendant toute une éternité ; lorsqu'il n'y avoit ni Ciel ni Terre , créa *Brumma* par sa toute puissance , laquelle est appelée par les Indiens *Parachatti* , c'est-à-dire , pouvoir souverain ; (les ignorans ont personnifié cette expression , & croient que *Parachatti* est la mere des Dieux) ; qu'il se servit de lui pour créer les autres Estres ; qu'ensuite il créa *Vichnou* , qui est le Dieu conservateur de tous les Estres ; puis le Dieu *Routren* qui détruit les mêmes Estres , afin que *Brumma* les fasse repa-

roistre avec plus d'éclat. Cet emploi des Dieux subalternes créé par le souverain pouvoir du Seigneur de tous les Estres , peut-il estre plus conforme à l'idée de Platon , qui assure que Dieu créa les Dieux inferieurs , & qu'il les employa à former & à perfectionner ce monde visible ?

5. Selon la doctrine du même Platon , la premiere de toutes les Metempsychoses est celle du monde qui doit finir un jour , & estre suivi d'un autre monde. La pensée de ce Philosophe est que comme les ames animent de nouveaux corps, il y aura aussi de nouveaux mondes. A la verité les Platoniciens modernes s'efforcent de donner un bon sens à ces paroles ; mais peuvent-ils nier que ce n'ait esté le sentiment des Origenistes ; & n'est-ce pas chez Platon que les Origenistes

ont puisé cette idée du renouvellement du monde ? Il ne faut que lire ce que dit Origene au Chapitre 5^e du 3^e Livre de ses Principes. Il se propose une objection qu'on pourroit lui faire, sur ce qu'il a dit que le monde a commencé dans le temps : Vous me demanderez , dit-il , ce que faisoit Dieu avant qu'il créast le monde ? Il seroit ridicule de dire qu'il estoit oisif ; car rien ne repugne davantage à la nature de Dieu , que de penser que sa bonté n'ait pas voulu faire , ni sa Toute - puissance executer ce qu'il pouvoit. A cela dit ce Docteur , nous répondons conformément à la règle de la piété , que Dieu n'a pas commencé d'agir lorsqu'il a créé le monde : mais nous croyons que de la même manière que ce monde où nous sommes , sera suivi d'un au-

tre , il y en a eu pareillement plusieurs autres qui ont précédé celui-ci. Ces paroles sont assez expressees en faveur de la doctrine des mondes qui se succedent les uns aux autres , & qu'Origene avoit tirée de Platon , ainsi que plusieurs Saints Peres le lui reprochent : & comme ces mondes ont toujours esté animez par la grande ame du monde , ainsi que Platon l'assure , peut-on douter que les Platoniciens n'admissent la Metempsychose à l'égard de plusieurs mondes ? Ce qu'il y a de surprenant , c'est qu'Origene entesté de ces idées Platoniciennes , abusoit de quelques passages des Livres divins , pour prouver un dogme si ridicule. Il employoit , par exemple cet endroit d'Isaye , où Dieu dit qu'il créera un nouveau Ciel,

* *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum*

& une Terre nouvelle , & cet autre de l'Ecclesiaste : *Qu'est-ce qui a esté autrefois ? c'est ce qui doit estre à l'avenir. Qu'est ce qui s'est fait ? c'est ce qui doit se faire encore. Rien n'est nouveau sous le Soleil , & nul ne peut dire : Voilà une chose nouvelle , car elle a esté déjà dans les siècles qui se sont passez avant nous.*

Telle est l'opinion des Indiens ; ils s'imaginent que ce monde doit finir , & qu'ensuite Dieu en créera un nouveau : ils déterminent même le temps où ce changement doit arriver ; car ils prétendent qu'après que les quatre âges, d'or , d'argent , de cuivre , de fer , seront expirez, il y aura un jour de la vie de *Brumma*.

est: Quid est quod factum est ? Ipsum quod faciendum est. Nihil sub sole novum , nec valet quiquam dicere : Ecce hoc recens est : jam enim precessit in sæculis , quæ fuerunt antea. Ecclesiast. c. i. v. 10.

qui doit durer cent ans : que quand cette multitude d'années sera écoulée , le monde sera détruit par le feu. C'est une chose remarquable , que presque toutes les Nations conviennent ensemble sur cette manière dont le monde sera détruit : c'est une tradition que les anciens Philosophes se sont laissez les uns aux autres , & Ovide dit en termes formels , que c'est une chose arrestée par la force d'une fatalité inévitable , que le Ciel , la Mer , & la Terre doivent estre consumez par le feu :

Esse quoque infatis reminiscitur affore tempus

*Quo mare, quo tellus, correpta-
que Regia Cæli Ardeat.*

Ce monde étant donc détruit par le feu , Dieu en fera reparoistre un nouveau de la même manière qu'il a créé celui-ci , & cela se renouvellera toujours ;

de même qu'avant que cet Univers où nous sommes eust esté créé, il y en avoit un autre, & avant ce dernier un plus ancien. C'est ainsi, disent-ils, qu'il faut raisonner en remontant toujours plus haut, où l'on trouvera divers mondes, plus anciens les uns que les autres. Je ne trouve qu'une différence entre les deux opinions; c'est que les Platoniciens & les Pythagoriciens, croyoient qu'il n'y avoit qu'un monde à la fois, & que les Indiens au contraire, en distinguent quatorze. On peut néanmoins facilement les accorder, en ce que les Indiens avoient que ces quatorze mondes n'en font qu'un seul, puisqu'ils sont tous renfermez dans un œuf, ou comme quelques autres disent, dans *Brumma*. C'est encore une chose à observer que presque toutes les Nations sont dans ce

Missionnaires de la C. de J. 135
sentiment , que le monde est
semblable à un œuf : c'est ainsi
que les anciens Egyptiens re-
presentoient le monde , & c'est
d'eux sans doute que toutes les
Nations ont reçu cette idée. Les
Indiens ajoutent que cet œuf
qui renferme tous les mondes a
esté formé par le Dieu *Brumma*,
qui se trouva sur l'eau. Les Pla-
toniciens ont dit aussi que Dieu
estoit sur l'eau ; n'auroient-ils
pas abusé de ce passage de l'Ecri-
ture , où il est dit que * *l'esprit de
Dieu estoit porté sur les eaux ?*

6. Mais combien d'années du-
rera le monde, avant qu'il en pa-
roisse un autre ? Il durera, disent-
ils, jusqu'à ce que *Brumma* paroisse
de nouveau , & que tous les
Estres reviennent au même estat
où ils ont paru d'abord. C'est

* *Spiritus Domini ferebatur super aquas.*
Gen. c. i. v. 2.

ce qui répond à la grande année Platonique qui devoit durer trente six mille ans. Les Platoniciens disent que tout ce qui s'est passé durant ce long espace de temps, se renouvellera alors, & que les ames reviendront dans les corps pour recommencer une vie nouvelle ; que Socrate doit estre accusé de nouveau par Amyte & Melite , que les Atheniens le condamneront à la mort , qu'ils s'en repentiront ensuite , & qu'ils puniront rigoureusement les accusateurs. Ce qu'ils disent de Socrate, doit s'entendre pareillement des autres hommes, & de toutes les aventures si célèbres dans l'Histoire.

7. La Metempsychose selon les Indiens ne regarde pas moins les Dieux que les hommes. A la vérité ils avoient que le Dieu souverain qui a créé les Dieux,

Missionnaires de la C. de J. 137
les Astres, & tous les Estres, n'est pas sujet à ces différens changemens : mais outre les Dieux inférieurs dont nous parlerons dans la suite, il y en a trois principaux qu'ils confondent avec le Dieu suprême, sçavoir *Brumma*, *Vichnou* & *Routren*, & ces trois Dieux du premier Ordre, quoique subalternes, ont animé différens corps d'hommes & de bestes. *Brumma* a animé le corps d'un Cerf, & celui d'un Cygne. *Vichnou*, le plus accoustumé aux Metempsychoses, a paru sous la figure de *Mitcham*, c'est-à-dire, de poisson: ce fut, disent quelques-uns, au temps du Déluge, lorsque ce Dieu conduisit la barque qui sauva le genre humain : il devint ensuite *Courman*, c'est-à-dire, tortuë, pour soutenir le monde, qui chancelloit : il prit aussi la figure d'un pourceau, pour

trouver les pieds de *Routren* qui s'estoit caché ; puis celle de *Narasingam* , c'est-à-dire , moitié homme & moitié lion , pour défendre un de ses adorateurs , & faire mourir *Franien*. Enfin il a animé le corps d'un *Bramin* d'un fameux Roy appelé *Ramen* &c. *Routren* a pareillement changé plusieurs fois de figure ; mais la plus extravagante , est celle du *Lingam* , qui a produit la secte infame des Liganistes.

Les Deesses , femmes de ces trois Dieux , ont esté sujettes à de pareils changemens. *Parra-di* femme de *Routren* , vivement touchée de ce que son pere n'avoit pas appelé son mari à un fameux Sacrifice , auquel il avoit invité tous les Dieux , de rage se jetta dans le feu , où elle fut consumée. Elle nacquit ensuite d'une montagne du Nord , & épousa une seconde fois *Routren*.

Les diverses renaissances de la *Kéhoumi* Femme de *Vichnou* sont célèbres. Elle nâquit d'abord lorsque les Dieux & les Géans firent tourner dans la Mer la fameuse montagne de *Meroüa* : il en sortit des choses prodigieuses, mais la plus excellente de toutes fut la *Kéhoumi*, qui ébloüit tous les Dieux par sa beauté, & qui de leur consentement fut donnée à *Vichnou*. Long-temps après, elle nâquit d'un fruit, dont l'odeur infiniment douce & agréable se répandoit à dix lieües à l'entour. Cette jeune fille fut élevée par un Penitent appelé *Vedamamouni*, qui lui enseigna toutes les sciences ; mais comme elle surpassoit en beauté toutes les personnes de son sexe, il souhaitta qu'elle devînt femme de *Vichnou*, changé alors en *Ramen*,

Roy célèbre dans les anciennes Histoires des Indes. Cette Princeſſe s'appelloit pour lors *Sida* : elle faisoit une rude penitence ſur le bord de la Mer , ſe tenant ſur un maſt au bas duquel elle entretenoit un feu fort actif. La reputation de ſa beauté vint aux oreilles d'un Géant qui eſtoit Roy de Ceilon : il ſe transporta ſur le lieu où elle avoit fixé ſon ſéjour , dans le deſſein de l'épouſer ; mais une pareille propoſition lui ayant déplu , elle ſe jeta dans le feu , & elle fut réduite en cendres. La penitence ne fut pas pourtant inutile : car *Vedamamouni* ayant recüeilli ſes cendres , les renferma dans une canne d'or , enrichie de diamans & de pierres précieufes d'un prix ineſtimable. On porta cette canne au Géant Ravanen qui la fit mettre dans ſon tréſor. Quelque-

temps après comme on entendit sortir de cette canne une voix semblable à celle d'un enfant, on l'ouvrit, & on y trouva *Sida* changée en petite fille : Les Astrologues consultez sur ce prodige, répondirent que cet enfant seroit la cause de la ruine de Ceilon ; c'est pourquoi on l'enferma dans un coffre d'or, & on la jeta dans la Mer pour l'y faire perir. Mais le coffre au lieu d'estre entraîné par sa pesanteur au fond de l'eau, surnagea, & avança vers la Mer de Bengale : estant entré dans un des bras du Gange, il fut porté sur un champ : les laboureurs l'ayant trouvé le donnerent à leur Roy, qui éleva la *Kehoumi* jusqu'à ce qu'elle fust mariée à *Ramen*.

En un mot, les Dieux subalternes du premier Ordre, outre

qu'ils doivent mourir au temps de la grande année Brummatique & renaître ensuite, sont encore nez plusieurs fois dans le cours des années de Brumma. Ces années contiennent plusieurs milliers d'années, & surpassent de beaucoup les années qui doivent s'écouler pendant la grande année Platonique.

Pour ce qui est des Dieux du second Ordre ; les Indiens les représentent souvent changez en hommes & en demons, lesquels ensuite redeviennent Dieux. Cette opinion des sçavans Indiens est très-conforme à celle des Platoniciens: Saint Augustin assure que ces Philosophes croyoient que les Ames des hommes qui avoient pratiqué la vertu, estoient changez en Dieux familiers & domestiques, & devenoient les protecteurs des fa-

Missionnaires de la C. de J. 143

milles : qu'au contraire si elles s'estoient renduës coupables de quelques crimes , elles devenoient des esprits malins qui inquiètent les vivans. *Animas ex*

De Civit. Dei. l. 9. c. 11.
hominibus fieri Lares, si meriti boni,

& Lemures, si mali. Saint Jérôme dans sa Lettre à Avitus , dit , que les Origenistes avoient le même sentiment, sçavoir que les hommes estoient changez en demons , & les demons en hommes. *Ita cuncta variari, ut & qui nunc homo est, possit in alio mundo Dæmon fieri ; & qui Dæmon est, & negligentius egerit, in crassiore corpore relegetur, id est, homo fiat.*

Afin de montrer que c'est-là l'opinion des Indiens , je ne rapporterai qu'un seul exemple tiré d'un de leurs Livres qui a pour titre *Palmapouranam*. Un fameux Brame appellé *Kedanidi*,

avoit un fils nommé *Akinipar*. Ce jeune homme alloit tous les jours se laver dans une eau sacrée qu'on nomme *Achoditiram*. Cinq jeunes Déeses descendoient souvent du Ciel pour y prendre le bain : elles aperçurent le jeune Penitent , & elles en furent éprises. Celui-ci s'en offensa , & jettant sur elles sa malediction, il les changea en Demons , & leur ordonna de voltiger dans les airs. Je dois remarquer en passant , que comme Platon pensoit qu'il y avoit des Demons dans les quatre éléments ; les Indiens croient de même , qu'il y en a dans l'air, dans le feu , dans l'eau & sur la terre. La malediction eut son effet ; mais les Déeses indignées de l'audace d'*Akinipar*, le maudirent à leur tour, & le condamnèrent à estre Demon comme elles.

Missionnaires de la C. de J. 145
elles. Ces six Demons, tout ennemis qu'ils devoient estre, conspirerent néanmoins la mort d'un grand Pénitent, qui se nommoit *Chom-ncharichi* : mais celui-ci rendit leurs efforts inutiles, & les chassa honteusement de sa presence. *Kedanidi* se trouva-là par hazard, & ayant reconnu son fils qu'il cherchoit depuis long-temps ; il pria le Pénitent de le lui rendre dans une forme humaine. Le Pénitent y consentit, pourvû que *Kedanidi* allast se baigner dans le *Prayagatirtam*, (c'est le confluent de trois Rivières, qui se réunissent dans les Estats du Mogol), & pour l'engager à suivre son conseil, il lui raconta l'histoire suivante : Une sainte Fille appelée *Malini*, fit autrefois plusieurs années de pénitence, & mérita de renaître dans le Palais des Dieux, & d'es-

tre changée en Déesse : elle venoit tous les jours se laver dans le *Prayaga* : Comme elle se retireroit , une goutte d'eau tomba de ses cheveux sur un Géant d'une grandeur énorme qui estoit caché dans un bois de Bambous. Cette seule goutte fit une telle impression sur le Géant , qu'il comprit que dans une autre vie il avoit esté un des plus grands scelerats de l'Univers , & que c'estoit pour cela qu'il avoit esté condamné à naistre dans cette figure affreuse. Aussi - tost il se prosterna aux pieds de la Déesse , & il la conjura avec larmes de lui oster la vie , & de lui obtenir une nouvelle naissance qui lui procurast un estat plus heureux. La Déesse touchée de ses pleurs l'assura , que pour le faire renaistre heureux , & même pour le placer dans le Palais des

Dieux , elle lui cedit tout le mérite qu'elle avoit acquis pendant trente jours qu'elle s'estoit lavée dans le *Prayaga* , & le Géant fut aussi-tôt changé en une autre forme. *Kedanidi* ayant entendu cette histoire , alla sur le champ au *Prayaga* , où il se baigna trente jours de suite , après quoi il obtint ce qu'il souhaitoit , & son fils redevint *Bramme*. Cette fable fait assez connoître qu'un des points de la doctrine Indienne , est que les Dieux peuvent estre changez en hommes , & les hommes en Dieux ; & que les hommes & les Dieux peuvent devenir Demons , & les Demons devenir des hommes & des Dieux.

Jusqu'icy , MONSIEUR , le système Indien ne s'accorde pas mal avec le système de Pythagore & de Platon. Cepen-

dant la matière n'est encore qu'effleurée : plus j'approfondirai l'une & l'autre opinion, plus vous reconnoistrez qu'à peu de choses près la conformité est entiere. Je commence d'abord par l'idée que les uns & les autres se forment de la nature de l'ame.

8. On trouve dans les Livres des anciens Indiens que les ames sont une parcelle de la substance de Dieu même ; que ce souverain Estre se répand dans toutes les parties de l'Univers pour les animer : & il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier & faire paroître de nouveau des Estres. J'eus autrefois un long entretien avec un Brame, qui se servoit de cette comparaison : Representez-vous plusieurs millions de vases,

grands, petits, médiocres , tous remplis d'eau : Imaginez - vous que le Soleil donne à plomb sur ces vases : n'est il pas vrai que dans chacun d'eux il grave son image , que l'on y voit un petit Soleil , ou plustost un amas des rayons qui sortent immédiatement du corps brillant de cet Astre ? C'est , me disoit - il , ce qui se passe dans le monde : les vases sont les differens corps dont l'ame émane de Dieu , de même que les rayons émanent du Soleil. Je lui demandai s'il pensoit que dans la dissolution des corps , ces ames estoient détruites , de même que les images du Soleil ne subsistoient plus, dès que le vase estoit brisé. Il me répondit , que comme ces mêmes rayons qui avoient formé ces images dans les Vases brisez , servoient à former d'au-

tres images dans d'autres vases pleins d'eau ; de même les ames obligées de quitter les corps qui perissent , vont animer d'autres corps qui sont frais & vigoureux. Mais , poursuivis-je , pourquoi cette portion de la Divinité qui anime les hommes , commet-elle de si grands crimes ? N'est-il pas ridicule d'attribuer à une partie de Dieu même des pechez aussi honteux , que ceux que nous voyons tous les jours commettre aux hommes ? Il m'a-voïa qu'il avoit de la peine à comprendre , comment cette partie de Dieu , qui animoit pour la premiere fois le corps de l'homme , pouvoit donner dans de si grands excez ; mais que supposé qu'elle se fust rendu coupable de quelque crime , il falloit bien qu'elle se purifiast par diverses transmigrations , avant

Missionnaires de la C. de J. 151
que de se réunir à la Divinité.

D'autres croient que Dieu est un air extrêmement subtil, & que nos âmes sont une partie de ce souffle celeste ; que quand nous mourons, cet air subtil qui nous servoit d'âme, va se réunir avec Dieu, à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs *Metempsychofes*; que quand ces âmes sont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude qui a cinq degrés différens, & qui se conforme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine est enseignée par les Disciples de Pythagore & de Platon, & au rapport de saint Jérôme, par les *Origenistes*, qui l'avoient tirée de ces deux Philosophes. Il n'en faut point d'autre preuve que ce que Cicéron fait dire à Cato,

G. iiij

ſçavoir que les Philoſophes de la ſecte Italique , ne doutoient point que les ames ne fuſſent tirées de la ſubſtance de Dieu même. *Audiebam Pythagoram Pythagoreosque incolas penè noſtros , qui eſſent Italici Philoſophi nominati , nunquam dubitaſſe quin ex univerſa mente divina delibatos animos haberemus.* C'eſt auſſi vôtre ſentiment, MONSEIGNEUR, car je me ſouviens d'avoir lû dans vos Notes ſur Origene , que les Platoniciens & les Stoïciens ont ſuivi cette même opinion , que les Marcionites & les Manichéens l'ont embrasſée depuis , & que c'eſt dans le ſens des Pythagoriciens que Virgile dit en parlant de Dieu :

*Deum namque ire per omnes
Terrasque , tractusque maris ,
Cælumque profundum.*

Georg. l.
4. v. 221.

Missionnaires de la C. de J. 153
Hinc pecudes , armenta , viros ,
genus omne ferarum ,
Quemque sibi tenues nascentem ar-
cessere vitas.

Il est vrai néanmoins que plusieurs textes de Platon prouvent assez clairement que Dieu a créé les ames , & qu'il les a ensuite attachées aux Astres pour y contempler les idées de toutes les choses créées. Mais mon dessein n'est pas d'accorder Platon avec lui-même , ni de le suivre dans ses incertitudes , & dans ses contradictions perpetuelles. Tout ce que je prétends , c'est de montrer en quoi la Metempsychose Indienne est semblable à celle des Platoniciens qui ont tiré presque toute leur doctrine de Pythagore. Car , comme le remarque saint Augustin , c'est de Pythagore que Platon tira toute sa physique ; & en y ajoû-

154 *Lettres de quelques*
tant la morale de Socrate , il se
fit une philosophie complet-
te.

Mais soit que les Ames soient
une émanation de la substance
de Dieu même , soit que Dieu
les ait tirées du néant , il est tou-
jours vrai de dire que Platon fi-
dele disciple de Pythagore a
pensé comme lui , que Dieu a-
voit attaché les ames aux Astres,
& leur avoit laissé le plein usage
de leur liberté. Saint Augustin
en plusieurs endroits, Vivez* dans
les Commentaires qu'il a faits du
Livre de la Cité de Dieu , & le
P. Thomassin** dans sa Theolo-
gie , nous assure que c'est-là le
véritable sentiment de la philo-
sophie Platonicienne. Celui-ci
après avoir cité plusieurs textes
de Platon qui le prouvent , l'ex-

* *Comment. in C. 5. de Civ. Dei.*

** *Theolog. page 317.*

plique à peu près de cette manière. Ces Ames ainsi attachées aux Astres , estoient si heureuses , qu'elles sembloient estre au comble de leurs désirs. Dieu leur avoit manifesté une partie des beautez célestes ; elles estoient si éclairées , qu'elles découvroient la souveraine Vérité dans elle-même , & cette vûë estoit leur beatitude ; mais elles abusèrent de leur liberté , & se laissant eblouir par les beautez créées , elles négligèrent ce qui faisoit leur parfaite felicité. Dieu pour punir ces ames temeraires & infidelles , les détacha des Astres , & les attacha à des corps grossiers. Néanmoins si ces ames faisoient un bon usage de la liberté qui ne leur avoit pas esté ravie , si elles se purifioient en pratiquant la vertu ; elles pouvoient après quelques

transmigrations retourner au premier état dont elles estoient déchuës. Si au contraire elles venoient à se souïller en s'abandonnant au vice , elles descendoient dans des corps plus grossiers les uns que les autres , pour y estre sévèrement punies.

Cependant il faut prendre garde , disent les Platoniciens, qu'il y a des ames qui ayant contemplé avec plus d'attention la beauté céleste , & les veritez éternelles , ont conservé , nonobstant cette alliance avec les corps matériels , quelques idées de ces beautez & de ces veritez ; à peu près comme on voit des Rivières , dont les eaux pures , après avoir coulé au travers des mines d'or , & ensuite au milieu des prairies émaillées de fleurs , se jettent dans la Mer , & y conservent durant quelque temps

Missionnaires de la C. de J. 157
les bonnes qualitez des lieux où
elles ont passé , sans trop se mē-
ler au commencement avec les
eaux salées.

Enfin , pour ne rien omettre de
ce que disent les Platoniciens
sur ce sujet , c'est en consequen-
ce de ces traces des beautez éter-
nelles qu'elles ont vûës , que
quand elles trouvent sur la ter-
re des objets qui leur paroissent
accomplis ; ces objets quoique
terrestres , remuent les traces
des premieres beautez , & leur
causent ces transports qui vont
quelquefois jusqu'à une espee-
ce d'extase. Les Platoniciens sont
tellement enchantez de cette
idée , qu'ils croient qu'on ne
peut expliquer autrement ces
violens & soudains attachemens,
qui enlèvent l'ame dès la pre-
mière vûë.

Je sçai qu'il y a des Disciples

de Platon, qui pour justifier leur maître, prétendent qu'il a simplement enseigné, que Dieu a créé les ames, & les a unies aux corps pour la perfection de l'Univers, & non pas pour des fautes qu'elles eussent commises étant attachées aux Astres. Mais on trouve dans les Ouvrages de ce Philosophe des textes si formels du contraire, qu'on doit, ce me semble, s'en tenir à ce que je viens d'exposer de sa doctrine.

La même doctrine se trouve répandue dans les Ouvrages des Indiens, sur-tout au regard des Rajas qui forment la première Caste après celle des Brame. Il y a plusieurs Castes de Rajas subordonnées les unes aux autres, qui cependant sont renfermées dans deux principales. La première est de ceux qui sont sortis

Missionnaires de la C. de J. 159
du Soleil, c'est-à-dire, que leurs
ames habitoient auparavant
dans le corps même du Soleil,
ou en estoient, selon d'autre, u-
ne partie lumineuse. Cette Cas-
te s'appelle *Chouïria-Vankcham*,
Caste du soleil. Ils en disent au-
tant de la seconde Caste qu'ils
nomment *Somma-Vankcham*,
c'est-à-dire, *Caste de la Lune*: &
quand on leur demande d'où
viennent les ames des autres
Castes, ils répondent qu'elles
viennent des Astres. C'en est,
selon eux, une preuve décisive,
que ces traînées de lumière qui
paroissent durant la nuit, lors-
que l'air est enflammé; car ils
prétendent que ce sont des ames
qui tombent des Astres, ou bien
du *Chorkam*, qui est un de leurs
Paradis. Les Brame persuadent
au Peuple que cette lumière, ou
selon eux, ces ames qui tombent

ainfi du Ciel , venant à s'arrefter fur les herbes , entrent dans le corps des vaches ou des brebis qui broutent, & vont animer les veaux & les agneaux. Si cette lumière tombe fur quelque fruit qui foit mangé par une femme enceinte , ils difent que c'est une ame qui va animer le petit enfant dans le fein de fa mere.

Enfin , les Indiens affurent de même que les Platoniciens, que ces Ames fe dégoûtant de leurs premières délices , & preffées du defir d'animer des corps matériels , viennent effectivement y habiter , & y demeurent jufqu'à ce qu'elles fe foient purifiées , & qu'elles ayent mérité de retourner au lieu d'où elles font forties : mais que fi elles y contractent de nouvelles foüillures , elles font enfin condamnées aux Enfers , d'où elles ne

Missionnaires de la C. de 7. 161
fortiront qu'après un temps presque infini.

9. Au reste ce passage des ames dans des corps plus ou moins parfaits , selon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne se fait pas au hazard , mais avec ordre , & il y a comme differens degrez par où elles montent ou descendent pour estre recompensées ou punies. C'est ce que Platon fidele disciple de Pythagore , enseigne dans son Timée , dans son dernier Livre de la Republique , & dans son Phédre , où il explique ainsi l'ordre de ces transmigrations. 1°. Si c'est une ame qui ait vû beaucoup de perfections en Dieu , & qui ait decouvert plusieurs veritez dans cette espece de vision beatifique , elle entre dans le corps d'un Philosophe ou d'un Sage , qui fait ses delices de la

contemplation. 2°. Elle anime le corps d'un Roy ou d'un grand Prince. 3°. Elle passe dans le corps d'un Magistrat , ou elle devient le Chef d'une puissante Famille. 4°. Elle anime le corps d'un Medecin. 5°. Elle entre dans le corps d'un homme dont l'emploi est de pourvoir au culte des Dieux. 6°. Elle passe dans le corps d'un Poëte. 7°. Dans celui d'un Artisan ou d'un Laboureur. 8°. Dans le corps d'un Sophiste , & enfin dans celui d'un Tyran.

C'est ainsi à peu près que les Indiens arrangent leur Metempsychose. Bien qu'ils n'admettent que quatre Castes principales , ils reconnoissent néanmoins plusieurs autres Castes subalternes, qui sont renfermées sous chacune de ces quatre Castes fondamentales. Ainsi quand les ames

descendent immédiatement du Ciel , elles entrent 1^o. dans le corps des Brame, qui sont leurs sçavans & leurs Philosophes. 2^o. Elles passent dans les corps des Rois & des Princes. 3^o. Dans les Magistrats ou Intendans des Provinces , qui sont de la Caste des Choutres : & enfin dans les Castes les plus viles & les plus méprisées , d'où aussi elles peuvent monter à mesure qu'elles se purifient. J'ai oûi dire à un Brame habile , qu'il avoit lû dans un Livre ancien , qu'en certaines occasions les ames devoient passer jusqu'à mille fois dans différens corps , avant que d'estre unies au Soleil dont elles deviennent comme autant de rayons. Un Poëte Indien voulant faire mieux comprendre la manière dont les ames descendent toujours en des corps moins par-

faits les uns que les autres , lorsqu'elles ne suivent pas les lumières de la raison , les compare à la descente de la rivière du Gange. Cette Riviere , dit-il , tomba d'abord du haut des Cieux dans le *Chorkam* , de là elle descendit sur la teste d'*Iffouren* , puis sur la fameuse montagne *Ima* : de-là sur la terre , de la terre dans la mer , de la mer dans le *Padalam* : c'est-à-dire , dans l'Enfer.

Les Chaldéens expliquent ici d'une manière non moins ridicule cette descente & cette élévation des ames : ils prétendent qu'elles ont des aîsles qui se fortifient à mesure qu'elles pratiquent la vertu , & qui s'affoiblissent à mesure qu'elles se plongent dans le vice. Le peché a la force de couper ces aîsles , & alors les ames sont obligées de

Missionnaires de la C. de J. 165
descendre. Quand elles se tournent vers la vertu , ces aîles croissent , se fortifient , & les élèvent au Ciel.

Platon dit de même , que quand les ames ne s'élèvent pas à un plus haut degré en changeant de demeure ; c'est que leurs aîles ne sont pas assez fortes. Lorsqu'on demande aux Platoniciens, combien il faut de temps à ces ames , afin qu'elles puissent recouvrer leurs aîles brisées par le peché , ils répondent qu'il faut au moins dix mille ans pour les pecheurs ; mais que pour les justes qui ont vécu trois fois dans la simplicité & dans l'innocence , il leur suffit d'y employer trois mille ans. *Qui simpliciter & sine dolo philosophatus est, huic, si ter ad eum vixerit modum, ter milleni sufficient anni.*

Il y a de l'apparence que ce-

la se disoit par les Platoniciens dans un sens allegorique. Mais les Indiens ne l'entendent pas de même ; ils ont pris à la lettre ces aisles dont ils avoient ouï parler. Ils en ont donné jusques aux montagnes. Elles estoient autrefois si insolentes , disent ils , qu'elles se mettoient devant les Villes pour les couvrir. *Devendiren* les poursuivit avec une épée de diamants , & ayant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives , il leur coupa les aisles ; c'est ce qui a produit cette chaisne de montagnes , qui divise les Indes en deux parties. Pour ce qui est des autres montagnes qui se separerent de l'armée , elles tomberent çà & là dans leur déroute , ainsi qu'elles se voyent encore aujourd'hui : celles qui tomberent dans la mer , formerent

Missionnaires de la C. de J. 167
les Isles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, selon eux, sont animées; ils leur donnent même pour enfans, non seulement des rochers, mais encore des Dieux & des Deesses.

10. Après tout, M O N S E I G N E U R, les ames ne seroient pas entierement dégradées, si elles estoient destinées à n'animer que des corps humains; mais que la philosophie Platonicienne les ait avilies jusqu'à animer des corps de bestes, c'est ce qui ne paroistroit pas croyable, si une opinion si insensée n'estoit pas semée dans les Ouvrages de Platon. C'est cette opinion que saint Augustin rapporte au 30 Livre de la Cité de Dieu, lorsqu'il dit ces paroles : *Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse certissimum est.*

Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur maître, comme a fait Porphyre ; ils ont allégué des raisons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également que les ames animent les corps des bestes , & les corps des hommes.

Telle est donc le système de Platon. Toutes les Ames à la réserve de celles de quelques Philosophes , sont jugées au moment qu'elles se séparent de leurs corps. Les unes tombent dans les Enfers , où elles sont punies & purifiées. Les autres dont la vie a été innocente , montent au Ciel pour y être récompensées d'une manière proportionnée à leurs vertus : mais après mille ans elles retournent sur la terre , où elles choisissent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors que celles

les qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bestes ; que les autres qui ont esté dans des corps de bestes, viennent animer des corps humains. C'est ainsi que ce Philosophe s'explique dans son Phedre.

. Mais qu'on ne croye pas que ce choix que font les Ames, soit ou aveugle ou indifferent à l'égard de toute sorte de bestes ; c'est un choix éclairé, puisque parmi les bestes elles choisissent celles qui ont eu le plus de rapport à l'estat où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cygne ; l'ame de Tamaris fut placée dans le corps d'un Rossignol ; celle d'Ajax dans le corps d'un Lion : l'ame d'Agamemnon anima un Aigle, & celle de Therfite passa dans le corps d'un Singe. C'est dans les Livres*

* L. 8.

170 *Lettres de quelques*
veloppe cette rare doctrine.

Les Indiens pensent comme Platon, avec cette différence, comme nous le verrons dans la suite, qu'après que les ames ont esté punies pour leurs crimes, ou récompensées pour leurs vertus, elles sont destinées à entrer dans d'autres corps, non par choix, mais par une qualité nécessitante qu'ils appellent *Chankcharam*, ou par la détermination de *Brumma*, qui a soin d'écrire toutes les aventures de cette ame dans les futures de la teste du corps qu'elle est sur le point d'animer.

II. Quand on a une fois admis le grand principe des Pythagoriciens & des Platoniciens, sçavoir que tout l'homme consiste dans l'ame, & que le corps que les ames animent, ne sont que de simples instrumens dont elles se servent, ou comme des vestemens dont elles se cou-

vrent , il s'ensuit que les ames doivent passer pareillement dans les arbres , dans les plantes , & dans tout ce qui a la vie vegetative. Et c'est ce qu'Ovide , qui par tout se déclare Pythagoricien , nous represente dans ses Metamorphoses ; car bien qu'il y ait quelque legere difference entre la Metempsychose & la Metamorphose ; cette derniere pourtant n'est fondée que sur la premiere. C'est aussi ce que veut dire Virgile , lorsqu'il raconte qu'Enée coupant un arbre , vit couler le sang de Polidore , & qu'il entendit une voix qui lui crioit :

*Quid miserum, Ænea, laceras?
jam parce sepulto.*

Je pourrois rapporter icy plusieurs contes fabuleux qui ont cours parmi les Indiens , & qui y passent pour des veritez incon-

172 *Lettres de quelques*
testables. En voici un entre plu-
sieurs qui se trouvent dans le
fameux Livre appelé *Ramaye-*
nam. C'est selon eux un Livre
infaillible , & dont la lecture ef-
face tous les pechez.

Chourpanaguey estoit sœur du
geant *Ravanen* , elle avoit un fils
qu'elle aimoit tendrement. Ce
jeune homme entra un jour dans
le Jardin d'un Penitent , & y
gasta quelques arbres : le Soli-
taire en fut offensé , & sur le
champ il le condamna à deve-
nir un arbre qui se nomme *Ala-*
maram. *Chourpanaguey* ayant prié
l'Hermite de moderer sa cole-
re , il se laissa attendrir , & il con-
sentit que quand *Vichnou* trans-
formé en *Ramen* viendrait dans
le monde , & couperoit une bran-
che de cet arbre , l'ame du jeu-
ne homme s'envoleroit dans le
Chorkam * , & ne seroit plus sujet

* Paradis des Indiens.

à d'autres transmutations. On lit dans les Ouvrages des sçavans Indiens , un grand nombre d'exemples de cette nature , par lesquels il prouvent que les ames passent dans les plantes & dans les arbres.

12. Pour pousser la Metempsychose jusqu'où elle peut aller, il ne resteroit plus que de faire passer les ames dans les pierres , & dans tous les autres estres de même espece. Je ne trouve nul vestige d'une pareille doctrine parmi les sectateurs de Pythagore & de Platon. A la vérité Ovide s'est donné l'effor dans ses Metamorphoses: Aglauros y est changée en pierre , Niobé en marbre , Atlas en une montagne de son nom , Scilla dans un écüeil qui est dans la mer , &c. Mais ce Poëte ne croit pas que ces rochers, ces pierres , & ces mon-

174 *Lettres de quelques*
tagnes soient animez.

Les Indiens au contraire sont fortement persuadez que des ames animent véritablement les pierres, les montagnes, & les rochers. Parmi plusieurs exemples qu'on trouve dans le *Ramayenam*, je n'en citerai qu'un seul, qui sera la preuve de ce que j'avance.

Il est rapporté qu'il y avoit auprès du Gange un Pénitent nommé *Cavoudamen*, dont la vie estoit très-austere; qu'il avoit une des plus belles Femmes qui fust au monde: (elle se nommoit *Ali*) qu'elle eut le malheur de plaire à *Devendiren* Roy des Dieux du *Chorkam*; que l'Hermite qui s'en apperçut, en fremit de colere, & qu'il donna à l'un & à l'autre sa malediction; qu'*Ali* fut aussi-tost transformée en un rocher, où se logea son

Missionnaires de la C. de 7. 175
ame ; mais que dans la suite *Ra-*
men ayant touché du pied le ro-
cher , délivra par sa vertu cet-
te ame infortunée : que comme
elle avoit expié son crime dans
cette transmigration , elle s'en-
vola sur l'heure au *Chorkam*.

13. On pourroit me faire icy
une question que je dois préve-
nir , afin de mieux approfondir
le systéme Indien ; sçavoir si le
passage des ames du corps dans
un autre se fait à l'instant , ou
s'il se trouve quelque intervalle
de temps entre les différentes
animations. Les sentimens des
Indiens sont partagez. Quel-
ques-uns croient que les ames
demeurent auprès du corps , &
même dans les endroits où se
conservent les cendres des cada-
vres bruslez , jusqu'à ce qu'elles
trouvent un autre corps qui soit
propre à les recevoir. D'autres

pensent qu'elles ont la permission de venir manger ce qu'on leur offre pendant plusieurs jours , & c'est l'opinion la plus commune : aussi se réjoüissent-ils , lorsqu'ils voyent que les corbeaux viennent se jeter sur ce que l'on a préparé pour ces ames. Le peuple sur-tout , croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans ces corbeaux , ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure ; qu'ensuite elles vont dans la gloire , si elles l'ont méritée , ou dans les Enfers si elles s'en sont rendu dignes.

Pour ce qui est de Platon , il m'a paru varier sur la destinée des ames au sortir du corps. Néanmoins il assure plus communément que les ames qui se sont purifiées s'en retournent au Ciel d'où elles sont venuës sur la terre , & que les ames des mé-

chans sont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlez, ou auprès des sepulcres où l'on a placé ces cadavres, avant qu'il leur soit permis de se loger dans d'autres corps; & que par ce moyen-là elles expient leurs crimes.

C'est une observation que vous avez faite, M O N S I E U R, & que je ne fais qu'après vous, que les Poètes, qui la plupart estoient Pythagoriciens, ont cru que les ames soit bonnes soit mauvaises, accompagnoient toujours au moins pour quelque-temps les cadavres. C'est ce qu'on lit dans le quatrième Livre de l'Eneïde, lorsque Virgile parle des manes & des cendres d'Anchise, dans le troisième Livre d'Ovide, & dans le quatrième Livre des Elegies de Propertius. Lucain veut qu'on

ramasse les cendres répandues sur le rivage , pour les renfermer avec les Manes dans la même Urne

*Cineresque in littore fusos
Colligite , atque unam sparsis
date Manibus Urnam.*

L. 8. & 9.

L'Interprete Servius en expliquant ces paroles du troisieme Livre del'Eneïde

*Animamque sepulchro
Condimus ,*

dit , que l'ame demeure auprès du corps ou des cendres , autant de temps qu'il en reste quelque vestige. C'estoit pour empescher les ames d'aller si-tost dans d'autres lieux que les Egyptiens embaumöient avec soin les cadavres. La myrrhe , les parfums , les bandes de fin lin enduites de gomme rendoient ces cadavres , au rapport de saint Augustin , aussi durs que s'ils eussent esté de

Missionnaires de la C. de J. 179
marbre. C'est pour la même raison qu'ils firent bastir ces superbes Pyramides dont Herodote, Diodore le Sicilien, Strabon, Pline, & plusieurs sçavans voyageurs nous ont fait des peintures si surprenantes.

Les Indiens n'accordent pas aux ames un si long séjour auprès des cadavres : douze ou quinze jours tout au plus leur suffisent : après quoi le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animez ; & tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles ayent accompli plusieurs centaines de transmigrations.

Quand on interroge les Brame sur la cause de ces diverses renaissances, ils se trouvent fort embarrassés. J'ai découvert néanmoins leur veritable senti-

ment , soit par la lecture de leurs anciens Livres , soit par les entretiens que j'ai eus avec leurs Docteurs. Ils conviennent tous que *Brumma* écrit dans la teste des Enfans qui naissent l'histoire de leur vie future , & qu'ensuite , ni lui ni tous les Dieux ensemble ne peuvent plus l'effacer ni en empêcher l'effet. Mais les uns prétendent que *Brumma* écrit ce qu'il juge à propos , & que par consequent , c'est de sa fantaisie que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres au contraire soutiennent qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice , & que les aventures qu'il écrit dans la teste des Enfans , doivent estre conformes aux actions de la vie précédente.

C'est une chose assez plaisante , M O N S E I G N E U R , que

cette écriture de *Brumma*, & qui mérite d'être expliquée. Le crâne, comme tout le monde sçait, a des futures qui entrent les unes dans les autres, & qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie. Toutes ces petites dents sont selon les Indiens autant de hierogliffes, qui forment l'écriture de *Brumma* dans les trois principales futures, que les Anatomistes appellent la coronale, la lambdoïde, & la sagittale. C'est dommage, disent-ils, qu'on ne puisse lire ces caractères, ni en pénétrer le sens, on sçauroit toute la vie de l'homme.

Voici donc quel est le véritable système des anciens Brames : toute bonne action doit être essentiellement récompensée, & toute mauvaise doit être nécessairement punie. Par con-

sequent nul innocent ne peut estre puni , nul coupable ne doit estre recompensé. Ce sont donc les vertus & les vices qui sont la véritable cause de la diversité des Estats : c'est-là le destin auquel on ne peut résister , c'est-là l'écriture fatale de *Brumma*. Et c'est en développant ce principe qu'on rend raison pourquoi les uns sont heureux dans ce monde , & les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précédente , vous jouirez de tous les plaisirs imaginables dans celle-ci ; si vous avez commis des crimes , vous en serez puni. C'est pour cela que les Indiens repètent sans cesse ce proverbe. *Qui fait bien trouvera bien , qui fait mal trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité *Chankaram*. C'est une qualité im-

Missionnaires de la C. de J. 183
primée dans la volonté qui fait
agir bien ou mal , selon les ac-
tions de la vie précédente. Ceux
qui n'entendent pas bien la lan-
gue , se trompent souvent sur
cette expression ; car elle a dif-
ferentes significations : quelque-
fois elle signifie la memoire ;
d'autres fois, elle signifie une cer-
taine qualité que les Prestres des
Payens impriment à la statuë
d'une Idole par certaines prié-
res , qui donnent une espece de
vie à cette statuë. Mais elle est
principalement employée par les
sçavans , pour expliquer la cau-
se des differentes transmigra-
tions.

Ce principe une fois posé, c'est
ainsi que les Brame raisonnent.
Le Dieu que nous adorons est
juste , il ne peut donc commet-
tre aucune injustice. Cependant
nous voyons que plusieurs nais-

sont aveugles , boiteux , difformes , pauvres & denuez de toutes les commoditez présentes , dont la vie par conséquent est très-malheureuse. Ils n'ont pas mérité un sort si triste en naissant , puisqu'ils n'avoient pas l'usage de leur liberté ; il faut donc l'attribuer aux péchez qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres au contraire qui naissent dans de magnifiques Palais , qui sont respectez , honorez , & à qui il ne manque rien de toutes les délices. Par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable , si ce n'est par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente ? Ainsi toutes les diverses transmigrations tirent leur origine de la nécessité qu'il y a que le vice soit puni & la vertu récompensée. On ne lit autre chose dans

les Histoires Indiennes: leurs Livres de morale, & leurs poésies sont remplies de ces maximes. Voici, par exemple, ce que dit l'un de leurs plus célèbres Auteurs, pour montrer quelle est la force des bonnes œuvres.

Un homme fort habile pensoit souvent à l'obligation où il estoit d'honorer les Dieux subalternes; il fit néanmoins réflexion que ces Dieux inferieurs estoient soumis à *Brumma*, & il jugea qu'il estoit plus naturel de s'adresser directement à lui. Ensuite, il considéra que *Brumma* ne pouvoit rien changer aux événemens de cette vie, & que tous les avantages qu'on retire dans l'état où nous sommes, ont leur source dans les bonnes œuvres qu'on avoit pratiquées dans la vie précédente: d'où il conclut qu'il devoit regarder

les actions vertueuses comme le principe de son bonheur. Il est donc vrai , disent les Indiens , que c'est à la pratique de la vertu qu'on est redevable du bien que l'on reçoit maintenant.

Il ne me feroit pas difficile de rapporter des exemples de chaque vertu , qui a produit une nouvelle renaissance dans un estat plus heureux. Ce seul trait tiré de la vie de *Vieramarken* fera juger de tous les autres. Un scelerat coupable d'une infinité de crimes , donna par aumône une mesure de semence de Bambous ; cette action de charité le fit renaitre fils du Roi de *Cachi* : c'estoit le plus grand honneur qu'il pouvoit esperer sur la terre.

Les Auteurs Indiens rapportent pareillement une infinité d'exemples de la punition des

Missionnaires de la C. de J. 187
pecheurs dans les diverses trans-
migrations de leurs ames. Je me
borne à un seul qu'ils regardent
comme la cause principale de
toutes les Metempsychoses de
Vichnou. Un Solitaire appelé
Virougoumamouni avoit vécu plu-
sieurs années dans les rigueurs
de la pénitence. Il s'estoit éle-
vé à un si haut degré de perfec-
tion , que les Dieux mêmes es-
toient obligez de l'honorer , ou
estoit exposé à la malédic-
tion : car nulle puissance ne pou-
voit lui résister. Il alla sur une
montagne , où se trouverent
Brumma , *Routren* , & *Vichnou*.
Les deux premières Divinitez
ne l'ayant pas reçu avec le res-
pect qui lui estoit dû , furent pu-
nies sur le champ. *Brumma* fut
condamné à n'avoir jamais de
Temple , & *Routren* fut frappé
rudement. *Vichnou* qui crai-

gnoit un traitement semblable, s'humilia en sa présence : mais ensuite il entra dans un étrange colere contre le portier de son Palais, qui avoit donné entrée au Solitaire ; & pour le punir de sa négligence, il le condamna à renaître son ennemi dans ses diverses Metempsychofes. C'est pour cela que quand *Vichnou* parut sous la figure de *Ramen*, le portier anima le corps d'un Géant nommé *Ravanen*. Vous voyez donc, ajoûtent les Indiens, que c'est toujours ou le vice ou la vertu qui font renaître les hommes heureux ou malheureux.

Ils sont tellement convaincus que tous les événemens de cette vie, ont pour principe le bien ou le mal qu'on a fait dans une autre vie, que quand ils voyent qu'un homme est élevé à quel-

que grande dignité , ou qu'il possède de grandes richesses , ils ne doutent point qu'il n'ait esté très-exact à pratiquer la vertu dans une vie précédente. Qu'un autre au contraire traîne une vie malheureuse dans la pauvreté , & dans les disgraces qui l'accompagnent ; il ne faut pas s'en étonner , disent-ils , c'estoit un méchant homme.

Je me souviens , M O N S E I G N E U R , de vous avoir raconté ce qui m'arriva il y a quelques années , lorsque je fus mis en prison à *Tarcolam*. Un des principaux du Pays touché de tout ce que je souffrois , vint me voir pour me consoler ; & comme il m'entretenoit à cœur ouvert ; Hé bien ! me dit-il , vous avez “ tant de fois déclamé contre la “ Metempsychose , la pouvez-vous “ nier à présent ? Le triste estat où “

„ vous estes réduit , n'en est-il pas
„ une preuve assez claire ? Car en-
„ fin , ajousta-t-il , j'ay appris de
„ vos Disciples que dès vòtre plus
„ tendre jeunesse , vous vous estes
„ fait *Sanias* ; l'air empesté du
„ monde , & le commerce des mé-
„ chans n'avoient pû alors cor-
„ rompre vòtre cœur ; vous avez
„ toujours vécu depuis dans la sim-
„ plicité & dans l'innocence : Vous
„ menez dans les bois de *Tarco-*
„ *lam* une vie austere & péniten-
„ te , vous ne faites de mal à per-
„ sonne , au contraire , vous ensei-
„ gnez le chemin du salut à tout
„ le monde. Pourquoi donc estes-
„ vous enfermé dans cette ob-
„ cure prison ? Pourquoi est-on
„ prest de vous livrer aux plus
„ cruels supplices ? Ce n'est pas
„ sans doute pour les pechez que
„ vous avez commis dans cette
„ vie , c'est donc pour ceux que

vous avez commis dans une autre.

Il n'en faut pas davantage ,
MONSIEUR , pour con-
noître ce que pensent les In-
diens sur la Metempsychose , ce-
pendant pour achever le para-
llele de leur opinion avec celle
de Pythagore & de Platon , j'y
ajouterais encore un dernier trait
de ressemblance.

14. On lit dans le Livre de
saint Irenée sur les Hérésies, que
Platon ne sachant que répon-
dre à ceux qui lui objectoient
que la Metempsychose estoit une
chimere , puisqu'on ne voyoit
personne qui se ressouvint des
actions qu'il avoit faites dans les
vies précédentes , ce Philoso-
phe inventa le fleuve de l'oubli,
& avança , sans néanmoins le
prouver , que le Démon qui pré-
sidoit au retour des ames sur la

terre , leur faisoit boire des eaux
L. 2. c. 59. de ce fleuve. *Qui primus hanc in-*
troduxit sententiam , cum excusare
non posset , oblivionis induxit pocu-
lum potasse. Mais quoi , dit à ce-
la saint Irenée , nous nous res-
souvenons tous les jours des son-
ges que nous avons eu durant la
nuit ; comment se peut-il faire
que nous perdions tout souve-
nir de cette multitude prodif-
gieuse de faits dont nous avons
esté les témoins , & de tant d'ac-
tions que nous avons faites ? Un
Démon , dites-vous , donne aux
ames qui entrent dans les corps
un breuvage qui leur fait oublier
tout ce qui s'est passé dans les
vies précédentes ; mais d'où sça-
vez-vous qu'il y a un pareil breu-
vage ? Qui vous a dit qu'un Dé-
mon l'a préparé ? Si vous l'igno-
rez , l'un & l'autre est chiméri-
que : si vous vous souvenez ef-
fecti

Missionnaires de la C. de J. 193
féctivement que ce Démon vous
a fait boire de l'eau de ce fleuve,
vous devez également vous sou-
venir du reste. *Si enim & Dæ-*
monem, & poculum, & introitum re-
miniscaris , reliqua oportet cognos-
cas. Si autem illa ignoras , neque
Dæmon verus , neque artificiosè
compositum oblivionis poculum.

Platon ajoûtoit néanmoins
que l'oubli de ce qu'on avoit vû
dans une autre vie , n'estoit pas
si profond ni si universel , qu'il
n'en restast quelques traces , les-
quelles excitées par les objets
& par l'application à l'étude ,
rappelloient le souvenir des pre-
mières connoissances. C'est ain-
si qu'il expliquoit la manière
dont les sciences s'apprennent ;
& selon ce principe , il souûtenoit
que les sciences estoient plustost
des reminiscences de ce qu'on
avoit appris autrefois , que des

XIII. Rec.

I

194 *Lettres de quelques*
connoissances nouvellement ac-
quises. Il y avoit outre cela des
ames privilegiées qui se souve-
noient des différens corps qu'el-
les avoient animez , & de tout
ce qu'elles avoient fait dans ces
corps : c'est ainsi que Pythago-
re se ressouvenoit d'avoir esté
Euphorbe. Mais c'estoit une fa-
veur singuliere qui n'estoit ac-
cordée qu'à un petit nombre
d'hommes excellens & tout di-
vins.

Les Indiens disent quelque
chose d'assez semblable ; car ils
assurent qu'il y a certaines vûes
spirituelles qui se donnent à
quelques ames plus favorisées ,
qui les font ressouvenir de tout
ce qu'elles ont vû , & de tout ce
qu'elles ont fait. Ce privilège est
sur-tout accordé à celles qui sça-
vent de certaines prières & qui
les recitent : par malheur pres-

Missionnaires de la C. de J. 195
que personne ne sçait ces prières, & de-là vient cet oubli où l'on est maintenant de tout ce qu'on a esté, & de tout ce qu'on a fait. Un exemple fera mieux comprendre quelle est sur cela leur opinion.

Il est rapporté dans un Livre qu'ils appellent *Brumma-pouranam*, qu'un Roi nommé *Bimarichen* né dans le Royaume de *Tiradidejam*, avoit épousé *Commatoudi* : c'estoit une grande Princeesse qui estoit née dans le Royaume de *Nirreinchiadejam*. Ce Roi avoit de grands deffauts; il ne gardoit point les *Ajarams*, c'est-à-dire, les coûtumes propres de la Nation; c'est ce qui le rendoit odieux & méprisable à ses sujets. La Reine qui le voyoit avec douleur négliger les choses mêmes, où les *Parias* sont très-exacts, lui en fit de vifs

Oyseau de proie , & qui vint mourir à la porte du Temple de *Chiven* , & que ce Dieu ordonna qu'elle naistroit *Rajatti*. Mais que deviendrons-nous, reprit la Reine ? Le Prince regardant pour la troisième fois dans l'avenir , découvrit que lui & elle devoient renaître trois fois dans la Caste des Rajas.

A travers toutes ces fables , & ces idées extravagantes des Indiens , on voit assez qu'ils reconnoissent un premier Être éternel & Créateur de tous les autres Êtres ; des intelligences qui sont d'un ordre supérieur à l'homme, quoique fort inférieures à Dieu ; qu'ils admettent des Démons ; qu'ils tiennent que l'ame est immortelle, qu'il y a une autre vie, un Paradis & un Enfer: qu'on mérite l'un par la pratique de la vertu, & qu'on se rend digne de l'au-

tre par les pechez qu'on com-
met ; qu'on peut expier les pe-
chez en cette vie ; que la prof-
périté & les richesses sont pres-
que toujours la source de nos
desordres. Enfin , il paroist que
dans plusieurs points , ils pen-
sent d'une manière qui les ap-
proche des véritéz de la Reli-
gion : mais ces véritéz qu'ils ad-
mettent , sont tellement obscur-
cies par les fables & les rêve-
ries que l'idolâtrie y a mê-
lées , qu'on a peine à les tirer
de cet amas confus de fables
& de mensonges , pour les
leur faire voir telles qu'elles
sont.

Peut-estre me demanderez-
vous, M O N S E I G N E U R, quel-
les sont les raisons qui frappent
davantage ces Peuples , quand
nous réfutons leurs ridicules
idées sur la Metempsychose.

C'est par où je finirai cette Lettre qui n'est déjà que trop longue. Nous avons remarqué que les raisons dont saint Thomas se sert contre les Gentils , ne font sur l'esprit des Indiens qu'une très-legère impression. Ainsi pour les desabuser entièrement d'un système également impie & ridicule , nous avons recours à des raisonnemens tirez de leur propre doctrine , de leurs usages , & de leurs maximes : & ce sont ces raisonnemens où l'on leur fait sentir les contradictions dans lesquelles ils tombent , qui les confondent , & qui les contraignent de reconnoître l'absurdité de leurs opinions.

Nous leur demandons d'abord , s'il n'est pas vrai que les hommes ont esté créez : ils n'ont garde de le nier , car l'emploi

de *Brumma* qui est le premier de leurs Dieux, a esté de créer le Ciel & la terre, les hommes & les animaux. Nous leur demandons ensuite : N'est-il pas vrai que *Brumma* ne créa d'abord qu'un seul homme, & puis neuf autres, & ensuite tous ceux qui tirent leur origine de ces premiers hommes ? C'est de quoi ils conviennent, car c'est là leur système. Mais, poursuivons-nous : supposons que tous ces premiers hommes ayent esté d'abord au nombre de cent mille : leurs conditions estoient-elles égales ? Jouïsssoient-ils tous des mêmes richesses, des mêmes honneurs, des mêmes dignitez ? N'y avoit-il point parmi eux de malades ou de pauvres ? N'en voyoit-on point qui commandoient aux autres, & d'autres qui leur obéïsssoient ? Comme ils ne prévoient

pas les conséquences que nous devons tirer de ces principes; ils n'ont point de peine à convenir, qu'il y avoit de la différence dans leur estat & dans leur condition. Mais, reprenons-nous, tous ces hommes n'avoient commis aucun peché ni pratiqué aucune vertu, puisqu'ils existoient pour la première fois: d'où peut venir parmi eux cette inégalité qui rend heureux le sort des uns, & malheureux le sort des autres? S'il n'est pas nécessaire de recourir aux vertus, ni aux péchez de ces premiers hommes, pour prouver la différence de leurs conditions, quelle nécessité y a-t-il maintenant d'y avoir recours? A cela ils ne sçavent que répondre, & ils voudroient bien revenir sur leurs pas, & dire, ce qui est contre tous leurs principes, que le mon-

Missionnaires de la C. de J. 203
de n'a pas eu de commencement. Il est vrai que quelques sçavans prétendent qu'il y a trois choses qui sont éternelles, sçavoir le Dieu suprême, les ames, & les générations, ce qu'ils expriment par ces trois mots, *Padi*, *Pachou*, *Pajam*; & qu'en remontant du fils au pere, du pere à l'ayeul, de l'ayeul au bisayeul, & ainsi du reste, on ne trouvera jamais de premier principe. Mais l'opinion universellement reçûë est, que *Brumma* a créé les premiers estres. Leur chronologie même fixe le nombre des années qui se sont écoulées depuis cette création. Ainsi l'argument subsiste dans toute sa force.

De plus nous leur demandons où estoient ces ames avant la création du monde ? Quoiqu'ils soient partagez sur cela en deux

opinions différentes , cette question les jette dans un égal embarras. Ceux qui tiennent que nos ames sont une portion de la Divinité , disent qu'elles estoient en Dieu , dont elles se sont séparées quand elles sont venuës sur la terre, pour y animer les differens corps d'hommes , de bestes , ou de plantes. Mais quoi, leur disons-nous; ces ames estant des parties égales de la substance divine, comment ont-elles mérité d'estre placées si differemment , les unes dans le corps d'un Roy , les autres dans le trone d'un arbre , celles-ci dans un lion féroce , celles-là dans un agneau ? Ils avoient de bonne foi , qu'ils n'en sçavent pas davantage. Pour ce qui est des autres qui soutiennent que les ames sont hors de Dieu , ils ne sçavent où les placer avant

la création du monde , & ils ne peuvent se tirer que par des absurditez dont ils sentent eux-mêmes le ridicule ; comme , par exemple , que les ames dormoient pendant tout ce temps-là.

Je me fers quelquefois d'une comparaison tirée d'une axiome qu'ils repetent continuellement , sçavoir que l'homme est un petit monde , & que tout ce qui se passe dans le grand monde se trouve dans l'homme , & je leur demande : Tous les Estres qui sont dans le monde , doivent-ils estre semblables ? Ne doit-il y avoir que des Soleils & des Astres ? Le bien de l'Univers n'exige-t-il pas que toutes les parties qui le composent soient subordonnées les unes aux autres , & que tous les estres soient placez differemment ? Ils en

206 *Lettres de quelques*
tombent d'accord. Avoüez-
donc, leur dis-je, qu'il en est de
même du monde moral ; que
tous ne peuvent pas estre Rois ,
que le bon ordre demande qu'il
y ait de la subordination , & que
par consequent il est inutile d'at-
tribuer la difference des estats
& des conditions aux actions de
la vie précédente.

Comme ils conviennent que,
bien qu'il y ait ici-bas une gran-
de difference entre un Brame ,
un Raja , & un Parias , il n'y au-
ra cependant que la vertu qui
distinguera les uns des autres à
la porte du Ciel ; & que peu im-
porte en quel estat on se trouve
en ce monde , pourvu qu'on y
pratique la vertu : Je pousse en-
core plus loin cette comparai-
son , & je leur dis : dans l'hom-
me que vous regardez comme
un petit monde , tous les mem-

bres ne doivent-ils pas avoir des emplois différens ? La teste ne doit-elle pas estre au dessus du corps , & les pieds au dessous ? Quoique les fonctions des divers membres soient les unes plus nobles , & les autres plus viles , chaque membre ne doit-il pas estre content de son estat ? Ils en tombent d'accord ; & alors je les force d'avoüer que la même chose doit se passer dans le monde moral ; qu'il doit y avoir différentes Castes ; que dans quelque Caste que l'on naisse , si l'on y pratique la vertu , on est plus heureux que ceux des Castes supérieures qui s'abandonnent à des passions brutales ; que par conséquent , c'est la vertu ou le vice qui fait la véritable distinction des hommes.

Voici un autre raisonnement qui est tout-à-fait à leur portée :

il est tiré de leurs propres maximes. Un homme vertueux , disent-ils , renaîtra un grand Roi : dans une autre transmigration , sa vertu sera récompensée par la jouissance de tous les honneurs & de tous les plaisirs. Or , leur disons-nous , comment accordez-vous cela avec cette opinion où vous estes , que tous les Rois tombent en mourant dans les Enfers ? Un estat qui est cause de vôtre damnation , peut-il estre la récompense de la vertu ? De plus , ajoûtons - nous , vous assurez que les plaisirs seront la récompense de la mortification , que les richesses seront données à un *Sanias* , qui dans cette vie aura fait choix de la pauvreté : mais en même-temps , vous dites que l'abondance & les délices sont capables de corrompre , & corrompent effectivement le

cœur. Aurez-vous donc pour récompense d'avoir évité le vice, ce qui sera pour vous une source de crimes ? Un *Sanias*, pour avoir méprisé les richesses & le commerce des femmes, afin de mieux pratiquer la vertu, fera-t-il récompensé en se mariant à plusieurs femmes, & en amassant de grands biens ? Est-il rien de plus contraire au bon sens.

Un quatrième raisonnement dont je me sers, est tiré de leur opinion sur l'écriture de *Brumma*. Vous soutenez, leur dis-je, que toute la vie de l'homme est écrite dans la teste de chaque enfant par *Brumma* ; que ces caractères renferment toutes les circonstances des actions & des événemens qui se doivent passer à son égard ; qu'ils sont ineffaçables, que *Brumma* lui-même, & tous les Dieux ne sçau-

roient en empêcher l'effet ; & que tout cela se fait conformément aux actions de la vie précédente. D'un autre côté vous assurez , que la vie des hommes & toutes leurs actions sont pareillement écrites dans les Astres , dans les Planettes , & dans leurs différentes conjonctions & oppositions ; qu'il faut les consulter quand on veut réussir dans quelque entreprise : c'est pour cela, que quand il s'agit de faire des Mariages , d'entreprendre un voyage , de construire des Bastimens , de dresser des Contrats ; vous voulez que le Brame consulte les douze signes du Zodiaque , la situation des Planettes , & des vingt-sept principales constellations. Mais s'il est vrai que tout ce qui arrive dans cette vie a déjà esté réglé par Brumma , que devient la force

invincible des Astres ? Quel avantage y a-t-il à les consulter pour sçavoir ceux qui sont favorables ou contraires ? Ou si les Astres influent dans toutes vos actions, ce que vous dites de l'écriture de *Brumma* est donc une chimère ? Je n'ay vû presque aucun Indien qui ne sentist la force de ce raisonnement.

La doctrine des Indiens nous fournit une cinquième démonstration, à laquelle ils n'ont point de réplique. La principale raison qui leur fait admettre la Metempsychose, est la nécessité d'expier les péchez de la vie passée ; or suivant leur système rien de plus aisé que l'expiation des péchez. Tous leurs Livres sont remplis des faveurs singulières qui se retirent de la prononciation de ces trois noms *Chiva, Rama, Harigara*. Dès

la première fois qu'on les prononce tous les pechez sont effacez , & si l'on vient à les prononcer jusqu'à trois fois , les Dieux qu'on honore par là , sont en peine de trouver une récompense qui puisse en égaler le mérite. Alors les ames regorgeant, pour ainsi dire de mérites , ne sont plus obligées d'animer de nouveaux corps ; mais elles vont droit au Palais de la gloire de *Devendiren*. Or il n'y a presque point d'Indien , quelque peu dévot qu'il soit , qui ne prononce ces noms plus de trente fois par jour ; quelques-uns les prononcent jusqu'à mille fois , & contraignent ainsi les Dieux d'avouer qu'ils sont insolubles. De plus les péchez s'effacent avec la même facilité en prenant le bain dans certaines rivières & dans quelques estangs , en don-

nant l'aumône aux Brames , en faisant des pèlerinages , en lisant le *Kamayenam* , en célébrant des festes en l'honneur des Dieux , &c. Cela étant ainsi , leur dis-je , il n'y a personne aux Indes qui ne sorte de cette vie chargé de mérites , & sans la moindre tache de péché : or dès-là qu'il n'y a plus de péchez à expier , à quoi peut servir la Metempsychose ?

Ces sortes de raisons prises de leur doctrine , font incomparablement plus d'impression sur eux , que toutes les autres qui seroient beaucoup plus solides. On tire du moins cet avantage , que les ayant convaincus de la fausseté d'un point de leur doctrine , ils ne peuvent nier qu'une Religion appuyée sur cette doctrine , ne soit pareillement fautive.

Nous nous servons encore à l'égard des Indiens des mêmes reproches qu'on faisoit aux anciens Pythagoriciens. Supposé que ce soient les mêmes ames qui animent les corps des hommes & des bestes ; il s'ensuit que c'est un crime énorme de tuer une beste, & qu'on s'expose même à donner la mort à son propre pere , à ses enfans , &c. Les Indiens avoient sans peine la conséquence. Mais puisque cela est ainsi , leur disons-nous ; comment se peut-il faire que vos Dieux ayent tant de complaisance pour les sacrifices d'animaux ?

Ces sacrifices que faisoient les Philosophes en l'honneur des Dieux , sans estre retenus par leur idée de la Metempsychose, me donne lieu de remarquer ici en passant une pratique de Py.

thagore , qui est actuellement observée par les Brames. On sçait que ce Philosophe leur offroit une hecatombe en reconnaissance d'une démonstration de Géométrie qu'il avoit trouvée; & quoiqu'il s'abstinît constamment de la viande , & qu'il ne vécut que de miel & de lait, il ne laissoit pas de manger certaines parties des victimes immolées. C'est ce que font pareillement les Brames. Bien qu'ils s'interdisent absolument la chair des animaux ; néanmoins , il est certain que dans le plus fameux de leurs sacrifices , qu'ils appellent *Ekiam* , où ils immolent des moutons , comme je l'ai vû à *Tricherapali* , ils mangent certaines parties de la victime qu'on vient d'immoler , & s'abstiennent de toutes les autres. Il n'y a que dans cette occasion qu'ils

mangent de la viande ; car ils ne se nourrissent d'ordinaire que de ris & d'herbes qu'ils cueillent en grande quantité tous les jours. Cependant , ils distinguent cinq sortes de pechez, par rapport aux herbes qu'il appellent d'un nom générique *Panchounou*. Ces pechez sont de couper des herbes , de les moudre, de les fouler aux pieds , de les cuire, & de les mâcher. Surquoi je leur dis : Vous autres Brames , vous estes infiniment plus coupables que ceux des autres Castes qui usent de viande : car en tuant un mouton , par exemple , ils ne font qu'un meurtre , au lieu que vous qui arrachez tous les jours une si grande quantité d'herbes que vous faites cuire , ce font autant de meurtres que vous faites. D'ailleurs comme il se trouve plusieurs petits animaux

Missionnaire de la C. de J. 217
animaux imperceptibles dans
l'eau que vous buvez , ce sont
encore autant de meurtres que
vous commettez. Ces ridicules
conséquences que nous tirons de
leur doctrine les couvrent de
confusion , & leur en fait con-
noître l'absurdité.

Je me souviens qu'estant à
Siam dans un Monastere de Ta-
lapoins , où j'apprenois la lan-
gue, le * *Sanct* qui me l'ensei-
gnoit , & qui estoit fort entesté
de la Metempsychose , fut fort
surpris quand je lui dis que tou-
tes les fois qu'il buvoit de l'eau
du ** *Menan* , il commettoit plu-
sieurs meurtres : il se mit à rire
de ma proposition ; mais il fut
tout-à fait déconcerté , lors-
qu'ayant mis un peu d'eau dans
un de ces beaux microscopes

* Supérieur des Talapoins.

** Riviere qui passe à Siam.

que nous avions apportez d'Europe, je lui fis voir plusieurs animaux, qui estoient dans l'eau même dont il venoit de boire.

Ayant eu autrefois une longue conversation avec un Brame sur le passage des ames dans le corps des bestes; il me vint en pensée d'essayer si l'opinion des Cartesiens touchant les bestes, ne feroit pas quelque impression sur son esprit. Je me mis donc à lui prouver par des raisons tirées de cette Philosophie, que les bestes ne sont que des automates & de pures machines. Pour ne rien avancer que de palpable, n'est-il pas vrai, lui dis-je, que Dieu est tout puissant, qu'il peut former le corps d'un animal, d'un cheval par exemple, sans qu'il soit nécessaire de lui donner d'ame? Vous devez l'avoüer, puis-

que ce fut ainsi qu'en usa *Brumma* quand il créa le premier homme : vos Histoires sont remplies de machines admirables qui se firent autrefois pour divertir vos Empereurs. On y voit qu'on fit un statuë humaine qui s'avançoit tous les matins dans la chambre de l'Empereur , & qui l'éveillait en le frappant doucement. On y lit encore qu'on a fabriqué des oyseaux qui voloient en l'air. Or il est certain que toutes ces machines n'avoient point d'ames , & cependant on les voyoit se mouvoir , comme si elles eussent esté animées. Si des hommes ont pu faire des ouvrages si parfaits , Dieu n'aura-t il pas pu faire des corps d'animaux , avec la même impression de mouvement , que donne l'ame ? Je voulois continuer , mais le Brame me

regardant d'un air dédaigneux ; faites-vous réflexion , me dit-il , à ce que nous voyons faire tous les jours aux Elephans & aux Singes ? & sur cela , il me raconta plusieurs histoires , toutes plus extraordinaires les unes que les autres , & il finit en me disant , que c'estoit par pure malice que les Singes ne vouloient pas parler , de peur qu'on ne les appliquast au travail , dont leur legereté & leur paresse ne pouvoient pas s'accommoder : Si j'avois un parti à prendre , ajouta-t-il , il me semble que je préférerois l'ame qui est dans les bestes à celle qui est dans les hommes : car enfin , il paroist beaucoup plus d'industrie dans leur travail , que dans ce que font la plupart des hommes. Il ne faut que voir les ouvrages des abeilles & des fourmis. Je com-

pris de cet entretien qu'il ne fa-
loit pas même en riant, propo-
ser aux Indiens le système des
Philosophes modernes : mais
j'eus bien-tôt réduit le Bra-
me au silence , en employant
contre lui les raisons , ausquel-
les je sçai par experience que les
Indiens n'ont point de repli-
que.

Enfin , nous ramassons plu-
sieurs absurditez dans lesquel-
les ils s'engagent ; & bien qu'el-
les choquent la vrai-semblance,
ils ne laissent pas de les croire.
En cela ils sont encore sembla-
bles aux Pythagoriciens , qui
croyoient les fables les plus ex-
travagantes , dès-là qu'elles ap-
puyoient le dogme ridicule de
la Metempsychose : témoin ce
qu'ils ont dit de la cuisse d'or de
Pythagore , de la flèche d'Ab-

ris , &c. Eunapius fort instruit des opinions de Pythagore a fait un Recueil de pareilles fables , qu'il propose pourtant comme autant de véritez. Ce qui a fait dire à Jamblique , quoique d'ailleurs plein d'estime pour Pythagore , que les Disciples de ce Philosophe prouvoient leur doctrine par une infinité de contes fabuleux , & qu'ils traittoient même d'insensez , ceux qui avoient la sagesse de ne les pas croire. C'est pour cela aussi que Xenophon parlant de la doctrine des Pythagoriciens, dit qu'elle est *μεγαλώδης*, c'est-à-dire, toute pleine de prodiges.

Voilà le vrai portrait des Indiens. Il n'y a point de fables si grossièrement inventées qu'ils ne croient , & qu'ils ne proposent aux autres , comme étant

dignes de toute croyance. Ils vous diront froidement , par exemple , qu'un certain asne ne vouloit point manger de paille , & aimoit mieux se laisser mourir de faim , parce qu'il se ressouvenoit que dans un autre temps il avoit esté Empereur , & qu'il avoit fait des repas délicieux.

Nous ne laissons pas de tirer de grands avantages de ces absurditez. Comme les Indiens sont convaincus que l'ame est immortelle , que les péchez sont punis & la vertu recompensée après la mort ; nous nous servons du même argument que Tertulien employoit contre Laberius , pour lui prouver la resurrection des morts. Celui-ci souûtenoit conformément à la doctrine de Pythagore , que l'homme estoit changé en mulet , & la femme

en couleuvre : surquoi ce grand homme , sans s'arrêter à rendre cette pensée ridicule , se contenta d'en tirer cette conséquence , par rapport à la résurrection des morts ; s'il est vrai , disoit-il , & disons nous aux Indiens , que les ames des hommes en sortant de leurs corps , peuvent animer un mulet ou quelque autre bête , à plus forte raison ces mêmes ames peuvent-elles animer une seconde fois le corps qu'elles ont abandonné.

C'est ainsi , M O N S I E U R , que le mensonge même nous sert à faire connoître la vérité à ces Peuples. Quand ils sont une fois bien persuadés de l'aveuglement dans lequel ils ont vécu jusqu'ici , la vérité ne trouvant plus d'obstacles , commence à éclairer leurs

Missionnaires de la C. de J. 225
esprits , & quand Dieu daigne
agir dans leurs cœurs , par les
impressions de sa grace , l'ouvra-
ge de leur conversion s'accom-
plit. J'ai l'honneur d'être avec
un profond respect ,

MONSEIGNEUR ,

De Vôte Grandeur.

Vostre très - humble & très-
obéissant serviteur en N. S.
P. B O U C H E T, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.

K v



LETTRE

DU

PERE BOUCHET,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS:

*Au Pere J. B. D. H. de la
même Compagnie.*

A Pontichery ce 14. Février 1716.



MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

La Relation, que je vous
adresse m'a paru singulière, &

j'ai cru vous faire plaisir de vous la communiquer. Elle est du R. P. Florentin de Bourges , Missionnaire Capucin , qui arriva à Pontichery vers la fin de l'année 1714. La route extraordinaire qu'il a tenuë pour venir aux Indes, les dangers & les fatigues d'un long & pénible voïage, le détail où il entre de ces florissantes Missions du Paraguay , qui sont sous la conduite des Jesuites Espagnols , & qu'il a parcouruës dans sa route ; la certitude avec laquelle il m'a assuré qu'il n'avance rien dont il ne se soit instruit par ses propres yeux ; tout cela m'a paru digne de l'attention des personnes qui ont du zèle pour la conversion des Infideles. C'est son original même que je vous envoie : il a eu la bonté de m'en laisser le maistre pour en disposer à mon gré. Je suis, &c.

Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Perou, &c.

Ce fut du Port-Louis le 20^e Avril de l'année 1711. que le R. P. Florentin mit à la voile pour les Indes. Il raconte d'abord divers incidens qui le conduisirent à *Buenos-ayres* ; & comme c'est-là que commence cette route extraordinaire, qu'il fut contraint de prendre pour se rendre à la Côte de Coromandel, c'est-là aussi que doit proprement commencer la Relation qu'il fait de son voiage. Tout ce qui suit, sont ses propres paroles qu'on ne fait ici que transcrire.

A mon arrivée à *Buenos-ayres*, je me trouvai plus éloigné du terme de ma Mission, que lors-

que j'estois en France ; cependant j'estois dans l'impatience de m'y rendre ; & je ne sçavois à quoy me déterminer , lorsque j'appris qu'il y avoit plusieurs Navires François à la côte du Chili & du Perou. Il me falloit faire environ sept cens lieuës par terre pour me rendre à la Conception ville du Chili , où les Vaisseaux François devoient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayoit point , dans l'esperance que j'avois d'y trouver quelque Vaisseau , qui de là feroit voile à la Chine , & ensuite aux Indes Orientales.

Comme je me dispoisois à exécuter mon dessein , deux gros Navires que les Castillans appellent *Navios de registro* , aborderent au Port ; ils portoient un nouveau Gouverneur pour Buenos-ayres , avec plus de cent

Missionnaires Jesuites , & quatre de nos Sœurs Capucines , qui alloient prendre possession d'un nouveau Monastere qu'on leur avoit fait bastir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offroit une occasion favorable d'aller au *Callao* , qui n'est éloigné que de deux lieuës de Lima : c'est de ce Port que les Vaisseaux François vont par la Mer du Sud à la Chine , & il me sembla que j'y trouverois toute la facilité , que je souhaittois pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on faisoit pour le voyage de ces bonnes Religieuses , à la lenteur de la voiture qu'elles prenoient , au long séjour qu'elles devoient faire dans toutes les Villes de leur passage , je revins à ma première pensée , & je resolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir & la reconnoissance m'obligeoient de saluer ; je partis de Buenos-ayres vers la fin du mois d'Août de l'année 1712. & au bout de huit jours j'arrivai à *Sancta-fé* ; c'est une petite Bourgade éloignée d'environ 60. lieues de Buenos-ayres : elle est située dans un Pays fertile & agréable , le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours , après quoi je pris la route de *Corduba*. J'avois déjà marché pendant cinq jours lorsque les guides qu'on m'avoit donnez à *Sancta-fé* , disparurent tout-à-coup ; j'eus beau les chercher , je n'en pus avoir aucune nouvelle ; le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les déterminâ sans dou-

te à prendre parti ailleurs.

Dans l'embarras où me jetta cet accident au milieu d'un Payis inconnu , & où je ne trouvois personne qui pût m'enseigner le chemin que je devois tenir , je pris la résolution de retourner à *Santa fe* , prenant bien garde à ne pas m'écarter du sentier qui me paroissoit le plus battu. Après trois grandes journées , je me trouvai à l'entrée d'un grand bois ; les traces que j'y remarquai , me firent juger que c'estoit le chemin de *Santa-fe*. Je marchai quatre jours , & je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forests sans y voir aucune issue. Comme je ne rencontrois personne dans ces bois deserts , je fus tout-à-coup saisi d'un certain frayeur qu'il ne m'estoit pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma con-

fiance en Dieu. Il estoit difficile que je retournasse sur mes pas , à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim & de miseres ; mes petites provisions estoient consommées , & je sçavois que je ne trouverois rien dans les endroits où j'avois déjà passé , au lieu que dans ces bois , je trouvois des ruisseaux , & des sources dont les eaux estoient excellentes , quantité d'arbres fruitiers , des nids d'oyseaux , des œufs d'Autruche , & même du gibier dans les endroits où l'herbe estoit plus épaisse & plus haute. Je ne le croirois pas , si je n'en avois esté témoin , combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines qui sont du côté de *Buenos-ayres* , & dans le Tucuman.

Ceux qui font de longs voyages dans ce Payis , se servent

234 *Lettres de quelques*
d'ordinaire de chariots. Ils en
menent trois ou quatre plus ou
moins selon le bagage & le nom-
bre de Domestiques qu'ils ont
à leur suite. Ces chariots sont
couverts de cuirs de bœuf ; ce-
lui sur lequel monte le maître
est plus propre : on y pratique
un petite chambre , où se trou-
vent un lit & une table. Les au-
tres chariots portent les pro-
visions , & les Domestiques.
Chaque chariot est traîné par
de gros bœufs. Le nombre pro-
digieux qu'il y a de ces animaux
dans le Pays , fait qu'on ne les
épargne pas.

Bien que cette voiture soit len-
te , on ne laisse pas de faire dix
à douze grandes lieuës par jour :
on ne porte guères d'autres pro-
visions que du pain , du biscuit ,
du vin , & de la viande salée :
car pour ce qui est de la viande

fraîche , on n'en manque jamais sur la route : il y a une si grande quantité de bœufs & de vaches , qu'on en trouve jusqu'à trente , quarante , & quelquefois cinquante mille , qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur aux voyageurs qui se trouvent engagez au milieu de cette troupe de bestiaux ; il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarasser.

Les Navires qui arrivent d'Es-
page à Buenos - ayres , char-
gent des cuirs pour leur retour :
c'est alors que se fait la grande
Matanca , comme parlent les
Espagnols : l'on tuë jusqu'à cent
mille bœufs , & même davan-
tage suivant la grandeur & le
nombre des Vaisseaux. Ce qu'il
y a d'étonnant , c'est que si l'on
passe trois ou quatre jours après
dans les endroits où l'on a fait

un si grand carnage; on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages, & une espece de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré & consumé les chairs, qui sans cela infecteroient le Pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en pourvoir. Avec un bâton au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre sans sortir de son charriot, & sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, & pourvû qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en seureté. Mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goust que celles d'Europe: elles sont sèches, assez insipides, & presque aussi petites que des cailles.

Quoiqu'au milieu de ces forêts où je m'estois engagé , les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler , je ne laissois pas d'en trouver dans les endroits où le bois estoit moins épais. Elles se laissoient approcher de si près , qu'il eust fallu estre bien peu adroit , pour ne les pas tuer avec un simple bâton : je pouvois aisément faire du feu pour les cuire ; les Indiens m'avoient appris à en faire , en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le Pays.

L'étenduë de ces forests est quelquefois interrompuë par des terres sablonneuses & stériles de deux à trois journées de chemin. Quand il me falloit traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un Soleil brûlant , la faim , la

soif , la lassitude me faisoient regretter les bois d'où je sortois ; & les bois où je m'engageois de nouveau , me faisoient bien-tost oublier ceux que j'avois passez. Je continuai ainsi ma route sans sçavoir à quel terme elle devoit aboutir , & sans qu'il y eust personne qui pust me l'enseigner. Je trouvois quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantez. Tout ce que l'étude & l'industrie des hommes ont pû imaginer pour rendre un lieu agréable , n'approche point de ce que la simple nature y avoit rassemblé de beautez.

Ces lieux charmans me rappelloient les idées que j'avois eu autrefois en lisant les vies des anciens Solitaires de la Thebaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces

forests où la Providence m'avoit conduit , pour y vacquer uniquement à l'affaire de mon salut , loin de tout commerce avec les hommes. Mais comme je n'estois pas le maître de ma destinée , & que les ordres du Seigneur m'estoient certainement marquées par ceux de mes Supérieurs , je rejettai cette pensée comme une illusion , persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre , elle ne laisse pas d'avoir ses périls , lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence.

J'errois depuis un mois dans cette vaste solitude , lorsqu'enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande rivière , d'où je découvrois une plaine agréable , au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme

de clocher. Cette vûë me causa une vraye joye , m'imaginant que cette Ville que je voyois pouvoit bien estre Corduba , & qu'apparemment j'avois pris le droit chemin , lorsque je croyois retourner sur mes pas. On se persuade aisément ce que l'on souhaite ; mais je fus bien-tost détrompé : quelques Indiens que je rencontrai, me dirent en langue Espagnole , que c'estoit une Peuplade du Paraguay, qu'on appelloit la Peuplade de saint François Xavier. Je me consolai de mon erreur , parce que je sçavois que les Peres Jesuites ont soin de cette Mission , & que j'estois seur de trouver parmi eux la même charité , dont ils m'avoient donné tant de marques à *Buenos-ayres*.

Dans cette confiance j'entrai dans la Peuplade , & j'allai droit à l'Eglise

à l'Eglise : elle fait face à une grande place , où aboutissent les principales ruës , qui sont toutes fort larges & tirées au cordeau. Aussi-tost que les Peres apprirent qu'un Religieux étranger venoit d'arriver , ils descendirent tous pour me recevoir ; ils me conduisirent d'abord à l'Eglise , où le Superieur me presenta de l'Eau-benîte ; on sonna les cloches , & les enfans qui s'assemblèrent sur le champ , chanterent quelques Prières , pour rendre graces à Dieu de mon arrivée. Quand la Prière fut achevée , on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir , & on me logea dans une chambre commode. Je raconterai en peu de mots à ces RR. PP. le dessein de mon voyage , les divers incidens qui m'avoient conduit à *Buenos-ayres* , la ma-

nière dont je m'estois égaré dans le chemin de *Santa-fe* à *Corduba*, ce que j'avois souffert dans les bois, & comment la Providence m'avoit conduit dans leur „ Maison. Dites plutôt la vôtre, „ me répondirent-ils obligeamment ; car vous estes ici le maître, & nous n'omettrons rien „ pour vous délasser de vos fatigues. Ils m'embrassèrent ensuite d'une manière si tendre & si cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma reconnaissance que par des larmes de joye. Je ne voulois rester que cinq à six jours dans cette Peuplade ; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers, & j'y serois demeuré bien plus long-temps, si j'avois voulu me rendre à leurs instances. Cette Communauté estoit composée de sept Prestres pleins de vertu & de mérite. La prié-

Missionnaires de la C. de J. 243
re, l'estude, l'adminiftration des
Sacremens, l'instruction des En-
fans, & la Prédication les occu-
poit continuellement, & ils n'a-
voient d'autre relâche que les
entretiens qu'ils faisoient ensem-
ble après le repas : encore es-
toient-ils souvent interrompus
par l'exercice de leurs fonctions
Apostoliques, ausquelles ils se
portoient avec un zèle admira-
ble auffi - tost qu'on les appel-
loit.

La manière dont ils cultivent
cette nouvelle Chrestienté me
frappa si fort, que je l'ai toujours
présente à l'esprit. Voici l'ordre
qui s'observe dans la Peuplade
où j'estois, laquelle est com-
posée d'environ trente mille a-
mes. On sonne la cloche dès la
pointe du jour pour appeller le
peuple à l'Eglise : un Missionnai-
re fait la Prière du matin, on

dit ensuite la Messe, après quoi chacun se retire pour vacquer à ses occupations. Les Enfans depuis l'âge de sept à huit ans, jusqu'à l'âge de douze, sont obligés d'aller aux Ecoles, où des Maîtres leur enseignent à lire, & à écrire, leur apprennent le Catéchisme & les Prières de l'Eglise, & les instruisent des devoirs du Christianisme. Les filles sont pareillement obligées jusqu'à l'âge de douze ans d'aller dans d'autres écoles, où des Maîtresses d'une vertu éprouvée leur apprennent les Prières & le Catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, & tous les autres ouvrages propres du sexe. A huit heures ils se rendent à l'Eglise, où après avoir fait la Prière du matin, ils récitent par cœur & à haute voix le Catéchisme, les garçons placez

dans le Sanctuaire , & rangez en plusieurs files commencent, & les filles placées dans la nef répètent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la Messe , après laquelle ils achevent de réciter le Catéchisme , & s'en retournent deux à deux aux Ecoles. J'étois attendri en voyant la modestie & la piété de ces jeunes Enfants. Au Soleil couchant on sonne la Prière du Soir après laquelle on récite le Chapelet à deux chœurs : il n'y a guères personne qui se dispense de cet exercice , & ceux que des raisons empêchent de venir à l'Eglise , ne manquent pas de le réciter dans leurs maisons.

Pendant l'Avent & le Carême on fait le Catéchisme tous les Samedis & les Dimanches dans l'Eglise ; & comme elle ne peut contenir tout le monde ,

trois ou quatre Missionnaires vont trois fois la semaine accompagner d'une troupe d'Enfans faire le Catéchisme dans divers quartiers de la Peuplade. On le finit toujours par l'Acte de Contrition.

Les Dimanches & les Fêtes on célèbre trois Messes hautes, la première à six heures, la seconde à sept heures & demie, & la troisième à neuf heures : à chaque Messe il y a prédication. Les Confréries du Scapulaire & du Rosaire y sont établies, mais celle du saint Sacrement a quelque chose qui frappe. Tous les Jeudis on donne la Bénédiction du saint Sacrement selon la permission qu'on en a obtenue du Pape, & à voir le concours des Fidèles qui s'y rendent, on croiroit que tous les Jeudis de l'année sont autant de Fêtes. Tou-

tes les fois que l'on porte le Viatique aux malades , un certain nombre de Confrères doivent accompagner nôtre Seigneur avec des flambeaux. Leur foi est si vive , que la pénitence à laquelle ils sont le plus sensibles , quand ils ont commis quelque faute considérable , c'est d'estre privez de cet honneur.

La fréquentation des Sacrements y est fort en usage , & il n'y a guères de fidèles qui ne se confessent & communient tous les mois , d'autres le font plus souvent , & même tous les huit jours : ce sont certaines Ames prévenuës d'une grace particulière , qui aspirent à la perfection Evangélique. Ceux que l'Esprit-Saint ne conduit pas par une voye si parfaite , ne laissent pas de mener une vie très-innocente , & qui ne cede guères à

celle des Chrestiens de la primitive Eglise. L'union & la charité qui regnent entre ces Fidèles est parfaite ; comme les biens sont communs, l'ambition & l'avarice, sont des vices inconnus, & on ne voit parmi eux ni division ni procez. On leur inspire tant d'horreur de l'impudicité, que les fautes en cette matière sont très-rares : ils ne s'occupent que de la prière, du travail, & du soin de leurs familles.

Bien des choses contribuent à la vie innocente que menent ces nouveaux Fidèles ; premièrement, le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mysteres, & de tous les devoirs de la vie Chrestienne. Secondement les exemples de ceux qui les gouvernent en qui ils ne voyent rien que d'édifiant. En troisième lieu le peu de

communication qu'ils ont avec les Européens. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or & d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir ; & quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potosi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque Peuplade, ainsi qu'il a esté ordonné par la Cour d'Espagne ; on le loge dans une maison destinée à recevoir les Etrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, & les trois jours expirez, il doit continuer son voyage, à moins qu'il ne lui survienne quelque maladie qui l'arreste. Quatrièmement, enfin l'ordre établi par les premiers Missionnaires qui s'est perpetué jusqu'à nos jours, & qui s'observe avec beaucoup

250 *Lettres de quelques*
d'uniformité dans toutes ces
Missions.

Dans toutes les Peuplades ,
il y a un chef qu'on nomme Fis-
cal : c'est toujours un homme
d'âge & d'expérience qui s'est
acquis de l'autorité par sa piété
& par sa sagesse. Il veille sur tou-
te la Peuplade , principalement
en ce qui concerne le service de
Dieu. Il a un mémoire où sont
écrits par nom & par sur-nom
tous les habitans de la Peupla-
de ; les Chefs de famille , les
Femmes , & le nombre des En-
fans. Il observe ceux qui man-
quent à la Prière , à la Messe ,
aux Prédications , & il s'informe
des raisons qui les ont empê-
ché d'y assister. Il a sous lui, pour
l'aider dans cette fonction un
autre Officier qui s'appelle *T'e-
niente* ; celui-ci est chargé du
soin des enfans ; sa charge prin-

cipale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles , s'ils s'appliquent , & si les Maîtres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'Eglise pour les contenir dans la modestie par sa présence.

Ces deux Officiers ont encore des subalternes , dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela la Peuplade est partagée en différens quartiers , & chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens Chrétiens. S'il arrive quelque querelle , ou s'il se commet quelque faute , il en donne aussi-tôt avis au Fiscal , qui fait ensuite son rapport aux Missionnaires ; si la faute est secrète , on donne secrètement au coupable les avis capables de le faire rentrer dans lui-même :

si c'est une récidive , on lui impose une pénitence conforme à la faute commise : mais si cette faute est publique & scandaleuse , la reprimande se fait en présence des autres Fidèles. Les fervens Chrétiens l'écoutent avec une attention & une docilité qui me tiroit les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le Missionnaire du soin qu'il prend de son salut. Ils sont élevés à cela dès leur plus tendre jeunesse , & ce seroit parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel , si quelqu'un manquoit à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être , & par-là on prévient bien des dérèglements. Tel est l'ordre qui s'observe pour la conduite spirituelle de cette Chrétienté. Je serois infini si j'entrois dans le détail

de toutes les saintes industries que le zèle du salut des ames inspire à ces Missionnaires , pour entretenir & augmenter la piété dans le cœur de leurs Néophytes.

. La manière dont s'administre le temporel , a quelque chose de singulier , & je ne croi pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune autre Mission. Avant que les Peres Jesuites eussent porté la lumière de l'Evangile dans le Paraguay ; ce Payis estoit habité par des Peuples tout-à-fait barbares , sans Religion , sans loix , sans société , sans habitation ni demeure fixe , errans au milieu des bois ou le long des rivières. Ils n'estoient occupez que du soin de chercher dequoi se nourrir eux & leur famille , qu'ils traînoient par tout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle

254 *Lettres de quelques*
connoissance de l'agriculture ,
ou qu'ils ne voulussent point
prendre la peine de s'y appli-
quer , ils ne vivoient que des
fruits sauvages qu'ils trouvoient
dans les bois , du poisson que les
Rivières leur fournissoient en
abondance, & des animaux qu'ils
tuoient à la chasse ; & ils ne de-
meuroient dans chaque endroit,
qu'autant de temps qu'ils y trou-
voient de quoi vivre.

Les Jesuites animez de ce zé-
le du salut des ames qui est si
propre de leur Institut , se répan-
dirent il y a plus de cent ans dans
ce nouveau Monde , pour con-
querir à l'empire de J E S U S-
C H R I S T des Peuples , que la
valeur de leurs Compatriotes
avoit déjà soumis à la Monarchie
d'Espagne. Ils pénétrèrent dans
ces immenses forests avec un
courage à toute épreuve : il n'est

pas aisé de concevoir quels travaux , ils effayerent afin de rassembler ces Barbares , pour en faire d'abord des hommes raisonnables , avant que d'essayer à en faire des Chrestiens : ils les suivoient dans leurs courses continuelles ; la patience , la douceur , la complaisance de ces hommes Apostoliques , fit enfin impression sur ces esprits grossiers ; peu à peu ils devinrent dociles , ils écouterent les instructions qu'on leur faisoit , & la grace qui agissoit en eux achevant l'ouvrage de leur conversion , un grand nombre se soumit au joug de l'Evangile.

Mais pour entreprendre quelque chose de solide , il falloit fixer l'inconstance de ces Peuples accoustumés à une vie vagabonde & errante , & pour les rassembler en société , leur en fai-

re goûter les douceurs & les avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les Missionnaires : ils firent venir de *Buenos-ayres* des bœufs , des vaches , des moutons , des chevaux , & des mules : ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps, qu'on eût bien-tôt ce qui suffisoit pour la subsistance des Néophytes. On commença dès-lors à former des Peuplades ; on apporta de *Buenos-ayres*, tous les outils nécessaires, soit pour couper des bois, & mettre en œuvre les pierres & les matériaux que le Pays fournissoit , soit pour défricher & cultiver les terres : On fit provision de bled , de legumes, & de différentes sortes de grains, dont les terres pussent estreensemencées : on enseigna aux Indiens la manière de faire de la brique & de la chaux , on leur

traça le plan des maisons qu'il falloit construire : les Missionnaires eux-mêmes mettoient la main à tous ces ouvrages, & ils eurent la consolation de voir bien-tost trois Peuplades habitées.

Ces nouveaux Citoyens animés de l'esprit de charité, que la vraie Religion inspire, & pressés par les sentimens d'un amour naturel, s'empresserent de faire part à leurs Parens & à leurs compatriotes du bonheur dont ils jouïssent ; ils faisoient des excursions dans les endroits les plus écartez, & ils ne revenoient jamais de leur course, qu'ils n'amenaient avec eux un grand nombre d'Infidèles. La douceur avec laquelle ils étoient reçus, & les témoignages de tendresse qu'on leur donnoit, apprivoisoient insensiblement

ment ces Barbares : Tous les habitans s'empressoient à leur bâtir des maisons , tandis que les Missionnaires les dispofoient à recevoir la grace du Baptême. A peine l'avoient ils reçu , que devenus eux-mêmes de nouveaux Apôtres , ils alloient chercher leurs Alliez & leurs amis , pour les rendre participans des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque Peuplade , on songea à en former de nouvelles : les Chreftientez qui estoient déjà fondées , fournissoient tout ce qui estoit nécessaire aux nouvelles qu'on vouloit établir ; & celles-ci à leur tour , quand elles estoient bien établies , contribuoient aux besoins des autres , qu'on avoit dessein de fonder.

Sur ce plan en moins d'un siècle , on a réduit en plus de cent

Peuplades plusieurs milliers d'Indiens , qui sont parfaitement instruits des veritez Chrestiennes , & dont les mœurs sont très-innocentes. Les Missionnaires qui les gouvernent , n'ont dégénéré en rien du zele de leurs Prédecesseurs : i's avancent sans cesse du costé du Nord , & font tous les jours de nouvelles conquestes à JESUS-CHRIST. Quand il arrive d'Espagne une recrue de Missionnaires , le P. Provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignez , pour relever ceux qui ont déjà passé plusieurs années à courir au milieu des forests après ces Barbares , & qui ont consumé leurs forces & leur santé dans des Missions si pénibles : ceux-ci sont envoyez dans les anciennes Peuplades pour y avoir soin des Chrestiens. Dans

celle où j'estois , il y avoit quatre de ces anciens Missionnaires respectables par leur âge , & beaucoup plus encore par la sainteté de leur vie : j'estois surpris de voir qu'on regardast comme un repos , le travail dont chacun en particulier estoit chargé , & qui certainement occuperoit en Europe trois des Ecclesiastiques le plus zélés pour le salut des ames.

A mesure qu'on formoit de nouvelles Peuplades , on en fixoit les limites , afin de prévenir les plaintes & les murmures. A quelques-unes on assigna trente à quarante lieuës aux environs : à d'autres moins , ou même davantage selon la grandeur de la Peuplade , le nombre des habitants , & la qualité du terroir. Dans chaque Peuplade on examina la différence des terres ,

& à quoi elles estoient propres ; on mit les bestiaux dans celles qui pouvoient fournir le pasturage ; on destina les autres à estre ensemencées : On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devoit charger du soin des bestiaux , & de ceux qu'on devoit appliquer à la culture des terres : On fit venir de Buenos-ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile ; leur application , & le génie qu'ils ont pour les arts mécaniques , leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignoit ; avec le temps & l'expérience ils se sont perfectionnez , & il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles , & les étoffes dont ils ont besoin ; l'esté ils s'habillent de toile de coton ; & l'hyver , ils se font des

vestemens de laine. Comme cette fabrique est assez considerable , car l'oisiveté est bannie de toutes les Peuplades , lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles & d'étoffes, on envoie le surplus à Buenos-ayres , à *Corduba* , & au *Tucuman*; l'argent qui se retire du débit de ces Marchandises , est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe , & qui ne se trouvent point chez eux. Ils font pareillement un assez grand commerce d'une herbe qui croist dans le Paraguay , & qui est fort en usage dans le Chili & dans le Perou , à peu près comme le Thé qui vient de la Chine l'est en Europe ; avec cette difference que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chere , puisqu'on ne la vend que trente sols la livre dans le Perou. L'argent

ou les denrées qui reviennent de ce trafic, sont partagez également entre les habitans de la Peuplade.

Les maisons qu'ils se font bâties eux-mêmes sont d'un seul étage; elles sont solides, & sans nul ornement d'Architecture, n'ayant eu en vue que de se garantir des injures de l'air. Celle des Peres Jésuites est à peu près semblable à la réserve qu'elle a deux étages. Mais l'Eglise est vaste & magnifique, le dessein en est venu d'Europe, & les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierre de taille: le dedans est orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens: les rétables des Autels sont d'un bon goût & tout doré: la Sacristie est bien fournie d'argenterie & d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai

veu dans la Peuplade où j'étois : cette Eglise seroit certainement estimée dans les plus grandes Villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre & la manière dont on pourvoit à la subsistance de tous les habitans de la Peuplade : ceux qui font la recolte, sont obligez de transporter tous les grains dans des Magazins publics : Il y a des gens établis pour la garde de ces magasins , qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois , les Officiers qui ont l'administration des grains , délivrent aux Chefs des quartiers , la quantité nécessaire pour toutes les familles de leur district ; & ceux-ci les distribuent aussi-tôt aux familles , donnant à chacune plus ou moins , selon qu'elle est plus
ou

Missionnaires de la C. de J. 265
ou moins nombreuse.

Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la Peuplade un certain nombre de bœufs & de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci après les avoir tuez font avertir les Chefs de quartier, qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille, à qui ils en distribuent à proportion du nombre de personnes qui la composent.

Par-là on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette Chrétienté : on n'y voit ni pauvre ni mendiant, & tous sont dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a outre cela dans chaque Peuplade plusieurs grandes maisons pour les malades : les unes sont destinées pour les hommes, & les autres

XIII. Rec.

M

pour les femmes. Comme les Prestres ne s'occupent que de l'instruction , & de la conduite spirituelle de ces nouveaux Chrestiens , il y a encore trois freres , dont l'un qui a une Apoticaire bien garnie , prepare les remedes necessaires aux malades ; les deux autres president à l'administration du temporel , & observent si dans la distribution journaliere qui se fait à chaque famille , tout s'y passe avec la droiture & l'équité convenable.

Pendant le temps que je demeuray à Buenos-ayres , j'avois entendu faire de grands éloges de la Mission du Paraguay ; mais j'avouë que tout ce qu'on m'en avoit dit de bien , n'approche point de ce que j'en ai vû moi-même. Je ne sçache pas qu'il y ait dans le monde Chrestien de

Mission plus sainte. La modestie, la douceur, la foi, le desintéressement, l'union & la charité qui regnent parmi ces nouveaux Fideles, me rappelloient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Eglise, où les Chrestiens détachés des choses de la terre, n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame, & rendoient par l'innocence de leurs mœurs la Religion qu'ils professoient, respectable même aux Gentils.

J'aurois passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi; je sentoismême que ces grands exemples de vertu faisoient sur moi des impressions extraordinaires; mais les ordres de la Providence m'appelloient ailleurs. J'avois déjà demandé plusieurs fois à ces Révérends Peres la

permission de partir , mais leur charité ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter , m'avoit retenu parmi eux dix-sept jours ; Enfin , ils se rendirent à mes instances ; ils me donnerent des guides pour me conduire , & un de leurs Domestiques chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avois à faire de la Peuplade de saint Xavier jusqu'à Corduba. On compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cens lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passay par saint Nicolas & par la Conception , deux autres Peuplades de la Mission de Paraguay , où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille ames. Elles sont placées au bord d'une petite Rivière , à trois journées l'une de l'autre : les ruës en sont droites & bien allignées , les maisons so-

Missionnaires de la C. de J. 269
lides & d'un seul étage. Les deux
Eglises font face chacune à une
grande place ; elles sont gran-
des , bien basties , & richement
ornées. Les PP. Jesuites qui en
ont la conduite , me reçurent
avec beaucoup de charité. On
observe dans ces deux Peupla-
des , comme dans toutes les au-
tres de la Mission , le même or-
dre que dans celle dont je viens
de parler. On prendroit chaque
Peuplade pour une nombreuse
famille , ou pour une Commu-
nauté Religieuse bien réglée.

Je rencontrai sur ma route
une *Jaccra* qui appartenoit à
un Espagnol. Les Castillans
appellent ainsi certaines Terres,
dont les Rois d'Espagne recom-
penserent les Officiers , & les
Soldats qui s'estoient signalez
dans la conquête du Pays. On
trouve quantité de *Jaccras* dans

toute l'Amerique ; il y a dans chacune un petit Village composé de Maisons, de Huttes, & de Cabanes où demeurent les Caffres & les autres Esclaves, qui cultivent les terres.

Le maître de cette *Jaccra* me reçut fort bien, & comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avois déjà causé assez de fatigues. Ces bons Indiens vouloient absolument me suivre jusqu'à mon terme, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, & j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'estoient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doit faire de la peine à un Capucin, c'est certainement dans celle-ci. J'estois véritablement affligé de n'avoir rien à donner à

ces bonnes gens : il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté, & de la promesse que je leur fis de ne les pas oublier dans mes foibles prières.

Ils reprirent la route de la Peuplade de saint Xavier, & moi après m'être reposé un jour dans la *Jaccra* de ce Gentilhomme Espagnol, je pris la route de *Corduba*, où j'arrivai après huit jours de marche. *Corduba* est une Ville assez considerable, & plus grande que *Buenos-ayres* : elle est située dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez beau & assez fertile. Il y a un siège Episcopal & un Chapitre, plusieurs maisons Religieuses, & un College de Jesuites qui rendent des services continuels au public, & qui sont dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le R. P.

Recteur du College qui me retint quatre jours dans sa maison.

De *Corduba* j'allai à la *Punta*. C'est un petit Bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent *Las-Cordilleras*. Un incident qui m'arriva dans le chemin me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avoit dit qu'il n'y avoit que 35.lieuës jusqu'à la *Punta*, & qu'on trouvoit sur la route quantité de *Jaccras*, je m'obstinai à ne point prendre de guide ; je partis donc tout seul , & après trois jours de marche , je me trouvai dans un Pays desert & sablonneux , qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse , la nuit me surprit , & je résolus de la passer sous un gros

arbre qui estoit à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas , & récité quelques Prières ; je ne sçai quel pressentiment me déterminâ à monter sur l'arbre : je m'attachai aux branches avec la corde qui me servoit de ceinture , & je commençois déjà à sommeiller , lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre ; je baissai aussi-tôt la teste , & j'apperçus au clair de la lune un gros tygre , lequel après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre , s'élançoit le long du tronc , & faisoit de grands efforts pour y grimper. Ce manége dura assez long-temps ; mais voyant que ses tentatives étoient inutiles, & que je n'avois pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à pa-

274 *Lettres de quelques*
roître ; je regardai de tous cô-
tez , & m'estant bien assuré que
cet animal avoit disparu , je des-
cendis de l'arbre & continuai ma
route.

J'arrivai ce jour-là même d'as-
sez bonne heure à la *Punta*. Je
trouvai cette Bourgade désolée
par la maladie contagieuse qui
avoit enlevé plus des deux tiers
des habitans. J'assistai à la mort
le Curé du lieu , deux RR. PP.
Dominiquains, & plusieurs autres
habitans. Je ne restai que trois
jours dans cette Bourgade pres-
que déserte & abandonnée , &
je pris la route de *Mendoza* , qui
est éloignée de 25. lieues.

Mendoza est une Ville assez
grande ; mais peu peuplée : elle
est située au pied des Cordille-
res , c'est cette longue chaîne
de montagnes dont j'ai parlé
plus haut , lesquelles vont du

Nord au Sud , & partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à *Mendoza* plusieurs maisons Religieuses & un grand College des Peres Jesuites ; elle dépend pour le spirituel de l'Evesque de *Santiago* du Chili. J'arrivai dans cette Ville vers midi , & comme je passois au milieu de la place , je rencontrai un Ecclesiastique qui me salua fort honnestement , & m'invita à dîner ; c'estoit le Curé des Espagnols.

Après le repas , je le priai de me faire conduire chez les PP. Jesuites , & il voulut m'y accompagner lui-même. Les Peres sçavoient déjà que je devois passer par *Mendoza* , pour me rendre par le Chili au Perou : cinquante Missionnaires destinez au Chili , du nombre de ceux que j'avois trouvez à Buenos-ayres ,

estoint arrivez depuis deux
mois , & les avoient informez
de ma marche. C'est pourquoy
le R. P. Recteur me dit en m'em-
brassant tendrement , que l'in-
quiétude qu'il avoit eüe à mon
sujet redoubloit la joye qu'il a-
voit de me voir , & qu'il avoit
apprehendé long-temps qu'il ne
me fut arrivé quelque accident
sur la route. Après quelques mo-
mens d'entretien , comme je son-
» geois à me retirer ; Vous ne
» logerez point ailleurs , me ré-
» pondit obligeamment le Pere
» Recteur , en me prenant la
» main , M. le Curé est assez de
» nos amis , pour ne pas trou-
» ver mauvais que je vous re-
» tienne : Le grand nombre de
» Missionnaires qui viennent
» d'arriver , m'empêche de vous
» donner une chambre en par-
» ticulier , ce qui me mortifie

beaucoup , mais nous parta- «
gerons ensemble la mienne, & «
j'ai donné ordre qu'on vous y «
préparast un endroit commo- «
de. Cette invitation estoit trop
pressante pour ne pas l'accep-
ter : la joye que je ressentis de
me voir avec tant de fervens
Missionnaires me fit bien tost
oublier toutes mes fatigues
passées.

J'estois cependant toujours
occupé de mon voyage au Chi-
li, où j'esperois trouver quelque
vaisseau François , qui allant à
la Chine passeroit aux Isles Ma-
rianes, où j'attendrois le Galion
qui va de la nouvelle Espagne à
Manille, d'où je pourrois me ren-
dre aisément à la Coste de Coro-
mandel. Il y a deux routes pour
aller de *Mendoza* à *Santiago* :
La première est de traverser les
Cordilleres; la seconde est de cô-

278 *Lettres de quelques*
toyer ces Montagnes , & de
marcher au Nord jusqu'à une
Bourgade appelée *S. Juan de la*
Fontera , d'où ensuite l'on tour-
ne vers le Sud , côtoyant tou-
jours les montagnes jusqu'à *San-*
tiago , qui est situé presque à la
même élévation du pôle que
Mendoza. Par la première route
il n'y a que 25. lieuës à faire ,
mais il y en a plus de cent par la
seconde. Je m'informai si l'on
pouvoit passer les Cordilleres :
on me répondit que l'on pou-
voit absolument tenir cette rou-
te ; mais qu'elle estoit très-diffi-
cile & très-dangereuse , à cause
des neiges dont ces montagnes
sont toujours couvertes , & que
les Espagnols ne la prenoient
jamais , aimant mieux faire un
long détour que de s'exposer aux
dangers d'un chemin si peu pra-
tiquable.

L'envie que j'avois de me rendre promptement au Chili, me déterminâ à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fust le plus difficile : je faisois réflexion que nous estions au mois de Décembre qui est le temps d'Esté dans ces contrées méridionales ; qu'estant en Europe j'avois passé les Alpes & les Pyrenées, & que les Cordilleres ne seroient pas peut-estre plus difficiles à traverser ; que d'ailleurs allant à pied je pourrois passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens à cheval. Je communiquai mon dessein au R. P. Recteur du College, qui fit tout ce qu'il pût pour m'en détourner ; il vouloit que j'attendisse le départ des Missionnaires qui devoient passer dans deux mois au Chili : le voyage m'eust esté plus agréable ; mais comme j'estois

pressé , je persévérerai dans ma première résolution.

Les deux premières journées ne furent pas fort rudes ; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes , j'y trouvais des difficultez presque insurmontables ; tantôt il me falloit grimper sur des montagnes escarpées , & toutes couvertes de neiges , & ensuite me laisser glisser sur la neige dans des vallons où je n'appercevois nul sentier. Enfin , après des fatigues incroyables , que j'eus à essayer durant sept jours , je me trouvai au de-là des Cordilleres.

Je marchai droit à *Santiago* , dont je n'estois éloigné que de quatre lieues , & que depuis deux jours j'avois apperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un lac , partie à gué , partie à la nâge ; j'en-

traî dans une belle *Jaccra*. Je fus agréablement surpris d'y trouver un Pere Jesuite , qui me donna toute sorte de marques d'amitié : mais il fut bien plus surpris lui-même , lorsque lui ayant remis une Lettre du Pere Recteur de Mendoza , il connut par la datte , qu'il n'y avoit que huit jours que j'en estois parti. Cette *Jaccra* appartenoit au College de *Santiago*. Il y a une petite Eglise fort propre pour les Negres & les Esclaves , qui forment un Village de trois à quatre cens personnes : le Pere a soin de leur instruction , & il a pour compagnon un Frere qui veille à leur travail. Après m'y estre reposé deux jours, je me mis en chemin pour *Santiago*.

Cette Ville est la Capitale du Royaume du Chili ; elle est grande , bien peuplée , située

dans une plaine agréable , laquelle est arrosée d'une belle Rivière , & d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au Pays , tous ceux qu'on y a transportez d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat , la commodité du commerce , la fertilité des Terres qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie , y ont attiré plusieurs familles Espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges & bien alignées , les maisons solidement basties & commodes. Il y a un siège Episcopal , un Chapitre , & plusieurs Communautés Religieuses.

La première chose que je fis en arrivant dans la Ville , fut de rendre mes respects à M. l'Evêque , il me témoigna beaucoup

de bonté , & donna ordre qu'on m'eût préparé une chambre dans son Palais. Les amitiés de ce grand Prélat redoublèrent , quand il sçut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux Peres Jesuites , qui ont un College & une maison de Noviciat dans la Ville. Je n'y fis pas un long séjour , parce que j'appris que trois vaisseaux François estoient arrivez à la Conception , qui est à cent lieues de *Santiago*. Je m'y rendis en douze jours. Ce Pays me parut un des plus beaux & des plus fertiles que j'aye encore vûs.

La Conception estoit autrefois la Capitale du Chili ; c'est une petite Ville située dans le fond d'une grande Baye , où les vaisseaux sont en seureté. Une Isle que la nature a formée au milieu de la Baye , les met à l'a-

bri de la fureur des flots & des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avoit parlé ; mais comme ils ne faisoient que d'arriver , ils n'estoient pas si tost prest de remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à *Valparayssô* , où l'on m'assura qu'il y avoit un Navire , qui estoit sur son départ pour le Perou. Si j'avois esté bien instruit lorsque j'estois à *Santiago* , je me serois épargné bien des fatigues , car *Valparayssô* n'en est éloigné que d'environ vingt lieuës , & j'en fis deux cens pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déjà tout chargé & qui se préparoit à partir.

Lorsque nous fîmes à quarante lieuës de ce Port , une chaloupe qui sortoit de la rade de *Pisco* , vint droit à nôtre bord :

Missionnaires de la C. de J. 285
elle estoit envoyée par le Capitaine d'un navire François, appelé le Prince des Asturies, qui avoit mouillé dans cette rade. J'appris d'un Officier qui estoit dans la Chaloupe qu'un vaisseau François nommé l'Eclair, commandé par M. Boiflorée, devoit incessamment se rendre à *Pisco*, d'où il passeroit au *Callao* pour aller ensuite à Canton; c'est ce qui me porta à aller à *Pisco* pour l'y attendre; il arriva quelques jours après & m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du *Callao*, je m'embarquai dans un petit bastiment Espagnol qui faisoit voile pour ce Port.

Le *Callao* est le principal & le plus fameux Port de toute l'Amérique méridionale; c'est le rendez-vous général de tous les Négocians de ces vastes Provin-

ces. Il n'est éloigné que de deux lieuës de Lima qui est la Capitale du Perou , & le centre de tout le Commerce de ce Royaume , & de celui du Chili. Les Espagnols y ont basti une petite Ville le long du rivage , qui est entourée d'une muraille de pierres de taille , garnie de plusieurs pièces d'Artillerie , toutes de fonte. Il y a un Gouverneur & une garnison de 500. hommes entretenue par le Roi d'Espagne.

A peine fûmes-nous arrivez au port du *Callao* , que je pris la route de *Lima*. Cette ville la plus riche du nouveau Monde , a deux lieuës de circuit : elle est située à deux lieuës de la Mer , au milieu d'un vallon le plus étendu , & le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette Côte. Elle n'est fermée que d'une

Missionnaires de la C. de J. 287
muraille de terre. Une petite Riviere qui descend des montagnes, coule auprès des murs, & sépare la Ville du Faux-bourg. Les eaux de cette Rivière qu'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile & agréable, sans quoi elle seroit sèche & sterile ; ainsi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette Côte. Cette Capitale du Pérou est très-agréable & par sa situation, & par la douceur du climat, & par le grand nombre de maisons Religieuses, & d'Eglises, qui sont magnifiques & richement ornées. Le plan en est régulier, les rues y sont larges, & tirées au cordeau ; les maisons quoique d'un seul étage sont spacieuses, bien basties, & très-commodes. Elles estoient

autrefois plus élevées ; mais le furieux tremblement de terre, qui renversa presque toute la Ville sur la fin du siècle passé, a fait prendre aux habitans la précaution de les construire plus basses. Il s'en faut bien que cette Ville soit peuplée à proportion de son étendue : on n'y compte pas plus de trente cinq à quarante mille ames.

Aussi-tost que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au Viceroy. C'estoit l'Evêque de *Quito*, quien faisoit les fonctions : Le Viceroy estoit mort, aussi-bien que l'Archevêque de Lima qui est Viceroy né, quand celui qui a esté établi par la Cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un & de l'autre, la Viceroyauté tombe à l'Evêque de *Quito*, jusqu'à ce que celui qu'il plaist à Sa Majesté Catholique de

Missionnaires de la C. de 7. 289
de nommer pour ce poste, soit
venu en prendre possession. Ce
Prélat me fit un accueil très-fa-
vorable, & après m'avoir rete-
nu deux jours dans son Palais,
il me permit d'aller loger chez
les PP. Jésuites, dont il me fit
de grands éloges.

Outre le College que ces Pe-
res ont au *Callao*, ils ont encore
quatre maisons à *Lima*, sçavoir
la maison Professe, le College
qui est fort beau, le Noviciat,
& la Paroisse des Indiens, qui est
à l'une des extremitez de la Vil-
le, & que l'on nomme *El Cerca-*
do. C'est-là que les jeunes Pres-
tres qui ont achevé leurs études,
font une troisième année de No-
viciat. J'allai d'abord à la mai-
son Professe, où le R. P. Pro-
vincial me combla d'honneste-
tez : après y avoir demeuré trois
jours, je lui témoignai que vou-

XIII. Rec. N

lant profiter du loisir & du repos que j'avois , mon dessein estoit de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligamment que j'estois le maître de choisir entre les quatre Maisons de la Compagnie celle qui m'agrèeroit davantage , & que j'y pouvois rester autant de temps qu'il me plairoit. Je choisis la maison du Noviciat : mais avant que de m'y retirer , le R. P. Recteur du College m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre & de la régularité de cette grande Communauté , composée de plus de cent personnes , dont la plupart sont de jeunes Etudiants. Leur application à l'étude ne diminueoit rien de leur piété & de leur ferveur. Je demeurai trois jours au College , & j'allai ensuite me renfermer dans le No-

Missionnaires de la C. de J. 291
viciat. La modestie, la piété, le silence, & la régularité de ces fervens Novices que j'avois tous les jours devant les yeux, me rappelloient sans cesse le souvenir de mes premières années de Religion ; & les saintes réflexions qu'ils me donnoient lieu de faire, m'humilioient devant le Seigneur, & m'animoient à estre à l'avenir plus fidelle à ses graces.

J'achevois ma retraite lorsque je reçus une Lettre de M. Boisslorée qui m'apprenoit son arrivée au *Callao*, je me rendis aussi-tôt à son bord, & dès le lendemain on mit à la voile. C'estoit le premier jour de Mars de l'année 1713. Nous eûmes trois mois d'une navigation très-douce ; les vents alizez qui regnent sur cette Mer, nous portèrent très-commodément aux

Îles Mariannes. Comme le Gallion d'Espagne que je venois chercher , n'avoit pas encore paru , je resolus de l'attendre dans l'Île de *Guahan* où nous avions mouillé.

A peine estois - je à terre que les RR. PP. Jésuites , qui sont les seuls Missionnaires de ces Îles , vinrent audevant de moi accompagnez d'une troupe d'enfans ; ils me conduisirent en procession à leur Eglise , au milieu d'une multitude de fideles qui s'estoient rendus en foule au rivage. L'air retentissoit des louanges du Seigneur que chantoient ces Enfans avec une devotion qui m'attendrissoit jusqu'aux larmes. La prière finie , les Peres me menerent dans leur maison qui est assez mal bastie : ils n'oublièrent rien pour me marquer leur affection , &

Missionnaires de la C. de J. 293
pour dissiper l'ennui qu'on ne
peut guères éviter dans un Pays
si sauvage.

Il n'y a qu'un zele ardent pour
le salut des ames, qui ait pu por-
ter ces hommes Apostoliques à
entreprendre la conversion de
ces Barbares, & à consacrer le
reste de leur vie dans ces Iles
séparées du reste de l'Univers,
& qui peuvent passer pour un exil
affreux. Cependant ils me pa-
roissoient plus contens que s'ils
eussent esté dans la plus riante
contrée de l'Europe. Leur dou-
ceur, leur union, la paix inte-
rieure qu'ils goustoient, & qui se
répandoit jusques sur leur visa-
ge, me firent comprendre que
ce n'est pas dans les Missions les
plus laborieuses, & les plus des-
tituées des commoditez de la
vie, que les Ouvriers Evangéli-
ques sont le plus à plaindre. Dieu

ſçait les dédommager par l'onction de ſa grace de toutes les douceurs de la vie , dont ils ſe ſont privez pour ſon amour. Tous ces Inſulaires ſont maintenant ſoumis à l'Evangile. Dans la principale de ces Iſles qu'on appelle *Agadagna* , il y a un Séminaire fondé & entretenu par les Rois Catholiques , où les Miſſionnaires élèvent avec grand ſoin la jeunſſe.

Il y avoit douze jours que j'étois dans cette Iſle , lorsque le Galion arriva. Le Capitaine me prévint obligeamment & m'offrit le paſſage que je ſouhaittois ſur ſon bord. Je m'y embarquai, & après douze jours de navigation , nous découvrîmes les premières Terres des Iſles Philip-pines , & nous mouillâmes à *l'Embocadero* : c'eſt ainſi que les Eſpagnols , appellent l'entrée du

Canal. On a un grand nombre d'Iles à passer avant que d'arriver au Port de *Cavite*, qui est à trois lieuës de Manille. Les * basses, les rochers, & les courans qui sont très-rapides, rendent le passage de ce Canal très-difficile, & très-dangereux. La mousson avoit changé, les vents qui estoient au Sud-Oüest nous estoient contraires, & nous fûmes plus d'un mois & demi à faire 80. lieuës dans ce Canal. Les Officiers estant résolus d'attendre la mousson favorable pour conduire seurement le Galion au Port, je pris le parti, ainsi qu'avoient fait d'autres passagers, de me jeter dans la Chaloupe, & de prendre terre à l'Ile de Luçon, d'où je me rendis

* C'est un fond mêlé de sable, de roche, & de pierre qui s'élève vers la surface de l'eau.

296 *Lettres de quelques*
en trois jours à Manille.

Cette Ville située dans l'Isle de Luçon, est bastie au fond d'une Baye, qui a plus de dix-huit lieuës de circuit : c'est la Capitale de toutes les Isles qu'on appelle Philippines : elle est environnée d'une bonne muraille, & a un Chasteau bien fortifié. Le Roi d'Espagne y entretient une garnison de 500. hommes. Elle a un Gouverneur, une Cour de Justice, un Archevêque, un Chapitre, & plusieurs maisons Religieuses : Toutes les Eglises y sont belles, & richement ornées. On compte dans ces Isles près de 800. Paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les Prestres seculiers & Réguliers. Cette nombreuse Chrestienté est cultivée avec beaucoup de soin, & est parfaitement instruite de nos mysteres.

Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille , me réduisit à l'extrémité. On désespéroit absolument de ma guérison , lorsque j'eus recours au grand Apotre des Indes , saint François Xavier. Ma prière ne fut pas plustost achevée , que je me sentis beaucoup mieux , & deux jours après , je fus en estat de célébrer le saint Sacrifice de la Messe. Ceux qui après m'avoir vu au lit deux jours auparavant , me voyoient à l'Autel , ne douterent pas qu'une guérison si soudaine , ne fust l'effet de la puissante protection du saint que j'avois invoqué.

Je partis de Manille le 15. de Février de l'année 1714 sur la sainte Anne Vaisseau Armenien, qui alloit à la Côte de Coromandel. Une furieuse tempeste qui nous surprit entre l'île de la

Paragua & le *Paracel*, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage ; nos mats , nos voiles , & le gouvernail furent emportez ; ce fut par une espece de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un Vaisseau Danois prest à faire voile pour *Trancambar* : c'est une place située sur la Côte de Coromandel qui appartient aux Danois. La sainte Anne étant hors d'estat de se mettre en Mer , je demandai passage au Capitaine Danois , qui me l'accorda avec beaucoup de politesse.

La saison qui estoit déjà avancée , nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage : nous perdîmes le Capitaine qui mou-

Missionnaires de la C. de J. 299
rut entre mes bras , avec de
grands sentimens de piété. En-
fin après bien des fatigues , nous
arrivâmes à *Trancambar*. Je pas-
sai de-là à *Madras* , d'où je me
rendis aisément à *Pentichery* , qui
estoit le lieu de ma Mission , & le
terme de mon voyage.





LETTRE

DU PERE
D'ENTRECOLLES.
MISSIONNAIRE

COMPAGNIE DE JESUS:

*Au Pere de BROISSIA , de la
même Compagnie.*

A Fao tcheon le 10. May 1715.



MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Il est juste que je vous rende compte de la Mission de

Kim-te-tchim , puisqu'elle doit ce qu'elle est à votre illustre famille : elle a esté fondée , & elle est entretenuë des libéralitez de M. le Marquis de Broissia votre frere : c'est l'ouvrage du feu P. de Broissia qui l'a conduite plusieurs années avec un zèle vraiment Apostolique. Sa mémoire est toujours chere à nos Néophytes , qui ont grand sujet de le regretter , puisqu'il s'en faut bien que j'aye les qualitez nécessaires pour remplacer un si fervent Missionnaire.

Je partis de Jao-tcheou dans le mois de Décembre , afin de me rendre à *Kim-te-tchim* , quelques jours avant les festes de Noël ; ma barque s'estant arrestée par hazard près d'un hameau , un habitant du lieu aborda mon Catéchiste qui avoit mis pied à terre , & il lui demanda,

si l'Européen qu'il voyoit n'estoit pas *Si-lao-ye*, (c'estoit le nom Chinois du P. de Broissia vôtre frere) qu'il avoit connu autrefois à *fao-tcheou*. Non, ce n'est pas lui, répondit le Catéchiste, & moi tout confus de matière au souvenir de la sainte vie de *Si-lao-ye*, je répétay plusieurs fois ces paroles de saint Jean : Non je ne le suis pas, *non sum*.

Ce fut la veille de saint Thomas que j'arrivai à *Kim te-tchim*. Je trouvai qu'il s'y estoit fait de grands changemens parmi les Mandarins : de quatre qu'ils estoient, il n'en restoit pas un seul, & d'autres leur avoient succédé qui m'estoient tout-à-fait inconnus. Le premier de ces Mandarins estoit monté au rang de Gouverneur d'une Ville du premier Ordre, & comme il m'ho-

noroit de son amitié , il m'en donna aussi - tost des marques , en se déclarant hautement le protecteur de la nouvelle Eglise que nôtre Mission Françoisé y a établie depuis peu. Le second Mandarin venoit de perdre son Pere , & il est it obligé , selon les Loix de l'Empire , de quitter sa charge , pour n'y rentrer qu'après les trois années de son deuil. Le troisiéme Mandarin estoit mort durant mon absence ; & le quatriéme venoit d'estre chargé de chaînes , à cause des injustices & des vexations qu'il avoit faites. Un Commissaire envoyé de la Cour parcourroit diverses Villes , & s'informoit secrettement de la conduite des Mandarins : ayant assisté à quelques jugemens iniques de nôtre Mandarin , il le fit arrester sur le champ ; & il instrui-

soit son procès selon toute la rigueur des loix , sans nul égard aux intercessions réitérées du Viceroy qui le protégeoit.

Je n'avois nulle habitude avec les nouveaux Mandarins , dont la protection nous est cependant si nécessaire pour la liberté de nos fonctions , & pour le repos de nos Néophytes. J'appris en arrivant que celui qui nous a vendu le terrain où est bastie notre Eglise , songeoit à nous inquiéter , pour peu que les Mandarins ne parussent pas favorables à la Religion. C'est pourquoi je résolus de les visiter au plustost , & de ménager leur amitié & leur protection par quelques présens d'Europe , qu'on ne peut se dispenser de leur faire.

Je différerai néanmoins ma visite jusqu'après la solennité de

Noël, afin de n'être occupé que du soin de préparer les Chrétiens à célébrer dignement cette grande feste. Ils avoient déjà amassé une petite somme pour avoir la symphonie Chinoise ; je leur representai qu'ils honoreront bien mieux la pauvreté de J E S U S naissant , si l'argent destiné à leurs fanfares de hautbois , de flutes , de tambours & de trompettes , ils le distribuoient aux pauvres. C'est ce qui se fit avec beaucoup d'édification. Grand nombre de confessions & de communions ferventes, jointes au chant des prières , firent tout l'agrément de cette nuit , qui nous rappelloit les merveilles opérées depuis tant de siècles. Au reste sans les libéralitez de M. le Marquis de Broissia , ce langage des Cieux n'auroit pas , selon les apparen-

306 *Lettres de quelques*
ces, esté si-tost entendu à *Kim-*
te-t.him.

Outre la multitude des Néophytes, que j'eus à confesser pendant les deux mois que j'y demeurai, je conférai encore le baptême à soixante & dix Infideles presque tous adultes, j'en aurois baptisé un plus grand nombre, si j'avois pû y faire un plus long sejour. J'y laissai plusieurs Catéchumènes qui s'assembloient régulièrement dans ma petite maison; & qui se partageoient en diverses troupes que les Catéchistes, les principaux Chrestiens, & moy nous instruisions separément de nos saints mysteres. Je prenois plaisir à les voir s'échauffer quelquefois dans la dispute; car il ne faut pas croire que les Chinois aient toujours autant de flegme qu'on leur en attribüë.

Plusieurs Pêcheurs qui estoient occupez pendant tout le jour de leur travail , venoient me trouver la nuit pour entendre la parole de Dieu , & cette divine semence qui tomboit dans des cœurs dociles , fructifioit au centuple. J'estois charmé de la naïveté avec laquelle ils me propofoient leurs doutes , & de l'ardeur qu'ils faisoient paroître pour estre régénerez dans les eaux du baptême.

Aussi-tôt que j'eus un peu de loisir , j'allai visiter les nouveaux Mandarins , & j'en fus bien reçu. Le principal de ces Mandarins agréa mes présens , & m'admit jusques dans l'interieur de son hôtel , où il me témoigna beaucoup de bonté. Deux jours après un Valet de l'audience vint m'avertir que son Maître

approchoit , & il parut tout-à-coup avec tout son train , qui bordoit la ruë des deux côtez. J'allai le recevoir à la porte de mon Eglise , où il entra , & où il demeura plus d'une heure. On lui présenta ensuite du thé dans des porcelaines très-fines , & par là j'eus occasion de lui dire que ces porcelaines estoient un gage de l'amitié dont m'honoroit son prédecesseur.

Notre entretien roula sur les sciences , & sur les curiositez d'Europe , & nous tombâmes insensiblement sur les matières de la Religion. Il avoit reçu parmi les présens que je lui avois faits , un Livre qui en prouve la vérité ; il me répéta plusieurs
» fois ces paroles : Ce que vous
» me dites , & ce que vos Livres
» enseignent du premier princi-
» pe de toutes choses , est con-

forme à la saine doctrine : je «
sçai que l'empereur estime vo- «
tre Religion , & effectivement «
elle est bonne. «

Quand il apperçut au haut de
la salle où nous étions , le saint
Nom de J E S U S , ainsi qu'on
le peint en Europe , auquel le
vernis & la dorure donnoient un
vif éclat , il me fit diverses ques-
tions qui m'engagèrent à l'en-
tretien quelque-temps de ce si-
gne de notre sainte Religion.
C'est-à-dire , reprit-il , que tou- «
tes les Maisons qui ont sur la «
porte une semblable figure , sont «
habitées par des familles Chref- «
tiennes. Vous voyez , mon R. P. «
que la croix se montre icy à dé-
couvert , & que nos Chrestiens
ne rougissent pas d'y faire une
profession publique du Christia-
nisme. On auroit compté pour
beaucoup cet avantage dans les

310 *Lettres de quelques*
premiérs siècles de l'Eglise , &
que ne devons-nous pas faire
pour le grand Prince de qui nous
tenons un tel bien fait ?

Toute la Ville eut connoissance de l'honneur que nous faisoit le Mandarin , parce que pour venir de son hotel à notre Eglise , il traversa presque toutes les rues de *Kim-te tchim*. Il me fit à son tour quelques présens selon la coutume qui se pratique à la Chine à l'égard des Etrangers. Il m'envoya de la volaille, de la farine , du vin , des chandelles , &c. La somme d'argent qu'on est obligé de distribuer aux Domestiques dans une pareille occasion , est souvent plus considérable que les présens ; mais c'est une distinction que les principaux d'une ville acheteroient bien cher , afin de se mettre à couvert des avanies , & d'es-

Missionnaires de la C. de J. 311
tre en droit d'en faire impunément.

Ce fut un Vendredi que ce Magistrat visita nôtre Eglise : quelques-uns de nos Chrétiens passèrent ce jour-là dans des exercices continuels de piété. Vous avez pû voir dans une de mes Lettres , combien le Seigneur a répandu de bénédictions sur la retraite de huit jours que j'ai donnée à nos Néophytes , à l'imitation de celles qui se donnent dans nos Maisons de Bretagne : plusieurs de ces Néophytes ont formé d'eux-mêmes une espece de société, pour s'assembler un Vendredi de chaque mois , & pour faire ce jour-là en abrégé , tous les exercices de la retraite. Je fus surpris & édifié d'une si sainte pratique , que je ne leur avois pas inspirée. Ainsi tandis qu'un

Grand du siècle, rendoit au lieu saint un honneur de pure cérémonie, & où le cœur n'avoit pas beaucoup de part, nos Chrétiens faisoient monter au Ciel leurs prières ferventes, & adoroient le vrai Dieu en esprit & en vérité.

Vous ne doutez pas, mon R. Pere, que nous n'ayions beaucoup à souffrir de la gese que nous impose le commerce qu'il nous faut avoir malgré nous avec ces Grands de l'Empire; presque sans nulle esperance de les convertir. Le jour que je visitai le Mandarin en habit de cérémonie, j'avois porté dès le matin le Viatique & donné l'Extreme-Onction à un bon vieillard qui estoit logé dans une méchante chaumière. Ce sont-là les véritables délices d'un Missionnaire: quand il fait pour un
temps

Missionnaires de la C. de J. 313
temps un autre personnage, c'est
toujours contre son gré, & il en
gémît au fond du cœur.

La ferveur de nos Chrestiens
nous dédommage d'une con-
trainte si importune, mais en
même-temps si nécessaire pour
le bien de la Religion. Je ne pou-
vois retenir mes larmes, quand
je les voyois venir se purifier dans
le Sacrement de la Pénitence
pour des fautes très - légères &
presque imperceptibles. Ils es-
toient inconsolables, par exem-
ple, lorsqu'ils avoient donné en-
trée dans leurs cœurs à quelque
petit sentiment de vanité, en ex-
pliquant les mysteres de la Foi à
leurs Parens ou à leurs amis. Un
d'eux me disoit avec une simpli-
cité admirable: On me doit, & "
je souffre beaucoup de ce qu'on "
ne me paye pas; mais je ne veux "
aucun mal à ces débiteurs injus- "

XIII. Rec.

O

” res : depuis que j’ai fait la re-
 ” traitte , je me regarde comme
 ” un homme qui feroit déjà mort ,
 ” & je ne fatigue plus ceux qui me
 ” doivent.

Le frere de ce Néophyte qui demeure à neuf lieuës de *Kim-tetchim* , n’eut pas plustost appris mon arrivée , ~~ou~~ il partit à l’instant pour se rendre à l’Eglise nonobstant la rigueur de l’hiver , & sans faire nulle attention à un dangereux abcez qui lui estoit venu sur le pied. Il fallut le mettre aussi-tost au liët ; je l’allai voir souvent , & je le trouvois toujours occupé de la prière & de la lecture des Livres-saints : il estoit beaucoup moins inquiet de son mal que je ne l’estois moi-même.

Il ne se trouve guères de Catéchumenes qui n’aient à souffrir quelque persécution de leurs

familles , lorsqu'ils embrassent la Religion. Un de ces Catéchumènes vient d'estre mis pour cette raison à une rude épreuve : il renoit le livre de compte de son Oncle , qui est un riche Marchand ; il n'eut pas plust. Il reçût le Baptême qu'il fut chassé de la maison , & il fut réduit pendant plus d'un an à une extrême misère. De faux amis semblables à ceux du célèbre Eleazar , lui conseilloyent d'abandonner la Foi en apparence , & de mener en secret une vie Chrétienne, parce que c'estoit-là l'unique moyen de rentrer dans son premier emploi. Il rejetta bien loin cette indigne proposition , & il aima mieux conduire sa femme & ses Enfans dans un Village où il en coûte peu pour vivre, tandis qu'il subsistoit lui-même d'un travail auquel il n'estoit

nullement accoutumé. Son Oncle touché enfin de sa misère, vient de lui rendre son amitié, & de le rappeler à son service : il m'en informa aussi-tôt, & je l'exhortai à moderer son zele ; car l'ardeur avec laquelle il prêchoit les vérités de la Religion, rassembloit autour de lui tous les ouvriers qui quittoient leur travail pour l'entendre, & c'est principalement ce qui lui avoit attiré la disgrâce de son Oncle. Il sera bien-tôt en état d'assister les Chrétiens qui sont dans l'indigence, & peut-estre ceux-là-mêmes dont il a reçu du secours.

Les Artisans & les Ouvriers font le plus grand nombre des Chrétiens de *Kim-te-tchim* : ils ont raisonnablement de quoi vivre, lorsqu'ils sont en santé, & qu'ils ont de l'ouvrage ; mais

s'ils viennent à tomber malades ou que les ouvrages cessent, ils sont à plaindre dans un lieu où les vivres sont chers, & où éloignez la plupart de leurs Pays, ils ne trouvent nulle ressource. La charité qui regne parmi les Chrestiens les porte à s'aider les uns les autres ; j'administrerai il y a peu de jours les derniers Sacremens à un jeune Ouvrier étranger qui estoit attaqué d'une dissenterie maligne ; une famille Chrestienne, quoique logée à l'estroit, l'avoit recueilli, & lui rendoit les services les plus rebutans, sans s'effrayer d'un mal qui de sa nature est infect & contagieux. Le malade mourut le dernier jour de l'an Chinois ; c'est une circonstance qui rendoit cette œuvre de charité plus recommandable, sur-tout parmi les Infidelles ; car c'estoit

selon leurs idées superstitieuses ; un très-mauvais présage pour l'année suivante : une coutume du dernier jour de l'an est de ne souffrir chez soy aucun étranger , pas même les plus proches Parens , de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année , il n'enleve le bonheur qui doit descendre sur la maison, & ne le détourne chez lui au préjudice de son hôte. Ce jour-là chacun se renferme dans son domestique , & se réjouit uniquement avec sa famille.

Rien n'est plus ordinaire à la Chine que de voir des Peres de famille vendre jusqu'à leurs propres enfans. Quand l'enfant est Chrestien , & qu'il est livré à un Infidele , son ame est pour ainsi dire , vendue avec son corps : c'est ce que j'ai eu la douleur de voir dans mon dernier voyage

Missionnaires de la C. de 7. 319
de *Kim te-tchim*. Un Chrestien
avoit acheté un de ces Enfans
pour le préserver de tomber en
des mains infidèles. Le pere de
cet enfant avoit un second fils ,
& se voyant pressé par des créan-
ciers intraitables , il le vendit
à un Idolâtre. Les Chrestiens
qui vouloient prévenir ce mal-
heur , se taxerent volontaire-
ment pour le racheter ; mais il
n'estoit plus temps , & le mar-
ché estoit conclu.

C'est dans ces tristes conjon-
ctures , mon R. Pere , qu'un Mis-
sionnaire voudroit donner tout
ce qu'il a , & s'il le pouvoit , sans
nuire à la Prédication de l'Evan-
gile , se donner lui-même à l'e-
xemple du grand Evêque saint
Paulin , pour racheter ses fre-
res en J E S U S - C H R I S T. Je
n'ay pas laissé de trouver dans
ma pauvreté de quoi soulager la

misère extrême de deux pauvres Chrestiens. Le premier avoit vû bruser sa maison, ses meubles, & tous les outils propres de son métier. Le second estoit un Medecin de profession, & des voleurs lui avoient enlevé pendant la nuit ses habits les plus propres : c'estoit lui avoir dérobé sa science & sa réputation ; car icy un Medecin mal vestu passe toujours pour ignorant, & n'est employé de personne.

Lorsque je voyois des Chrestiens mourir de pure misère, ou des enfans devenir les esclaves des Infidèles ; j'ai pensé plusieurs fois, que si des personnes zelées pour la conversion des Chinois ménageoient un fonds, dont le revenu servist de ressource dans ces besoins extrêmes, rien ne feroit plus d'hon-

Missionnaires de la C. de F. 321
neur à la Religion , ni ne serviroit davantage à l'étendre.

Vous me demanderez peut-estre si je compte beaucoup de lettrez parmi le grand nombre de pauvres Néophytes , qui font profession du Christianisme à *Kim te-tchim*. A cela je vous répondrai que quelques-uns d'eux se font un plaisir de me voir & de m'entretenir. J'en connois un sur-tout , avec qui j'ai de fréquentes conversations , & qui paroist s'approcher du Royaume de Dieu. Il est peu de nos mysteres , sur lesquels il ne m'ait proposé ses difficultez ; comme il a de l'esprit , & qu'il est réglé dans ses mœurs , j'espère de la Divine miséricorde qu'elle lui donnera la force d'exécuter ce qu'elle lui a inspiré. Il vient de faire baptiser une de ses filles qui estoit à l'extrémité , & cet en-

fant est maintenant au Ciel qui presse la conversion de son pere.

Un autre Lettré habile & riche tout ensemble, me témoigne de l'amitié ; mais il n'en est pas plus affectionné au Christianisme. Sa tante est Chrestienne, & sa mere se dispose à recevoir le Baptême. A peine ce Lettré fut informé du dessein de sa mere, qu'il éclata contre-elle par toute sorte de reproches & d'invectives. Il en vint jusqu'à la menacer que le jour même qu'elle seroit baptisée, il prendroit un habit de deuil, & qu'en cet estat il parcoureroit toutes les rues de *Kim-te-tchim*, pour déplorer publiquement sa malheureuse destinée.

J'instruis actuellement plusieurs Catéchumènes d'une même famille que j'espère baptiser

au premier jour ; un Lettré de leurs parens qui brigue le Mandarinat , est allé les trouver pour s'opposer à leur dessein ; mais il en a reçu une réponse qui l'a couvert de confusion. Quoi , lui ont-ils dit : Vous sçaviez il y a quelque-temps que nous manquions de tout dans notre maison , & que nous n'avions pas même de ris à manger ; vous ne parûtes point alors pour nous aider de vos libéralitez , & aujourd'hui que vous apprenez la disposition où nous sommes de nous faire Chrestiens , vous accourez avec empressement pour nous en détourner ? Vous craignez sans doute que cette démarche ne vous deshonore , mais notre parti est pris , & vous ne devez pas croire que pour vous obliger , nous nous privions d'un bonheur

» que nous préferons à tous les
» biens de la terre.

Voici encore un trait de l'aversion que l'esprit d'orgueil inspire aux Lettrez pour le Christianisme. La fille d'un de nos Chrestiens avoit été promise dès le berceau au fils d'un Lettré : ces sortes de promesses sont ordinaires à la Chine , & les Loix les autorisent. Cette jeune fille estoit élevée dans la maison de son beau-pere ; c'estoit pour elle une très-mauvaise école. Elle tomba peu à peu dans un estat de langueur dont nul remède ne pouvoit la guérir . on la renvoya chez ses parens , dans l'esperance qu'elle se rétabliroit par leurs soins. Ceux-ci qui venoient d'embrasser la Foi , l'instruisirent des veritez Chrestiennes , & je la baptisai qu'elle n'avoit

encore que dix ans. Aussi tost qu'elle fut rétablie , sa belle-mere la rappella auprès d'elle. Quand le Lettré s'apperçut qu'elle estoit Chrestienne , il se répandit en toute sorte d'invectives & de calomnies contre les Chrestiens , & courut sur le champ au Tribunal du Mandarin , pour y porter ses plaintes : mais le principal Officier auquel il s'adressa d'abord , l'empêcha de passer outre. Vous n'y pensez pas , lui « dit-il, comment parlez-vous de « la Religion Chrestienne ? Ne « sçavez-vous pas que le Manda- « rin mon maître & le vôtre , « en juge autrement que vous ? « Direz-vous qu'il se trompe ? & « quand cela seroit vrai de lui , « oseriez-vous en dire autant de « l'Empereur qui autorise cette « Religion, & qui en fait l'éloge ? »

C'est ainsi que fut conjuré l'ouvrage qui estoit tout prest de se former.

Les Lettrez de *Kim-te-tchim*, ont peine à me croire, quand je leur dis, qu'il y a dans plusieurs Villes grand nombre de Bacheliers & de Docteurs qui font profession du Christianisme. Ce seroit un grand bien pour cette Mission si nos Lettrez se rendoient dociles aux Véritez de la foi ; car le peuple est prévenu pour eux d'une grande estime, & leur exemple fait de fortes impressions sur les esprits. Vos prieres, celles de vótre illustre Famille, & de tant d'ames saintes qui s'intéressent aux progres de la Religion procureront peut-estre la conversion de ces Lettrez : c'est à ces prières que j'attribuë principalement les bénédictions que Dieu répand sur

Missionnaires de la C. de F. 327
cette Chrestienté naissante.

J'ai baptisé un vieux *Sieou-tsai*, ou *Gradué*, qui demeure dans les montagnes à une lieue de *Kim-te-tchim*. C'est un homme d'esprit & d'une candeur admirable. Il y a deux ans qu'à cause de son grand âge, il fut exempté des examens que les *Graduez* doivent subir de trois en trois ans. La Cour a coutume d'envoyer un Examineur dans chaque Province : il punit les *Graduez* dont la composition est médiocre, ou il les casse tout-à-fait, si elle est au-dessous de la médiocrité. Tout *Gradué* qui ne se présente pas à cet examen triennal, est dès-là privé de son titre, & est mis au rang du simple peuple. Il n'y a que deux cas où il puisse s'en dispenser legiti-
mement, sçavoir quand il est malade, ou bien quand il porte

le deuil de son pere ou de sa mere. Les vieux Graduez après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur habileté & de leur vieillesse, sont dispensés pour toujours de ces sortes d'examens, & ils conservent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachez à l'estat de Gradué. Tel estoit celui dont je parle. Il est le seul Chrestien de son Village, & je l'ai entendu gémir plusieurs fois, de ce qu'il n'avoit pû encore persuader à ses parens d'imiter son exemple.

Les jugemens de Dieu sur la conversion des Infidèles sont impénétrables. Tel qu'on desespere de gagner à J E S U S-CHRIST, se convertit tout-à-coup lorsqu'on s'y attend le moins : tel autre dont la conquête paroissoit comme assu-

Lettres de quelq. Miss. &c. 329
rée . trompe l'attente la plus
certaine , & persevere dans son
aveuglement. Je me contente-
rai de vous en rapporter deux
exemples parmi une infinité
d'autres , qui vérifient ces terri-
bles paroles du Sauveur : * *On*
prendra l'un , & on laissera l'au-
tre.

Je m'estois souvent entretenu
des véritez de la Religion avec
un Chinois , qui me paroissoit
en estre vivement touché , & qui
ne soupiroit , ce semble , qu'a-
près la grace du baptesme. Dans
un repas où il se trouva chez
une de ses parentes , un os de
poulet s'arresta au milieu de son
gosier ; & quelques efforts qu'il
fist , il ne put ni le jeter dehors ,
ni le pousser en dedans. On le
conduisit à demi-mort dans sa

* *Unus assumetur , & alter relinquetur.*
Luc. c. 17. v. 35.

maison , & comme il passoit devant nôtre Eglise , il m'envoya dire de prier Dieu pour lui , en m'assurant que s'il guérissoit , il se feroit aussi-tost Chrestien. J'envoyai à l'instant un Catéchiste pour invoquer sur lui le saint Nom du Seigneur , & pour le baptiser en cas de nécessité. Les Ministres de Satan nous avoient prevenus : Un de ses amis idolâtre lui avoit donné un breuvage , sur lequel il avoit jetté un sort que les Infidelles employent en de pareilles occasions , & qu'ils nomment *Kieou-lom-hia-hai* , c'est-à-dire , que les neuf dragons se précipitent dans la Mer. Le malade se trouva soulagé , & l'enfer conserva sa proye que j'estois prest de lui ravir.

L'autre exemple que j'ai promis de vous rapporter est plus

Missionnaires de la C. de F. 331
consolant. Le pere de deux de
mes Chrestiens âgé de 80. ans
perséveroit dans son infidélité
avec une opiniâtré , que je n'a-
vois jamais pû vaincre. L'un de
ses deux Enfans eut un voyage à
faire : il communia avec beau-
coup de piété avant que de s'em-
barquer. Trois jours après com-
me il passoit pendant la nuit le
Lac de *Fao-tcheou* , qui a trente
lieuës de circuit , sa barque tou-
te remplie de passagers , heurta
contre une autre beaucoup plus
forte qui estoit à l'ancre, & qu'on
n'avoit pas apperçue : elle se bri-
sa à l'instant , & presque tous
les passagers périrent. Ce jeune
homme fut de ceux qui se sauve-
rent, il revint au plus viste à *Kim-
te-tchim* : Son pere reconnut la
protection de Dieu dans la ma-
nière dont son fils s'estoit tiré de
ce péril : il l'exhorta à en remer-

cier le Seigneur, & il vint aussitôt me trouver à l'Eglise, pour me prier de l'instruire & de le baptiser.

La Providence m'adressa en même-temps un autre vieillard âgé de 68 ans, & qui estoit plein de force & de vivacité. La seule curiosité l'avoit conduit à l'Eglise, il souhaittoit avec passion de voir un Européen, & comme la porte estoit entrouverte, il cherchoit à me rencontrer des yeux. Un Catéchiste l'aperçut; & l'invita honnestement à entrer; je le reçûs avec amitié, & je lui laissai tout le temps de me contempler à loisir. Je l'entre-tins ensuite des vérités de la Religion, il les goûta; je sentis même qu'il avoit un autre maître qui l'instruisoit au fonds du cœur. Il vint me revoir le lendemain, & le troisième jour il

m'amena un de ses amis qui revenoit de la campagne , auquel il vouloit, me disoit-il, faire part du trésor qu'il avoit découvert. Celui-ci de retour à son village en devint , pour ainsi dire , l'Apôtre : il enseigna à ses Concitoyens les vérités qu'il venoit d'apprendre , & plusieurs ne demandent maintenant qu'à estre instruits. C'est dans ces occasions où je voudrois , s'il estoit possible , me multiplier moi-même. Du moins si j'avois trois ou quatre Catéchistes de plus , combien d'ames ne gagnerois-je pas à J E S U S- C H R I S T ? Ce bon vieillard m'apporta quelques jours après un sac rempli d'Idoles , dont quelques-unes estoient de prix : elles furent mises en pièces & jettées au feu. Je le baptisai ensuite aussi - bien que plusieurs Ouvriers qui travaillent dans sa

334 *Lettres de quelques*
maison , & qui ont esté touchez
de ses instructions & de son exem-
ple.

Un autre Infidelle vient d'é-
prouver un effet non moins sen-
sible de la miséricorde de Dieu
à son égard. Un Chrestien avec
lequel il estoit associé , l'avoit
instruit de nos saints mysteres ;
il tomba malade , & il demanda
le baptême. Le Chrestien né-
gligea de m'en avertir sur l'heu-
re , le malade fut surpris tout-à-
coup d'un délire qui le mena-
çoit d'une mort prochaine. Son
ami le voyant sans connoissan-
ce , douta s'il lui estoit permis de
le baptiser , & ce ne fut qu'avec
une extrême repugnance qu'il
se détermina à le faire. Le mala-
de reçut donc le baptême , & il
expira un moment après l'avoir
reçu. Ce doute qu'avoit eu le
Chrestien , m'engagea à faire

Missionnaires de la C. de J. 335
une instruction publique à tous
les Néophytes assemblez , sur
la manière dont ils devoient se
comporter dans de semblables
conjonctures.

La petite verolle avoit réduit
la fille d'un Infidèle à la dernière
extremité , & elle estoit desespé-
rée des Medecins. Son pere
scut qu'un Chrestien avoit sau-
vé deux de ses enfans attaquez
de la même maladie , par un re-
mède que le Missionnaire lui a-
voit donné. Il alla le trouver ,
& le pria de lui procurer le mê-
me secours. Le Chrestien vint
m'en donner avis ; la résolution
fut prise de baptiser la petite fil-
le à l'inscû des parens , en tirant
d'eux néanmoins une promesse ,
que si elle guérissoit ils permet-
troient qu'elle fust instruite des
véritez de la Religion. Ses pa-
rens s'y engagerent volontiers :

mais le remede vint trop tard.
Du reste , & c'est ce qui impor-
toit le plus , la fille fut baptisée
vers le midy , & le soir elle entra
en possession de l'heritage des en-
fans de Dieu. Son pere ne laissa
pas d'avoir recours aux supersti-
tions qui sont en usage pour ho-
norer la Déesse de la petite ve-
rolle ; & comme on lui represen-
toit que cette fausse Divinité ne
lui avoit pas esté propice , &
qu'elle étoit devenuë indigne des
„ honneurs qu'il lui rendoit, N'im-
„ porte , répondoit-il, j'ai d'autres
„ enfans , & si je manquois à mon
„ devoir , elle pourroit bien me
„ les enlever , comme elle m'a en-
„ levé celle-ci.

La manière dont quelques
Medecins Chinois traittent ceux
qui ont la petite verolle , mérite
d'estre rapportée : ils se vantent
d'avoir le secret de la transplan-
ter

ter en quelque sorte , & ils appellent le moyen dont ils se servent *Miao* ; c'est le nom qu'on donne au ris en herbe qu'on transplante d'un champ dans un autre , & aux œufs de poisson déjà animez dont on peuple les étangs. Voici donc comme ils s'y prennent ; quand il tombe entre leurs mains un enfant dont la petite verolle fort avec abondance , & sans aucun fâcheux accident , ils en prennent les croûtes qu'ils font sécher , qu'ils pulvérisent , & qu'ils gardent avec soin. Lorsqu'ils apperçoivent dans un malade les symptômes d'une petite verolle naissante , ils aident la nature , à ce qu'ils prétendent , en lui mettant dans chaque narine une petite boule de coton , où cette poussière est semée , & ils s'imaginent que ces esprits passant du cerveau dans

la masse du sang , forment une espece de levain qui produit une fermentation utile ; & que par ce moyen la petite verolle sort abondamment & sans aucun danger , parce qu'elle se trouve entée , pour ainsi dire , sur une bonne espece. Pour moi j'ajoute peu de foi à ce remède , & je lui préférerois sans difficulté une prise de poudre de vipère si j'en avois.

Vous jugerez sans doute de ce que j'ai l'honneur de vous dire , que je me mesle quelquefois de donner des remèdes. Il est vrai, mon R. Pere , & je vous avoüerai même qu'il n'y a point de métier que je ne fisse de bon cœur , pour peu qu'il pût contribuer à la conversion des ames. J'ai souvent regret de n'avoir pas pris des leçons de Pharmacie , lorsque j'estois en Europe ;

Vous seriez étonné de voir le gros volume tout rempli de recettes que j'ai écrit de ma main. Je m'imagine que ce Recueil fera dans la suite entre les mains de quelque fervent Missionnaire, encore plus de bien que dans les miennes.

L'Eglise de *Kim-te-tchim* est trop petite pour contenir la multitude de mes Néophytes , sur tout aux grandes Fêtes : je viens d'acquiescer un emplacements pour l'agrandir , & je juge ce besoin si pressant que je suis résolu d'y employer une partie de la somme qu'on m'envoie pour ma propre subsistance. Je me repose sur la Providence , & j'espère qu'elle me procurera des secours qui remplaceront l'argent que je tire de mon petit fonds. Deux cens taëls suffiront pour exécuter mon projet. Il faudra

ensuite bâtir un petit logement pour le Missionnaire , mais je n'y penserai que quand j'aurai acheté une maison dont je puisse faire une autre Eglise que je dédierai à la sainte Vierge , & où j'assemblerai nos Dames Chrestiennes. A mon dernier voyage elles tinrent leur assemblée dans une boutique qu'on tint fermée pendant ce temps-là. Le lieu , comme vous voyez , n'estoit guères décent pour la célébration de nos saints Mysteres , & pour l'administration des Sacremens.

Je ne puis m'empêcher , mon R. Pere , d'ajouter encore icy quelques traits du zèle qu'ont nos Chrestiens pour la conversion de leurs Concitoyens. Une jeune femme dont le mary est Chrestien , n'estant encore que Catéchumene , a sçu gagner à J E S U S - C H R I S T la grand'

mere, sa mere, son pere, les deux freres, & une belle sœur. Outre cela elle trouva le moyen de mettre dans le Ciel un grand nombre de petits enfans d'Infidelles qu'elle baptisoit secrettement dans un temps de mortalité. Je ne balançai pas à répandre au plustost les eaux salutaires du baptême sur une Profelite, qui les avoit fait couler si à propos sur tant d'autres.

Au reste on ne doit pas s'imaginer que nôtre Caréchumene ait trouvé de la facilité à toutes ces conversions qu'elle a operées. Sa grand' mere qui a 86. ans, a long temps exercé son zèle & sa patience. Ce qu'on appelle en Europe le sexe devot, est icy le sexe superstitieux à l'excès. Celle dont je parle faisoit profession du jeûne le plus austere : elle vivoit selon toute la rigueur

de sa secte , & depuis quarante ans , elle n'avoit rien mangé qui eust vie. De plus c'estoit une devote du Dieu *Fo* , à longues prières : elle estoit enrôlée dans la Confrérie du fameux Temple de la montagne *Kiou-hoa chan*. On va de fort loin en pèlerinage à ce Temple ; les Pèlerins , dès qu'ils sont au bas de la montagne , s'agenouïllent & se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent pas faire le pèlerinage , chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo* , & tout au tour de sa figure sont une infinité de petits cercles. Les devots & les devotes au Dieu *Fo* , prononcent mille

Missionnaires de la C. de J. 343
fois cette prière *Na-mo-o-mi-to Fo* , à laquelle ils ne comprennent rien ; car elle leur est venue des Indes avec la secte de *Fo*. Ils font de plus cent genuflexions , après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles , dont la figure est toute couverte. De temps en temps on invite les Bonzes à venir à la maison pour y faire des prières , & pour sceller & authentifier le nombre des cercles qui ont esté remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien scellé par les Bonzes : c'est ce qu'ils appellent *Zou in* , c'est-à-dire , passe-port pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce passeport ne s'accorde point qu'il n'en coûte quelques taëls , mais aussi selon eux , on est assuré d'un voyage heureux.

La grand' mere de nôtre Ca-

téchumene avoit lieu d'estre contente de ses faux Dieux sur la durée de sa vie future , dont elle avoit un bon garant dans ses prétendus mérites. Son *Lou-in* estoit rempli, & lui avoit coûté trente *tuels* à diverses reprises. Vous voyez par-là combien de liens l'attachoient au Dieu *Fo* , & s'il estoit facile de mettre en liberté cette fille d'Abraham , que le Démon tenoit captive depuis tant d'années. Néanmoins , elle jeta elle-même au feu son *Lou-in* , & elle renonça à ses indulgences imaginaires , pour être régénérée dans les eaux du baptesme. On ne voulut point lui laisser une espece de Chapellet , quoiqu'on eust pû le consacrer à un saint usage, afin d'effacer de son esprit toute idée de ses superstitions , & je louai fort ce trait de prudence. Les

Missionnaires de la C. de J. 345
devoits de cette secte ont continuellement pendu au col ou autour du bras une sorte de Chapelet de prix composé de cent grains médiocres & de huit plus gros : à la teste & dans l'endroit où nous plaçons une croix , se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatieres faites en forme de callebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts , qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses ; *Na mo. o-mi. to-Fo* , l'usage de ces Chapelets dans la secte de *Fo* , est de beaucoup de siècles plus ancien que celui du saint Rosaire parmi les Chrestiens.

Quand on expliqua à cette bonne Catéchumene l'auguste signe de la Croix , & combien il est redoutable aux Démonz, elle fit une remarque que je ne dois pas omettre. Cela est ad-

mirable , s'écria-t-elle ; n'avez-vous pas fait réflexion qu'aux réjouissances du cinquième jour, de la cinquième Lune ; nous faisons aux petits enfans qu'on mène dehors , une Croix avec du vermillon au milieu du front , & cela afin de les préserver du malin esprit. En effet , un de mes Chrestiens qui est du même Village , convient de cette coutume ; c'est ce qui confirme , ce que quelques-uns assurent , que la Religion Chrestienne a esté connue anciennement à la Chine, sous le nom de *Che-tse-kiao* , c'est à dire Religion de la Croix.

Un de mes Chrestiens étant allé dans son Pays , qui est éloigné de 30. lieuës de *Kim-tetchim* , prêcha la Foi à ses Concitoyens , & en convertit cinquante par ses exhortations & par ses bons exemples. Le Mis-

Missionnaires de la C. de J. 347
 fionnaire qui les a baptisez m'en
 a rendu témoignage. *Kim - te -*
tchim estant l'abord d'une infini-
 té d'étrangers que le commerce
 y attire , l'Eglise qui y est placée,
 sert infiniment à étendre la foi ,
 & il se peut faire , que bien que
 je l'ignore , d'autres Chrestiens
 qui seront retournez dans leurs
 Provinces , y auront jetté la se-
 mence Evangelique avec un é-
 gal succez. C'est ainsi que M.
 le Marquis de Broissia , sans a-
 voir traversé les Mers recevra
 la recompense dûë aux hommes
 Apostoliques * , & que J E S U S -
 C H R I S T lui tiendra compte
 de tout le bien qui se fait à *Kim-*
te tchim , où il se trouve tant de
 Chrestiens qui doivent à ses li-
 béralitez leur conversion & leur
 salut.

* *Mercedem Prophetæ accipiet.* Matt. c. 10.
 v. 41.

Je finirai ce qui regarde nos Chrestiens par un dernier trait de l'attachement qu'ils ont pour leur Religion , qui me donnera lieu de vous instruire des mœurs & des coûtures Chinoises. Un fervent Chrestien fut atteint d'une phtisie l'année dernière : il voyoit les approches de la mort avec une fermeté , & une constance que tout le monde admiroit : il n'avoit d'inquiétude que par rapport à sa femme qui estoit près de ses premières couches , & il craignoit avec raison qu'elle ne fust livrée à quelque Infidelle qui la pervertiroit , ou du moins qui ne lui laisseroit pas la liberté de faire une profession ouverte de sa foi. Pour la préserver de ce malheur , il ne donna point de repos à un Chrestien de ses amis , qu'il ne lui eust promis de l'épouser après sa

mort , & il détermina sa Femme par de pareilles instances à consentir à de secondes nocces.

C'est la coûtume à la Chine que les Veuves , quand elles sont de qualité , passent le reste de leurs jours dans le veuvage ; & c'est une marque du respect qu'elles conservent pour la mémoire de leur mary deffunt. Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre: Les Parens qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mary, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le Mary est arrêté & l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connoissance. Si elle a une fille , & qu'elle soit encore à la mammelle , elle entre dans le marché de la mere. Il n'y a qu'un moyen pour une Veuve

350 ' *Lettres de quelques*
de se délivrer de cette oppres-
sion, c'est qu'elle ait de quoi sub-
sister, & qu'elle se fasse Bonzes-
se : mais cette condition est fort
décriée, & elle ne peut guères
l'embrasser sans se déshono-
rer.

La femme dont je parle ac-
coucha d'une fille trois jours a-
près la mort de son Mary. La
succession appartenoit de droit
au Neveu qui estoit infidelle.
Car c'est encore une coûtume
de la Chine que les filles n'héri-
tent pas des biens immeubles, &
le deffunt n'avoit pour tout bien
qu'un laboratoire en porcelaine.
Ce Neveu comme le plus pro-
che heritier vendit aussi-tost la
Veuve à un Infidelle, & celui-
ci ne manqua pas dès le lende-
main matin d'envoyer une chai-
se à porteur, avec bon nombre
de gens affidez, qui enlevèrent

cette pauvre Veuve , & la transporterent dans la maison du nouveau Mari. Une pareille violence la desespéra : elle mit en pièces la chaise où on l'avoit enfermée , & quand elle fut arrivée dans la maison de celui à qui on venoit de la livrer , elle ne fit que pleurer & gémir : elle ne mangeoit point , & elle menaçoit de se laisser mourir de faim, plutôt que d'estre la femme d'un Idolâtre , qui ne lui permettroit pas l'exercice de sa Religion , & qui vendroit sa fille à quelque autre Idolâtre.

Cependant les Chrestiens délibérèrent ensemble des mesures qu'ils avoient à prendre pour la mettre en liberté. Leur partie estoit riche , & il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir à la Chine avec de l'argent : on empêche même les Requestes d'aller

jusqu'au Mandarin. Il fut conclu néanmoins qu'on porteroit une plainte à son Tribunal. Un Chrestien quoique parent éloigné du premier mary de cette femme infortunée , eut le courage de se faire chef de l'accusation : il va à l'Hôtel du Mandarin , & frappe trois coups sur une espèce de timbale qui est à côté de la Salle où l'on rend justice. C'est un signal qui ne se donne que dans les malheurs extrêmes , & alors le Mandarin , quelque occupé qu'il soit , doit tout quitter sur l'heure , pour accorder l'audience qu'on lui demande. Il est vrai qu'il en couste la bastonnade à celui qui donne l'alarme , à moins qu'il ne s'agisse de quelque injustice criante , qui mérite un prompt remède.

Nôtre charitable Chrestien

s'estoit préparé au châtement. Il le reçut, & ensuite il presenta sa Requête au Mandarin. Il n'eut garde d'alleguer pour raison qu'il n'estoit pas permis à une Chrestienne d'épouser un Infidelle; mais il prit l'affaire au criminel, il la traitta d'un rapt violent, & il se plaignit de l'inexécution de de la Loi qui défend de vendre une femme à un nouvel Epoux, avant qu'elle ait achevé le mois de son deuil. Cette loy est souvent négligée, néanmoins quand on se plaint de son infraction, on embarrasse le Mandarin pour peu qu'il cherche à conniver. Le Mandarin ne put donc se dispenser de répondre la Requête, & les parties furent citées.

Comme cette généreuse Néophyte sçait lire, ce qui est icy aussi rare parmi les personnes du sexe, qu'il est ordinaire parmi

les hommes; on trouva le moyen de lui faire tenir plusieurs billers, qui lui donnoient avis des mesures qu'on avoit prises. Elle fut conduite à l'audience, où elle soutint que presque aussi-tôt après la mort de son mary, elle avoit esté enlevée de force; preuve de cela, dit-elle, c'est que me trouvant alors sans défense, je mordis à l'épaule celui qui m'enleva, & qui me jetta dans la chaise, c'est ce qu'il est aisé de vérifier. Comme le Mandarin bioissoit, & qu'il cherchoit des temperamens pour accommoder l'affaire, elle tira des ciseaux, & fit semblant de vouloir se couper les cheveux, pour lui faire entendre qu'elle aimoit mieux renoncer tout-à-fait au Mariage, que de consentir à estre l'épouse de celui qui l'avoit ravie. Le Mandarin se vit obligé de pro-

Missionnaires de la C. de J. 355
noncer , & il ordonna qu'elle se-
roit mise en liberté.

Tout estoit fini , ce semble ,
après ce Jugement , & les Chres-
tiens se retirèrent fort satisfaits.
Mais leur joye fut bien courte.
A peine cette pauvre femme fut-
elle dans la ruë , qu'on l'enleva
une seconde fois. On comprit
aisément que ce ravisseur injus-
te se sentoît appuyé. La Néo-
phyte s'abandonna de nouveau
à toute sa douleur , laquelle
jointe aux insomnies & à l'absti-
nence , lui causa une fièvre des
plus violentes. Alors son préten-
du Mari consentit à la remettre
entre les mains de celui qui le
rembourseroit de son argent. Le
Chrestien qui avoit promis de
l'épouser , accepta la condition ;
& c'est ainsi que se termina cer-
te fâcheuse affaire. Nôtre Néo-
phyte fut long-temps l'admira-

tion des Chinois, ils ne parloient d'elle que comme d'une héroïne. A mon arrivée à *Kim-tetchim*, je baptisai sa petite fille, dont le salut avoit couru tant de risques.

Vous voyez, mon R. Pere, combien il y a d'obstacles à surmonter pour embrasser ou conserver la foi au milieu de ces Nations Infidelles : au lieu que dans le règne de l'Eglise, pour se damner, il faut en quelque sorte s'obstiner à sa perte, & franchir toutes les barrières que les loix Ecclesiastiques & Civiles opposent au libertinage. On trouve à chaque pas de pieux monumens qui prêchent la vertu, & qui inspirent l'horreur du vice. Mais icy combien de sortes de professions auxquelles il faut absolument renoncer, quand on veut se faire Chrestien ; &

Missionnaires de la C. de F. 357
où trouver des ressources pour
subsister ? Un de nos Missionnaires a baptisé depuis peu deux
Bonzes ; j'en baptiserai un dans
trois ou quatre jours qui est sorti
de son Monastere , & qui a
quitté l'habit de Bonze : nous
regardons la conversion de ces
gens-là comme un miracle de la
grace de J E S U S - C H R I S T ;
non pas qu'il soit difficile de leur
persuader la vérité & la nécessité
de nôtre sainte Religion ;
mais c'est qu'étant la plupart
sur l'âge , & incapables de faire
autre chose que de mendier leur
vie avec quelque sorte d'honneur ,
ils ne peuvent se résoudre
à une mendicité qui devient
honteuse hors de leur profession
de Bonze. Néanmoins il arrive
je ne sçai comment , qu'on s'endurcit
sur l'aveuglement des
Bonzes , aussi-bien que sur celui

des Magiciens , & de ceux qui disent la bonne fortune , lesquels inondent cet Empire. Ce qui nous touche infiniment , c'est de voir les écüeils continuels que nos Chrestiens de tout estat ont à éviter pour se maintenir purs de toute superstition. Il faut qu'ils ayent toûjours en main , ainsi que s'exprime l'Apôtre ; *Les * armes de la justice pour se défendre à droit & à gauche* , & qu'ils soient continuellement en garde contre une infinité de superstitions qui régnerent dans la forme des Contrats , dans les corvées qu'on impose , dans les voïages qui se font de compagnie , dans les réjouissances & les festes publiques , dans les maladies populaires , dans les grandes calamitez causées par la sécheres-

* *Per arma justitia à dextris & à sinistris.*
Cor. c. 6. v. 7.

Missionnaires de la C. de J. 359
se ou par la pluie , dans les cérémonies des Mariages , dans l'appareil des obsèques ; & pour s'en préserver , nos Néophytes sont souvent obligez de renoncer à un gain considerable, de rompre avec des amis ou avec des parens , de perdre un protecteur , de résister à un Maître , ou de s'exposer à la colere d'un Magistrat. Après tout , les Chinois devenus une fois Chresttiens , trouvent dans leur foi des armes puissantes pour vaincre tous ces differens obstacles.

Mais à quels stratagêmes ridicules , les ministres de Satan n'ont-ils pas recours pour alienner les esprits du Christianisme ? Il semble que le commerce que les Marchands de Porcelaine font aux Indes & aux Philippiennes , ne servent qu'à confirmer les extravagances qui se débi-

360 *Lettres de quelques*
tent contre la Religion. Les
Chinois Idolâtres venus de Ma-
nile , de Malaca , de Batavie veu-
lent paroître instruits de nos
pratiques , & donnent cours à
une infinité de calomnies ; telles
que sont celles-ci , par exemple,
que nous arrachons les yeux aux
malades , (ils parlent de l'Ex-
trême - Onction que nous leur
donnons) ; que nous trainons
sourdement une révolte pour
nous emparer de l'Empire ; que
nous faisons des Disciples à for-
ce d'argent ; que l'argent ne
nous manque pas puisque nous
avons le secret de le contrefai-
re ; enfin que notre Religion est
infâme , & que les deux sexes se
trouvent confondus dans des as-
semblées secrètes. Tout cela se
débite à *Kim-te-tchim* , & nuit
infiniment au progrez de la foi.

Je viens d'apprendre tout re-
cemment

Missionnaires de La C. de J. 361
cément qu'on avoit tâché de
séduire par de semblables extra-
vagances, quelques Néophytes
qui ont reçu cette année le ba-
ptême. Un Chinois estant allé
voir un de ses amis à son retour
de Manile, apperçut l'image du
Sauveur qui estoit placée dans
l'endroit où il mettoit ses idoles
avant sa conversion. Je sçai, lui
dit-il, quel est ce *Yc-sou*, (c'est
ainsi qu'ils prononcent le saint
Nom de J E S U S) je viens d'un
Pays de Chrestiens, & je suis au
fait de tout ce qui concerne leur
Religion. Pauvre aveugle, ne
voyez-vous pas que ce que vous
adorez est le *Heou-tsim*, c'est-à-
dire, l'Esprit singe, dont parle
un de nos Livres, qui fut chassé
du Ciel, pour avoir voulu y do-
miner. Il embellit cette fable
avec une confiance capable
d'imposer à un esprit credule.

XIII. Rec.

Q

Mais comme on lui proposa de venir à l'Eglise pour m'entretenir, il le refusa; & le Chrestien indigné de ses blasphêmes, jugea de son refus, que c'estoit un fourbe qui feignoit d'estre instruit de nos mysteres pour le pervertir.

Un autre Marchand venu de Baravie assuroit à un Néophyte qu'il avoit découvert le véritable dessein des Prédicateurs de l'Evangile. Ils viennent chez nous, disoit-il, pour faire des recruës d'ames, dont il y a disette en Europe. Quand il meurt des Chrestiens dans cet Empire, comme ils se sont livrez aux Européans en recevant le Baptême, ils ne peuvent leur échapper : par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les ames, ils les forcent de passer en Europe. Voyez, ajoutoit-il, à quoi

on s'engage quand on se fait Chrestien. Comme on trouve à la Chine des gens assez insensez pour débiter ces imaginations ridicules, il s'en trouve aussi d'assez crédules pour y ajouter foi, ou du moins pour former des doutes qui les éloignent du Christianisme.

Le *Lien-tan*, ou le secret de faire de l'argent, qu'on attribue aux Chrestiens, est une autre calomnie qui empêche la conversion de beaucoup d'Infidelles. La Chine a ses souffleurs, & ce métier auquel on se ruine infailiblement, n'y est guères moins décrié, que le peut estre celui de faux-monnoyeur en Europe. Comme il y en a qui disent que nous arrachons les yeux des Chrestiens pour en faire des lunettes; d'autres prétendent que ces yeux arrachez ont la vertu

364 *Lettres de quelques*
de transformer le cuivre blanc
en argent.

Cependant cette calomnie a
donné lieu à la conversion d'une
nombreuse famille, & le pere de
mensonge a esté vaincu par ses
propres armes. Le Chef de cet-
te famille possédoit une charge
dans un Tribunal de Mandarin,
& il avoit souvent essayé de fai-
re de l'argent. Un Chrestien alla
le trouver, & s'insinua dans ses
bonnes graces en flattant sa pas-
sion. Je suis Chrestien, lui dit-
il, & j'ai sujet de croire que dans
ma Religion on a le secret du
Lien-tan. Si vous deveniez Chres-
tien comme moi, sans doute que
ce secret vous seroit communi-
qué. L'Officier agréa la propo-
sition, & se mit à lire quelques
Livres qui traittent de la Reli-
gion; il les goûta, il avoua mê-
me qu'il estoit persuadé que ceux

qui avoient de si belles connoissances sur l'origine & la nature des choses, avoient aussi l'admirable secret du *Zien-tan*. Vous avez raison, reprit le Chrestien ; mais ne croyez pas qu'on vous confie jamais ce secret, que vous ne donniez des preuves certaines de votre habileté dans les matières de la Religion. Il continua donc à s'instruire, & peu à peu avec le secours de la grace il fut convaincu de la vérité de notre sainte Religion, & du prix inestimable des biens qu'elle promet à ceux qui la suivent. On lui découvrit alors le stratagème, & il sçut bon gré à celui qui l'avoit ainsi trompé. Toute sa famille gagnée par ses instructions a esté baptisée. Je ne laissai pas de blâmer la conduite du Néophyte qui avoit usé d'un pareil artifice ; car outre le men-

songe dont il s'estoit rendu coupable , il appuyoit encore des soupçons , qui ne sont que trop préjudiciables à la propagation de la foi.

Après vous avoir entretenu de la Chrestienté de *Kim-tetchim*, en particulier , il faut vous dire quelque chose de la Mission de la Chine en général. Elle fut il y a trois ans sur le penchant de sa ruine par la malignité d'un des plus puissans & des plus cruels ennemis du Christianisme ; mais la main du Seigneur la protegea d'une manière sensible , dans le temps même que nous avions le plus de sujet de nous allarmer. J'entrerais sur cela dans un détail , que je ne puis refuser au zèle que vous avez pour cette chere Mission. Vous compâtirez sans doute à la triste situation où nous nous trouvâ-

Missionnaires de la C. de J. 367
mes alors, & vous bénirez les miséricordes du Seigneur qui a confondu d'une manière si avantageuse à la Religion un ennemi accrédité.

Ce fut le 23. Décembre de l'année 1711. que *Fan-tchao-tso* Mandarin, & l'un des Censeurs de l'Empire, attaqua ouvertement le Christianisme, & prit le dessein de le faire proscrire de toute la Chine. Le devoir des Censeurs publics est d'avertir des désordres qui se glissent dans l'estat, de relever les fautes des Magistrats, & de ne pas même épargner la personne de l'Empereur lorsqu'ils le croient répréhensible. Ils se font extrêmement redouter, & je sçai des traits étonnans de leur hardiesse & de leur fermeté. On en a vû accuser des Vicerois Tartares, quoiqu'ils fussent sous la

protection de l'Empereur. Il est même assez ordinaire que ces sortes de Censeurs, soit par entêtement, soit par vanité, aiment mieux tomber dans la disgrâce du Prince, & estre mis à mort, que de desister de leurs poursuites, quand ils croient qu'elles sont conformes à l'équité, & aux règles d'un sage gouvernement.

Le Censeur *Fan* avoit naturellement de l'aversion pour le Christianisme : la constance d'une jeune Néophyte, fut la cause innocente des mesures violentes auxquelles il se détermina, pour perdre absolument tous les Chrestiens de l'Empire. Les Jesuites François ont une Chrestienté nouvelle dans une Ville nommée *Ouen-ngan*, qui n'est qu'à 24. lieues de Pekin. C'est la patrie du Censeur. Il avoit un

petit-fils assez affectionné au Christianisme qui épousa une jeune Néophyte ; on estoit convenu avec lui & avec ses parens, qu'elle auroit une liberté entière de pratiquer les exercices de sa Religion. Cependant le jour même que se fit le Mariage , après quelques cérémonies indifférentes , on la conduisit dans une chambre où il y avoit plusieurs Idoles bien ornées. On lui proposa de les honorer , & comme elle le refusoit constamment , sa belle-mère , & d'autres Dames ses parentes usèrent de violence . pour la forcer malgré elle , de baisser la teste & d'adorer les Idoles. Après bien des efforts inutiles ; voyant qu'elles ne gaignoient rien sur son esprit ni par leurs caresses , ni par leurs menaces, elles la traitèrent pendant plusieurs jours avec toute

forte de rigueur : mais la Néophyte demeura toujours ferme, & c'est ce qui offensa infiniment le Censeur, grand-pere du nouveau marié. Il dressa sur le champ une Requête contre la Religion Chrestienne, & il la présenta à l'Empereur le jour que ce Prince devoit partir pour la chasse. L'Empereur reçut la Requête, & mit au bas selon la coutume quatre Lettres qui signifient : Que le *Zy* pou*, délibère sur cette affaire, & qu'il m'en fasse son rapport. Le P. Parenin me fit sçavoir aussi-tôt cette triste nouvelle, en me priant d'ordonner des prières, parce que la Religion estoit dans un extrême danger. Vous verrez, me mandoit-il, dans la gazette publique, la Requête de ce Censeur ; il ne se peut

* Tribunal des Rits.

rien imaginer de plus violent. « Pour comble de disgrâce, « l'Empereur a renvoyé l'exa- « men de cette affaire au *Zy-pou*, « & vous sçavez combien ce Tri- « bunal est peu favorable à la « Religion. S'il répond dans « quinze jours, ainsi qu'il a ac- « coutumé de faire, l'Empereur « ne fera pas de retour, & si la « réponse nous est contraire, « quel sera nôtre embarras? »

Peu de jours après, c'est-à-dire, le 14. Janvier, le même Pere m'écrivit pour m'informer d'un événement qui n'a pû estre menagé que par la divine Providence. « L'affaire, me « disoit-il, que le Censeur *F.in* « nous a suscitée, n'est pas enco- « re finie; mais elle n'est pas desespérée. Ce même Censeur « vient de présenter à l'Empe- « reur un autre Mémoire, sur »

» les digues de *Ouen-ngan* & de
» *Pa-tcheu* , qui font propre-
» ment l'ouvrage de l'Empe-
» reur ; & il propose d'ouvrir un
» Canal pour y recevoir la Ri-
» vière. Sa Majesté a répondu à
» ce Memoire , par un assez long
» raisonnement, qui tend à prou-
» ver que le Censeur est un hom-
» me ignorant & inconsideré.
» C'est ainsi que finit le *Tchi* ou
» la réponse de l'Empereur ,
» comme vous le lirez dans la
» Gazette ; *Fan-tchao-tso* , n'en-
» tend pas l'affaire des Dignes ,
» ce qu'il propose sur le nouveau
» Canal est impraticable , c'est
» un étourdi qui ne sçait ce qu'il
» dit , & qui cherche à broüil-
» ler : Tout ce qu'il a représenté
» ne convient nullement : qu'on
» lui fasse une verte repriman-
» de. Les Chrestiens ont grand
» soin de publier ce *Tchi* Impe-

rial, & nous de le montrer au «
Ly-pou, car l'affaire des Di- «
gues est du ressort d'un autre «
Tribunal. On nous fait bien es- «
perer; je crains néanmoins que «
la délibération ne finisse par «
quelque clause peu avantageu- «
se à la Religion; car ces Mes- «
sieurs ne veulent presque ja- «
mais donner le tort aux Cen- «
seurs; ils craignent d'estre ac- «
cusez eux-mêmes. Nous avons «
fait un Mémoire pour estre «
présenté à l'Empereur; nul de «
nos amis n'a voulu s'en char- «
ger: ils disent pour raison qu'il «
faut attendre la réponse du «
Tribunal, auquel sa Majesté «
a renvoyé l'affaire. «

Enfin je reçus une troisième
Lettre du Pere Parennin, dat-
tée du 21. Janvier, qui estoit
conçue en ces termes: Je sçai «
quelle est votre inquiétude «

» sur l'affaire présente : je joins
» ici en Chinois la délibération
» du *Zy-pou* ; elle partit le 18.
» pour la Tartarie , la réponse
» peut venir dans trois jours.
» L'Empereur n'a qu'à dire *Y Y*.
» que cela soit ainsi. Nous som-
» mes contents. Dieu nous a bien
» secourus , & que d'actions de
» graces ne lui devons-nous pas ?
» Le Président du *Zy-pou* nous
» a envoyé par son fils la délibé-
» ration , afin de la mettre dans
» nos Archives , ne doutant pas
» qu'elle ne soit confirmée par
» l'Empereur. Hier trois des
» Conseillers nous firent avertir
» qu'ils viendroient aujourd'hui
» pour nous en féliciter ; nous
» préparons quelques curiositez
» d'Europe pour leur en faire
» des présens avant que de leur
» rendre la visite.
» On a peine à concevoir que

le *Ly-pou* qui nous a toujours «
esté infiniment opposé , soit «
devenu si favorable dans cer- «
te occasion : on s'attendoit «
bien que l'Edit accordé par «
l'Empereur la 31. année de son «
Régne , empêcheroit ce Tri- «
bunal de proscrire la Religion «
Chrestienne ; mais on avoit «
tout lieu de craindre que con- «
formément à la Requête du «
Censeur , il ne mist des clau- «
ses tout-à-fait contraires à la «
publication de l'Evangile, qu'il «
ne deffendist , par exemple , «
aux femmes de venir à l'Egli- «
se , aux Chrestiens de mettre «
sur la porte de leurs Maisons «
le saint Nom de J E S U S ou «
l'image de la Croix , d'avoir «
des Images de notre Seigneur «
& de la très-sainte Vierge dans «
leurs appartemens , &c. Une «
reformé de cette nature eust «

» ruiné le Christianisme. La déli-
 » bération du *Zy-pou* fut envoyée
 » en Chinois aux* *Colaos*, qui l'ap-
 » prouvèrent & la traduisirent
 » en Tartare, pour l'envoyer à
 » Sa Majesté.

La Lettre du P. Parennin, fi-
 nit par ces mots consolans : « Le
 » *Tchi* Imperial est venu, il est
 » tel que nous le souhaitons ;
 » Dieu en soit à jamais beni. Cet-
 » te réponse du *Zy-pou* & de
 » l'Empereur vont estre publi-
 » ques dans toutes les Gazet-
 » tes, & rien ne sera plus hono-
 » rable à la Religion.

Dans une autre Lettre du 28.
 il me parloit ainsi : « L'Empe-
 » reur est de retour, & nous euf-
 » mes l'honneur de le remercier
 » avant-hier ; il ne nous dit mot,
 » mais avant-hier il nous en-
 » voya le *Tchao*, le *Tcham*, &

* Ministres d'Etat.

les deux *Ouam* (ce sont quatre «
Mandarins) qui nous ayant «
fait mettre à genoux nous don- «
nèrent les avis suivans ; Vous «
estes à milliers dans cet Em- «
pire , qui suivez la Loi Chref- «
tienne , il y en a parmi vous de «
sages & d'autres qui ne le sont «
pas ; foyez sur vos gardes pour «
ne point donner prise à vos «
Ennemis. Nous leur répondis- «
mes que nous estions infini-
ment obligez à l'Empereur des
bontez dont il nous honoroit ,
que Sa Majesté vouloit nôtre
bien , & que nous ne fissions point
de faute , que nous estions réso-
lus de redoubler nôtre précau-
tion pour ne donner aucun su-
jet de plainte.

C'est-là tout ce que j'ai ap-
pris de la Cour , touchant le
commencement , le progres , &
la fin de l'accusation faite par le

Censeur de l'Empire. Comme le maistre des Postes est Chrestien, il n'a pas manqué de faire imprimer dans les Gazettes la Requête du Censeur *Fan* sur les Dignes ; & les reprimandes qui lui ont esté faites de la part de l'Empereur ; mais il n'a rien dit de celle que ce Censeur a présentée contre le Christianisme. Il n'y a que dans la Province de *Xan-si* où est le P. du Tartre , que les Gazettes en parloient dans un grand détail. Des Officiers du Mandarin firent plus ; ils répandirent des copies de cette Requête ; & pour jeter la consternation parmi les fidèles , ils y ajoûterent de leur façon une réponse de l'Empereur qui proscrivoit la Religion Chrestienne de ses Estats. Cet écrit fut porté au P. du Tartre qui m'en écrivit dans les termes suivans.

J'ai quelque soupçon que cette réponse Imperiale est supposée : ce n'est pas la premiere fois que les Infidelles auroient employé un semblable artifice. Quoiqu'il en soit, nous sommes entre les mains de Dieu , & graces à sa misericorde, je n'en suis pas plus ému. On ne nous accuse dans la Requête du Censeur , que d'avoir presché JESUS-CHRIST & JESUS-CHRIST crucifié ; que nous avons entrepris de le faire adorer dans ses images , au grand mépris de la doctrine de l'Empire : si nous souffrons , nous aurons le bonheur de souffrir pour des articles de nôtre foi. J'ai fait mettre en gros caractère dans l'Eglise, l'écrit Chinois que le P. Adam-Schal , à ce qu'on dit, adressa autrefois à l'Em- «

» pereur même , pour l'instruire
» du mystère de l'Incarnation ,
» & de la maternité de la sainte
» Vierge ; ce sont les deux prin-
» cipaux articles de l'accusation
» du Censeur , & nous devons
» confesser hautement que ce
» sont aussi les deux principaux
» articles de nôtre foi. Mes
» Chrestiens ! sont tout disposez
» à souffrir les plus cruels tour-
» mens pour une pareille cause.
» Quoique l'Edit de l'Empereur
» vrai ou supposé me soit venu
» immédiatement du Tribunal
» d'un grand Mandarin ; on n'a-
» git point encore en conséquen-
» ce , & c'est ce qui me le rend
» suspect , à moins que ce ne soit
» un de ces écrits avant cou-
» reurs , lesquels précédent l'au-
» tentique de l'Empereur , qui
» doit émaner par la voye des
» Tribunaux de Pekin.

Le P. du Tartre m'écrivit le jour suivant une seconde Lettre en ces termes : L'Auteur de « ce faux Edit Imperial, sçachant « que j'instruisois les Missionnai- « res de Pekin de tout ce qui se « passoit, est venu me découvrir « sa supercherie, & me prier de « n'en point parler. «

Je ne vous cite ces divers extraits de Lettres, que pour vous faire connoître ce que contenoit la Requête du Censeur. J'ajouterais quelques particularitez à l'idée générale qu'en vient de donner le P. du Tartre.

Les Européens, dit ce Censeur, débitent dans l'Empire « une doctrine fausse & dange- « reuse : ils enseignent que le Sei- « gneur du Ciel est né en Judée « au temps que *Han-gai-ti* re- « gnoit à la Chine, qu'il a pris le « plus pur sang d'une fille sainte «

„ & vierge , nommée *Ma-li-ya* ,
„ qu'il en a formé un corps hu-
„ main , qu'il lui a donné l'ame
„ d'un homme , qu'il s'appelle
„ *J E S U S* , qu'ayant vécu 33. ans
„ il a souffert sur une Croix ,
„ qu'il y a expié les péchez des
„ hommes. Nous n'avons pas
„ cette croyance , & ancienne-
„ ment on ne l'a point eüe : ceux
„ qui embrassent cette loi , re-
„ çoivent selon eux le saint Ba-
„ ptême ; les anciens Chrestiens
„ sont instruits des mysteres se-
„ crets , ils boivent la sainte sub-
„ stance ; je ne sçai quelle sorte
„ de magie ce peut estre. Ils se
„ nomment entre eux parens de
„ la loi ; quand ils parlent d'eux-
„ mêmes , ils s'appellent hom-
„ mes pécheurs.

Il parle ensuite de nos Fêtes,
de nos Assemblées, des instruc-
tions qu'on y fait, & il employe

des termes peu convenables qu'il a tirez des sectes *Fo* & *Tao*. Ils « s'assembloient, dit-il, par trou- « pes, & cela, durant la nuit, le « jour ils se séparent. (Je croi « qu'il fait allusion aux solemni- « tez de Noël & de la nuit du « Jeudi-Saint.) Dans les Assem- « blées le maistre & le valet sont « assis pesle-mesle ; les hommes « & les femmes se trouvent réu- « nis dans la même Eglise, ils « parlent avec peu de respect de « nos Saints, & de nos Sages ; « enfin ils ne gardent point les « coutumes de l'Empire, ils en « ont de particulières qu'ils ob- « servent, & ils ont des Livres « qui leur sont propres. »

Après avoir loué le gouver-
nement, la morale, & la doc-
trine de l'Empire, à quoi, dit-
il, il faut absolument s'en tenir,
il poursuit ainsi : Ces Chres- «

» tiens sont la plupart des gens
» pauvres ou d'une condition
» médiocre ; ils ont dans leurs
» maisons des images du Dieu
» qu'ils adorent ; ils y recitent
» leurs prières ; ils mettent des
» Croix sur leurs portes : N'est-
» ce pas-là renverser le gouver-
» nement ? Les Européens sça-
» vent l'Astronomie & l'Alge-
» bre ; Vôte Majesté les em-
» ploye utilement : Pourquoi se
» meslent-ils de troubler la Chi-
» ne en voulant la reformer ,
» d'introduire de nouvelles doc-
» trines , & de séduire un Peu-
» ple crédule ? Est-ce que nô-
» tre ancienne doctrine n'est pas
» suffisante ? Il y a grand nom-
» bre de ces Chrestiens dans le
» voisinage de la Cour ; & si l'on
» ne s'oppose que mollement à
» leurs progrès, le mal se répan-
» dra par tout , & ils inonde-
» ront

Missionnaires de la C. de F. 385
ront l'Empire. On voit même «
beaucoup de Lettrez embras- «
ser cette Religion. Or voici «
quel est mon avis : Qu'on dé- «
fende ' très - sévèrement au «
Peuple de mettre sur les por- «
tes de leur Maison aucune «
marque de la Religion Chref- «
tienne , ou d'avoir chez eux «
des images : qu'on les arrache «
& qu'on les mette en pièces «
par-tout où on les trouvera : «
qu'on ne permette plus aux «
Chrestiens de s'assembler , ni «
le jour , ni la nuit , pour les en- «
tretiens & les fonctions de leur «
Religion : Enfin , qu'on publie «
que les transgresseurs de ces «
ordres seront punis selon toute «
la sévérité des loix , & que «
leurs parens seront mis à mort. «

Telle estoit la Requête du
Censeur *Fan*. Le *Ly-pou* en fai-
sant l'extrait de cette Requête,

XIII. Rec.

R

ne daigna pas rapporter certains articles qui sont également faux & odieux ; par exemple , que les hommes & les femmes s'assembloient dans une même Eglise. Il ne fit pas mention non plus de nos mystères , & il ne cite de la Requête que ce qui tend directement à appuyer les défenses qui en font la conclusion.

Pour répondre à ce Censeur , on commence par citer les Edits antérieurs donnez en faveur de la Religion , par lesquels il est permis de la prêcher & de l'exercer. Ce Tribunal , en citant ces Edits , dit qu'il ne sçait ce que c'est que de varier dans ses reproches , pour montrer que les Edits précédens n'ayant pas esté donnez légèrement , ne devoient pas aussi estre revoquez sans de fortes rai-

Missionnaires de la C. de F. 387
sons. Il appuye principalement
sa réponse sur l'Edit que porta
l'Empereur , la trente unième
année de son règne , & il en fait
le précis en neuf lignes ; il s'es-
tend sur les services que les Eu-
ropéans ont rendus à l'Empire ,
& il rend témoignage de leur
sage conduite. Enfin, après avoir
cité les Edits où les Prédicateurs
de l'Evangile sont louiez , auto-
risez , & déclarez exempts de
tout reproche , & incapables de
troubler l'Estat , le Tribunal
conclut ainsi en peu de mots ,
mais d'une manière claire & qui
ne laisse ni doute ni embarras :
La Requête du Censeur *Fan* «
par laquelle il demande qu'on «
proscrive la Religion Chref- «
tienne , n'est pas recevable , & «
l'on ne doit y avoir nul égard. «
Cela nous paroist ainsi ; nous «

» le déclarons à Votre Majesté ,
» nous attendons avec respect
» sa décision. La décision de
l'Empereur fut conforme au
sentiment du Tribunal ; il ré-
» pondit: Cela est bien ; telle est
» ma volonté ; je confirme cet
» ordre , qu'il soit enregistré.
Car ces deux Lettres Imperia-
les *Y Y.* peuvent avoir tous ces
sens qui reviennent au même.

Je suis encore aujourd'hui
tout occupé de la protection sin-
gulière que Dieu nous a donnée
dans une conjoncture si fâcheu-
se , & je la regarde comme le
fruit des prières de tant de sain-
tes ames, qui loin de la Chine le-
vent continuellement les mains
au Ciel pour la conservation de
cette Eglise. Peut-estre aussi que
le Seigneur touché des larmes
& des souffrances de cette jeu-

Missionnaires de la C. de F. 389
ne Chrestienne de nôtre Mission Françoise de *Ouen-ngan*, a permis que le Censeur s'avouglast jusqu'au point de présenter une seconde Requête contre des Ouvrages Imperiaux. Cette seconde Requête n'a pas peu servi à faire échoüer la première. Du moins elle a fait connoître aux Mandarins quelle estoit la disposition de l'Empereur à l'égard des Européans ; Il estoit naturel de penser que l'Empereur n'avoit si fort éclaté contre la Requête sur les digues, que parce qu'il estoit offensé de l'accusation faite contre la Religion Chrestienne, qu'il protege hautement, & plus encore que les Chinois ne se l'imaginent ; la politique ne lui permettent pas de s'en expliquer trop ouvertement.

Ce sont-là sans doute les raisons qui ont déterminé le Tribunal des Rits à nous estre favorable. Les Mandarins qui le composent, ont porté d'eux-mêmes un jugement conforme aux inclinations du Prince ; & par-là ils ont voulu s'attirer des éloges de sa part , & quelque marque de reconnoissance de la nôtre. Je croi même qu'ils ont regardé ce jugement comme une espece de récompense des services que l'Empereur a tiré & tire actuellement des Missionnaires, dont plusieurs sont occupez depuis quelques années à tracer la Carte Géographique de son vaste Empire. Les Peres Jartoux & Regis y travaillent encore avec des fatigues incroyables. Mais à quoi toute l'Europe ne nous exhortera-t-elle pas pour

Missionnaires de la C. de J. 391
le service d'un si grand Monarque , & pour applanir de plus en plus le chemin à la prédication de l'Evangile ?

De tout ce que je viens de rapporter, mon R. Pere, vous voyez que la Chrestienté de la Chine est très-nombreuse , & que la Religion est sur le point de faire encore de plus grands progresz ; que c'est là-même ce que les Gentils apprehendent. Helas ! pourquoi le monde Chrestien ne s'empresse-t-il pas davantage à seconder ces progresz ?

Vous voyez encore que nous ne cachons pas à nos Néophytes nos saints mystères , de l'Incarnation , de la Mort , & de la Passion du Sauveur. Faut-il que nos Freres nous calomnient en Europe , tandis que les Payens nous en font un crime à leurs Tribunaux.

Enfin, vous voyez quelle est la ferveur & la fermeté de nos Chrestiens : cette jeune Néophyte persécutée , & toujours inébranlable dans sa foi , trouveroit une infinité d'autres qui imiteroient sa constance , si l'occasion s'en présentoit. Elle ne s'est peu-estre soutenue dans ce rude combat, que par les exemples des Dames Chrestiennes qu'elle a eu devant les yeux. Car l'Eglise de la Chine a ses Confesseurs : cette Mission de *Jao-tcheou* où je suis, en compte plusieurs de l'un & de l'autre sexe. Les Chrestiens du P. du Tartre ont esté mis souvent à ces sortes d'épreuves par les Infidèles, & ce qu'il rapporte de la disposition où ils estoient à l'occasion de la Requête du Censeur *Fan*, n'est pas en eux une ferveur nou-

Missionnaires de la C. de J. 393
velle & passagère. Je vous de-
mande pour eux , & pour moi
un peu de part dans vos saints
sacrifices , en l'union desquels
je suis avec bien du respect ,

MON REVEREND PERE ,

Vostre très - humble & très-
obéissant serviteur en N. S.
P. D'ENTRECOLLES, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU PERE

CHOLLENEC,

MISSIONNAIRE

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
en la nouvelle France.

*Au Pere J. B. D. H. de la même
Compagnie.*



MON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

J'apprends avec beaucoup de
consolation qu'on a esté édifié

Let. de quel. Mif. de la C. de J. 395
en France du précis que j'y ai en-
voyé des vertus de la jeune *
Vierge Iroquoife qui est morte
icy en odeur de Sainteté, & que
nous regardons comme la pro-
tectrice de cette Colonie. C'est
la Miffion de saint François Xa-
vier du Sault qui l'a formée au
Christianisme, & les impres-
sions que ses exemples y ont laif-
fées, durent encore, & dureront
long-temps, comme nous l'ef-
perons de la miséricorde de
Dieu. Elle avoit prédit la mort
glorieuse de quelques Chref-
tiens de cette Miffion long-temps
avant qu'elle arrivast, & il est
à croire que c'est elle qui du Ciel
où elle est placée, a fôûtenu le
courage de ces généreux fidel-
les, lesquels ont signalé leur
constance & leur foi dans les plus

* Catherine Tegahkûita, dont il est parlé
dans le x i i. Recueil.

396 *Lettres de quelques*
affreux supplices. Je vous rapporterai en peu de mots l'histoire de ces fervens Néophytes , & je me persuade que vous en sèrez touché.

Les Bourgades Iroquoises se dépeuploient insensiblement par la désertion de plusieurs Familles , qui se refugioient dans la Mission du Sault , pour y embrasser le Christianisme. Estienne *te Ganonakoa* fut de ce nombre. Il vint y demeurer avec sa femme , une belle-sœur , & six enfans. Il avoit alors environ 35. ans ; son naturel n'avoit rien de barbare , & la solidité de son Mariage dans un Pays où regne la licence , & où l'on change aisément de femmes , estoit une preuve de la vie innocente qu'il avoit menée. Tous ces nouveaux venus demandèrent instamment le Baptême , & on le leur ac-

corda après les épreuves & les instructions accoustumées. On fut bien-tost édifié dans le Village de l'union qui estoit dans cette Famille, & du soin qu'on y avoit d'honorer Dieu. Estienne veilloit à l'éducation de ses enfans avec un zele digne d'un Missionnaire. Il les envoyoit tous les jours soir & matin aux Prières & aux instructions qu'on fait à ceux de cet âge ; il ne manquoit pas lui-même de leur donner l'exemple par son assiduité à tous les exercices de la Mission, & par la fréquente participation des Sacremens.

C'est par une conduite si Chrestienne qu'il se préparoit à triompher des ennemis de la Religion ; & à défendre sa foi au milieu des plus cruels tourmens. Les Iroquois avoient mis tout en œuvre, pour engager tous ceux

de leur Nation qui estoient au Sault à retourner dans leur terre natale ; les prières & les présens ayant été inutiles , ils en vinrent aux menaces , & ils leur signifièrent que s'ils persistoient dans leur refus , ils ne les regarderoient plus comme parens ou amis ; mais que leur haine deviendrait irréconciliable , & qu'ils les traitteroient en ennemis déclarez. La guerre qui estoit alors entre les François & les Iroquois , servit de prétexte à ceux-ci , pour assouvir leur rage sur ceux de leurs compatriotes , qui après les avoir ainsi abandonnez , tomboient entre leurs mains. Estienne partit en ce temps-là, vers le mois d'Aoust de l'année 1690. pour la chasse d'Automne : il estoit accompagné de sa femme & d'un Sauvage du Sault. Le mois de Sep-

Missionnaires de la C. de J. 399
mbre suivant , ces trois Néoytes furent surpris dans les bois , par un parti ennemi : 14. *Goïogocns* , qui se saisirent d'eux , les enchaînerent , les menèrent captifs dans leur pays.

Aussi-tost qu'Estienne se vit à merci des *Goïogocns* , il ne douta point qu'il ne dût estre bien-tost livré à la mort la plus cruelle. Il s'en expliqua ainsi à sa femme , & il lui recommanda sur toutes choses de perseverer dans sa foi , & au cas qu'elle retour-nast au Sault , délever ses enfants dans la crainte de Dieu. Il ne cessa pendant tout le chemin de l'exhorter à la constance , & de la fortifier contre les dangers où elle alloit estre exposée parmi ceux de sa Nation.

Les trois Captifs furent con-

duits non pas à *Goïogoen* , où il estoit naturel qu'on les menast d'abord, mais à *Onnontagué*. Dieu vouloit , ce semble , que la force & la constance d'Estienne éclatast dans un lieu qui estoit pour lors célèbre par la quantité de Sauvages qui s'y estoient assemblez en foule , & qui s'y plongeioient dans les plus infâmes débauches. Quoique ce soit la coutume d'attendre les Captifs à l'entrée du Village, la joye qu'ils eurent d'avoir entre leurs mains des habitans du Sault , les fit tous sortir de leur Bourgade pour aller assez loin au devant de leur proye. Ils s'estoient parez de leurs plus beaux habits , comme pour un jour de triomphe : ils estoient armez de coïteaux , de haches , de bâtons , & de tout ce qu'ils avoient trouvé sous la main ; la fureur estoit

peinte sur leur visage. Quand ils eurent joint les Captifs, l'un de ces Barbares abordant Estienne ; Mon frere , lui dit-il , tu es « mort ; ce n'est pas nous qui te « tuons , c'est toi qui te tuës toi- « même, puisque tu nous as quit- « té , pour demeurer parmi ces « chiens de Chrestiens du Sault. « Il est vrai , répondit Estienne , « que je suis Chrestien , mais il « n'est pas moins vrai que je fais « gloire de l'estre. Faites de moi « tout ce qu'il vous plaira , je « ne crains ni vos outrages , ni « vos tourmens : je donne volon- « tiers ma vie pour un Dieu qui « a répandu tout son sang pour « moi. «

• A peine eut-il achevé ces paroles , que ces furieux se jetterent sur lui , & lui firent de cruelles incisions aux bras , aux cuisses , & par tout le corps qu'ils en-

sanglanterent en un instant. Ils lui coupèrent plusieurs doigts des mains, & lui arracherent les ongles. Ensuite un de la troupe lui cria ; Prie Dieu. Oûi je le prierai , dit Estienne , & levant ses mains liées , il fit le mieux qu'il put le signe de la Croix en prononçant à haute - voix en leur langue ces paroles : Au nom du Pere , &c. Aussi - tost ils lui coupèrent la moitié des doigts qui lui restoiént , & ils lui crièrent une seconde fois : Prie Dieu maintenant. Estienne fit de nouveau le signe de la Croix ; & à l'instant , ils lui coupèrent tous les doigts jusqu'à la paume de la main. Puis ils l'inviterent une troisième fois à prier Dieu , en l'insultant & en vomissant contre lui toutes les injures que la rage leur dictoit. Comme ce généreux Néophyte se mettoit en

devoir de faire le signe de la Croix avec la paume de la main, ils la lui coupèrent entierement. Non contents de ces premières faillies de fureur, il lui tailladèrent la chair dans tous les endroits qu'il avoit marquez du signe de la Croix, c'est-à-dire, au front, à l'estomac, & au devant de l'une & de l'autre épaule, comme pour effacer ces augustes marques de la Religion qu'il venoit d'y imprimer.

Après ce sanglant prélude, on mena les Captifs au Village. On arresta d'abord Estienne auprès d'un grand feu qui y estoit allumé, & où l'on avoit fait rougir des pierres. On lui mit ces pierres entre les cuisses, en les pressant violemment l'une contre l'autre. On lui ordonna alors de chanter à la manière Iroquoise; & comme il refusa de le

404 *Lettres de quelques*
faire , & qu'au contraire , il
repetoit à haute voix les prières
qu'il recitoit tous les jours , un
de ces furieux prit un tison ar-
dent & le lui enfonça bien avant
dans la bouche. Puis sans lui
donner le temps de respirer on
l'attacha au poteau.

Quand le Néophyte se vit au
milieu des fers rouges & des ti-
sons ardents , loin de témoigner
de la frayeur , il jeta un regard
tranquille sur toutes ces bestes
feroces qui l'environoient , & il
» leur parla ainsi : Répaissez-
» vous, mes freres, du plaisir bar-
» bare que vous vous faites de
» me brusler ; ne m'épargnez-
» pas , mes pechez méritent en-
» core plus de souffrances , que
» vous ne m'en procurerez ; plus
» vous me tourmenterez , plus
» vous augmenterez la récom-
» pense qui m'est préparée dans
» le Ciel

Ces paroles ne servirent qu'à enflammer leur fureur : chacun des Sauvages prit à l'envi des tisons ardens & des fers rouges dont ils bruslerent lentement tout le corps d'Estienne. Le courageux Neophyte souffrit tous ces tourmens sans pousser le moindre soupir. Il paroissoit tranquille , les yeux élevez au Ciel , où son ame estoit attachée par une oraison continue. Enfin , lorsqu'il sentit ses forces défaillir , il demanda trêve pour quelques instans , & alors ranimant toute sa ferveur , il fit sa dernière prière ; il recommanda son ame à J E S U S - C H R I S T , & il le pria de pardonner sa mort à ceux qui le traittoient avec tant d'inhumanité. Enfin après de nouveaux tourmens soufferts avec la même constance , il rendit son ame

406 *Lettres de quelques*
à son Créateur , triomphant par
son courage de toute la cruauté
Iroquoise.

On donna la vie à sa femme ,
comme il l'avoit prédit. Elle res-
ta encore quelque-temps capti-
ve dans le Pays , sans que ni les
prières ni les menaces pussent
ébranler sa foi. S'estant rendu à
Agnie qui est le lieu de sa nais-
sance , elle y demeura jusqu'à ce
que son fils l'allât chercher , & la
ramenât au Sault.

Au regard du Sauvage qui fut
pris en même temps qu'Estienne,
il en fut quitte pour avoir quel-
ques doigts coupez avec une
grande incision qu'on lui fit à la
jambe. Il fut conduit ensuite à
Goiogoen où on lui accorda la
vie. On mit tout en œuvre pour
l'engager à s'y marier , & à se li-
vrer aux desordres ordinaires de
la Nation ; mais il répondit con-

Missionnaires de la C. de 7. 407
flamment que sa Religion lui
défendoit ces sortes d'excez. En-
fin estant venu avec un parti de
Guerriers vers Montreal , il se
déroba secrettement de ses
Compagnons , & il se rendit à
la Mission du Sault , où il a vé-
cu depuis avec beaucoup de pié-
té.

Deux ans après une femme
de la même Mission fit paroistre
une constance égale à celle d'Es-
tienne , & finit comme lui sa vie
dans les flammes. Elle s'appel-
loit Françoisse *Gonannhatenah*.
Elle estoit d'Onnontagué , & a-
voit esté baptisée par le P. Fre-
min. Toute la Mission estoit édi-
fiée de sa piété , de sa modestie,
& de la charité qu'elle exerçoit
envers les pauvres. Comme elle
estoit à son aise , elle partageoit
ses biens à plusieurs Familles qui
se souvenoient de ses liberalitez.

Ayant perdu son premier Mari, elle épousa un vertueux Chrestien qui estoit d'*Onnontagué* comme elle, & qui demouroit depuis long-temps à *Chasteau-Guay*, qui est à trois lieuës du Sault. Il y passoit tous les Estez à la pesche, & il y estoit actuellement, lorsqu'on apprit la nouvelle d'une incursion des Ennemis. Aussi-tost François se mit en canot avec deux de ses amies pour aller chercher son mari, & le délivrer du péril où il se trouvoit. Elles y arrivèrent à temps, & cette petite troupe se croyoit en seureté, lorsqu'à un quart de lieuë du Sault elle fut prise à l'impourvu par l'Armée ennemië, qui estoit composée d'*Onnontaguez*, de *Tsonnontouans*, & de *Goïogoens*. On coupa sur le champ la teste au Mari, & les trois femmes furent emmenées captives. La

La cruauté qu'on exerça sur elles , la première nuit qu'elles passèrent dans le Camp Iroquois , leur fit juger qu'elles devoient s'attendre aux traitemens les plus inhumains. Ces Barbares se divertirent à leur arracher les ongles , & à leur fumer les doigts dans leurs calumets : c'est, dit-on , un tourment très-sensible. Des avant-coureurs portèrent à *Onnontagué* la nouvelle de la prise qu'on venoit de faire. Les deux amies de Françoise furent aussi tost données à *Onneiout* & à *Tsonnontouan*, & l'on donna Françoise à sa propre sœur , qui estoit fort considérée dans le Village. Celle ci se dépoüillant de la tendresse que la nature & le sang devoient lui inspirer , l'abandonna à la discretion des Anciens & des Guerriers , c'est-à-dire , qu'elle

410 *Lettres de quelques*
la destina au feu.

A peine les Captives furent-elles arrivées à *Onnontagué* qu'on fit monter François sur un échaffaut qui estoit dressé au milieu du Village. Là en présence de ses Parens & de tous ceux de sa Nation, elle déclara à haute voix qu'elle estoit Chrestienne de la Mission du Sault, & qu'elle s'estimoit heureuse de mourir dans son Pays & par la main de ses proches, à l'exemple de J. C. qui avoit esté mis en Croix par ceux mêmes de sa Nation qu'il avoit comblé de bien-faits.

Un des Parens de la Néophyte qui estoit présent, avoit fait un voyage au Sault cinq ans auparavant, pour l'engager à retourner avec lui. Tous les artifices qu'il employa pour lui persuader de quitter la Mission furent inutiles ; elle lui répondit

constamment qu'elle estimoit plus sa foi que son pays & que sa vie , & qu'elle ne vouloit point risquer un si précieux dépôt. Le Barbare entretenoit depuis long-temps dans son cœur l'indignation qu'il avoit conçue d'une pareille résistance , & piqué encore plus d'entendre les discours de François , il sauta sur l'échaffaut , il lui arracha un crucifix qu'elle portoit au col , & d'un couteau qu'il tenoit à la main , il lui fit sur la poitrine une double incision en forme de croix. Tiens , lui dit-il , voilà la « croix que tu estimes tant , & « qui t'empêcha d'abandonner le « Sault , lorsque je pris la peine de « t'aller chercher. Je te remercie, « mon frere , lui répondit François , je pouvois perdre cette « croix que tu m'as ôtée ; mais tu m'en donnes une que je ne per- «

» drai qu'avec la vie.

Elle continua ensuite à entretenir les compatriotes des mystères de la foi, & elle parla avec une véhémence & une onction qui estoient au-dessus de sa portée & de ses talens. Enfin, » dit-elle en finissant, quelque » affreux que soient les tourmens auxquels vous me destinez, ne croyez pas que mon » sort soit à plaindre, c'est le » vôtre qui mérite des pleurs & » des gémissemens ; ce feu que » vous avez allumé pour mon » supplice, ne durera que quelques heures ; mais pour vous, » un feu qui ne finira jamais, » vous est préparé dans les Enfers. Il est pourtant encore en votre pouvoir de l'éviter : suivez mon exemple, faites-vous Chrétiens, vivez selon les règles d'une loy si sainte, & vous

Missionnaires de la C. de J. 413
vous dérobez aux flammes é- «
ternelles. Du reste je vous dé- «
clare que je ne veux aucun «
mal à ceux que je vois tout «
prests à m'arracher la vie ; non «
seulement je leur pardonne «
ma mort ; mais je prie encore «
le souverain Arbitre de la vie «
& de la mort d'ouvrir leurs «
yeux à la vérité , de toucher «
leurs cœurs , de leur faire la «
grace de se convertir & de «
mourir Chrestiens comme «
moi. «

Ces paroles de François, loin
de fléchir ces cœurs barbares ,
ne firent qu'augmenter leur fu-
reur. Ils la promenèrent trois
nuits de suite par toutes les ca-
bannes pour en faire le jouet d'u-
ne populace brutale. Le quatrié-
me jour ils l'attacherent au po-
teau pour la brusler. Ces fu-
rieux lui appliquèrent à toutes

les parties du corps des tisons ardens , & des canons de fusil tout rouges. Ce supplice dura plusieurs heures , sans que cette sainte victime pousse le moindre cri : elle avoit les yeux sans cesse élevez au Ciel , & l'on eust dit qu'elle estoit insensible à des douleurs si cuisantes. M. de saint Michel, Seigneur de la côte de ce nom , qui estoit alors captif à *Onnontagué*, & qui s'échappa comme par miracle des mains des Iroquois une heure avant le temps où ils devoient le brusler , nous raconta toutes ces circonstances dont il fut témoin. La curiosité attiroit au tour de lui tous les habitans de Montreal , & la simple exposition de ce qu'il avoit vû tiroit des larmes de tout le monde. On ne pouvoit se lasser d'entendre parler d'un courage qui tenoit du prodige.

Quand les Iroquois se sont divertis long-temps à brûler peu à peu leurs Captifs, ils leur cernent la teste , ils leur enlèvent la chevelure , ils leur jettent sur la teste de la cendre chaude, & ils les détachent du poteau ; après-quoi, ils prennent un nouveau plaisir à les faire courir , à les poursuivre avec des huées horribles , & à les assommer à coups de pierre. Ils en usèrent de la même sorte à l'égard de François. M. de saint Michel nous rapporta que ce spectacle le fit fremir ; mais qu'un moment après il fut attendri jusqu'aux larmes, lorsqu'il vit cette vertueuse Néophyte se jeter à genoux, & levant les yeux au Ciel offrir à Dieu en sacrifice les derniers souffles de vie qui lui restoient. Elle fut accablée à l'instant d'une gresle de pierres que lui jet-

terent les Iroquois, & elle mourut, comme elle avoit vécu, dans l'exercice de la prière & dans l'union avec nôtre Seigneur.

Une troisième victime de la Mission du Sault fut sacrifiée l'année suivante à la fureur des Iroquois. Son sexe, sa grande jeunesse, & l'excez des tourmens qu'on lui fit souffrir, rendent sa constance mémorable. On la nommoit *Marguerite Gárongoiás* : elle n'avoit que 14. ans, elle estoit d'*Onnontagué*, & elle avoit reçu le baptême à l'âge de 13. ans. Elle se maria peu après, & Dieu benit son Mariage en lui accordant quatre enfans, qu'elle élevoit avec grand soin dans la piété. Le plus jeune estoit encore à la mammelle, & elle le portoit entre ses bras lorsqu'elle fut prise.

Ce fut vers l'Automne de l'année 1693. qu'estant allé visiter son champ à un quart de lieuë du fort , elle tomba entre les mains de deux Sauvages d'*Onnontagué*: ils estoient de son Pays, & il est même probable qu'ils estoient de ses Parens. La joye qu'on avoit eu à *Onnontagué* de la prise des deux premiers Chrestiens du Sault , fit juger à ces Sauvages , que cette nouvelle Captive leur attireroit de grands applaudissemens. Ils la menèrent donc en diligence à *Onnontagué*.

Au premier bruit de son arrivée, tous les Sauvages sortirent du Village , & allerent attendre la Captive sur une éminence où elle devoit passer. Une fureur nouvelle s'estoit emparée de tous les esprits. Dès que Marguerite parut , elle fut reçûë avec des

cris affreux , & elle ne fut pas
pluſtoſt ſur l'éminence , qu'elle
ſe vit inveſtie de tous ces Barba-
res au nombre de plus de qua-
tre cens. On lui arracha d'abord
ſon enfant , on la dépouilla de
ſes habits , enſuite tous ſe jette-
rent ſur elle pelle-meſle , & ils
l'enſanglanterent à coups de
couteaux : Tout ſon corps eſtoit
devenu une ſeule playe. Un de
nos François qui fut témoin d'un
ſi effroyable ſpectacle, attribuoit
à une eſpece de miracle qu'elle
n'ait pas expiré ſur l'heure. Mar-
guerite l'apperçut , & le nom-
mant par ſon nom : Hé-bien !
lui dit-elle : vous voyez quel eſt
mon ſort , il n'y a plus que quel-
ques inſtans de vie pour moi.
Dieu en ſoit beni , je n'appre-
hende point la mort quelque
cruelle que ſoit celle qu'on me
prépare : mes pechez en méri-

tent davantage ; priez le Seigneur qu'il me les pardonne, & qu'il me donne la force de souffrir. Elle parloit à haute-voix & dans sa langue. On ne pouvoit assez s'étonner que dans le triste estat où elle estoit reduite, elle eust encore l'esprit si présent.

On la conduisit pour peu de temps dans la cabanne d'une Françoisse habitante de Montreal, qui estoit aussi en captivité. La Françoisse prit ce temps-là pour encourager Marguerite, & pour l'exhorter à souffrir avec constance un tourment passager, en vûë des récompenses éternelles dont il seroit suivi. Marguerite la remercia des conseils charitables qu'elle lui donnoit, & elle lui répéta ce qu'elle avoit déjà dit, qu'elle n'avoit nulle appréhension de la mort, & qu'elle l'acceptoit de bon cœur.

Elle ajouta même que depuis son baptême, elle avoit demandé à Dieu la grace de souffrir pour son amour, & que voyant son corps tout déchiré, elle ne pouvoit douter que Dieu n'eût exaucé sa prière; qu'elle mourroit contente, & qu'elle ne souhaitoit aucun mal à ses parens & à ses compatriotes qui devenoient ses bourreaux; qu'au contraire, elle prioit Dieu de leur pardonner leur crime, & de leur faire la grace de se convertir à la Foi. C'est une chose remarquable, que les trois Néophytes dont je parle, ayent prié à la mort pour le salut de ceux qui les traittoient si cruellement: c'est une preuve bien sensible de la charité qui régne dans la Mission du Sault.

Les deux Captives s'entretenoient encore des vérités éter-

nelles & du bonheur des Saints dans le Ciel, lorsqu'une troupe de Sauvages vint chercher Marguerite pour la conduire au lieu où elle devoit estre brûlée. Ils n'eurent nul égard ni à sa jeunesse, ni à son sexe, ni à sa patrie, ni à l'avantage qu'elle avoit d'estre la fille d'un des plus distinguez du Village, qui en estoit comme le chef, & au nom duquel se faisoient toutes les affaires de la Nation. Tout cela auroit infailliblement sauvé la vie à toute autre, qu'à une Chrestienne de la Mission du Sault.

Marguerite fut donc liée au poteau, & on lui brûla tout le corps avec une cruauté qu'il n'est pas aisé de décrire. Elle souffroit ce long & rigoureux supplice sans donner aucun signe de douleur : On l'entendoit invoquer les saints noms de

J E S U S, de Marie, & de Joseph,
& les prier de la soutenir dans
ce rude combat, jusqu'à ce que
son sacrifice fust consommé. El-
le demandoit aussi de temps en
temps un peu d'eau; mais après
quelques réflexions, elle pria
qu'on lui en refusât, quand même
» elle en demanderoit. Mon Sau-
» veur, dit-elle, eut soif en mou-
» rant pour moi sur la Croix,
» n'est-il pas juste que je souffre
» la même incommodité? Les
Iroquois la tourmenterent de-
puis midy jusqu'au soleil cou-
ché. Dans l'impatience où ils es-
toient de lui voir rendre le der-
nier soupir, avant que la nuit les
forçast de se retirer, ils la déta-
cherent du poteau, ils lui arra-
cherent la chevelure, ils lui cou-
vrirent la teste de cendre chau-
de, & ils lui ordonnerent de
courir. Elle au contraire se mit

à genoux , & élevant les yeux & les mains au Ciel , elle recommanda son ame au Seigneur. Ces Barbares lui déchargèrent sur la teste plusieurs coups de bâton, sans qu'elle discontinuast de prier. Enfin, l'un d'eux s'écriant; *Est-ce que ce chien de Chrestien ne peut mourir* , prit un couteau flamand tout neuf, & le lui enfonça dans le bas ventre. Le couteau quoique poussé avec roideur, se brisa au grand étonnement des Sauvages, & les morceaux tomberent à ses pieds. Un autre prit le poteau même où elle avoit esté attachée, & lui en frappa violemment la teste: comme elle donnoit encore quelques signes de vie, ils mirent le feu à un tas de bois sec qui estoit dans la place, & ils y jetterent son corps qui fut bien-tost consumé. C'est de-là que Margue-

rite alla fans doute recevoir au Ciel la recompense que méritoit une sainte vie terminée par une mort si précieuse.

Il estoit naturel qu'on accordast la vie à son fils ; mais un Iroquois à qui il avoit esté donné , voulut se vanger sur lui de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des François. On fut surpris trois jours après la mort de Marguerite , d'entendre au commencement de la nuit un cri de mort. A ce cri tous les Sauvages sortirent de leurs cabannes pour se rendre au lieu d'où il partoît. L'habitante de Montreal dont j'ai parlé , y courut comme les autres. Là se trouva un feu allumé , & l'enfant prest d'y estre jeté. Les Sauvages ne purent s'empêcher d'être attendri à ce spectacle ; mais ils le furent bien davantage , lorsque cet enfant qui

Missionnaires de la C. de J. 425
n'avoit qu'un an , levant ses petites mains vers le Ciel avec un doux sourire , appella par trois fois sa mere , témoignant par son geste qu'il vouloit l'embrasser. L'habitante de Montreal ne douta point que sa mere ne lui eust apparu : il est du moins probable qu'elle avoit demandé à Dieu que son fils lui fust réuni au plustost , afin de le préserver d'une éducation licentieuse qui l'auroit tout-à-fait éloigné du Christianisme. Quoiqu'il en soit, l'enfant ne fut pas abandonné aux flammes, un des plus considérables du Village l'en délivra, mais ce fut pour le faire mourir d'une mort qui n'estoit guères moins cruelle : il le prit par les pieds, & l'élevant en l'air, il lui fracassa la teste contre une pierre.

Je ne puis m'empêcher, mon

R. Pere, de vous parler encore d'un quatrième Néophyte de cette Mission, lequel bien qu'il ait échappé au feu qui lui estoit préparé, a eu pourtant le bonheur de donner sa vie pour ne pas s'exposer au danger de perdre sa Foi. C'estoit un jeune *Agné* nommé *Haonhouentsion-taouet*. Il fut pris par un parti d'*Agniez* qui le menèrent esclave dans leur Pays. Comme il y avoit beaucoup de Parens, on lui accorda la vie, & on le donna à ceux de sa cabanne. Ceux-ci le sollicitèrent fortement de vivre selon les coûumes de la Nation, c'est-à-dire, de se livrer à tous les desordres d'une vie licentieuse. Estienne loin de les écouter, leur opposoit les vérités du salut, qu'il leur expliquoit avec beaucoup de force & d'unction, & il les exhortoit sans ces-

se à venir avec lui à la Mission du Sault pour y embrasser le Christianisme. Il parloit à des gens nez & elevez dans le vice, dont ils s'estoient fait une trop douce habitude pour se resoudre à le quitter. Ainsi les exemples & les exhortations du Néophyte, ne servirent qu'à les rendre plus coupables devant Dieu.

Comme il s'apperçut que son séjour à *Agnié* n'estoit d'aucune utilité pour ses parens, & qu'il devenoit même dangereux pour son salut, il prit la résolution de retourner au Sault; il s'en ouvrit à ses proches, lesquels y consentirent d'autant plus volontiers, qu'ils se voyoient délivrez par-là d'un Censeur importun, qui reprenoit continuellement les vices de sa nation. Il quitta donc une seconde fois son Pays

& sa famille , pour conserver sa foi qui lui estoit plus chere que tout le reste.

A peine estoit-il en chemin , que le bruit de son départ se répandit dans toutes les cabannes. On en parla sur-tout dans une , où de jeunes yvrognes faisoient actuellement la débauche : ils s'échaufferent contre Estienne , & après bien des invectives ils conclurent qu'il ne falloit pas souffrir qu'on préférast ainsi le Village des Chrestiens à leur Pays , que c'estoit un affront qui réjaillissoit sur toute la Nation , qu'ils devoient contraindre ce chien de Chrestien de revenir au Village, ou lui casser la teste, afin d'intimider ceux qui seroient tentez de suivre son exemple.

Aussi - tost trois d'entre-eux s'armerent de leurs haches , & coururent après Estienne : ils

l'eurent bien-tost atteint , & l'abordant la hache levée : Re- « tourne sur tes pas , lui dirent- « ils brusquement , & suis-nous : « tu es mort si tu résistes , nous « avons ordre des anciens de te « casser la teste. Estienne leur répondit avec sa douceur ordinaire , qu'ils estoient les maîtres de sa vie , mais qu'il aimoit mieux la perdre que de risquer sa foi & son salut dans leur Village , qu'il alloit à la Mission du Sault , & que c'estoit-là qu'il estoit résolu de vivre & de mourir.

Comme il vit qu'après une déclaration si précise de ses sentimens , ces brutaux se mettoient en devoir de le tuer ; il les pria de lui accorder quelques instans pour prier Dieu ; ils eurent cette condescendance tout yvres qu'ils estoient , & Estienne s'estant mis à genoux fit tranquil-

lement sa prière , où il remercia Dieu de la grace qu'il lui faisoit de mourir Chrestien; il pria pour ses Parens infideles , & en particulier pour ses bourreaux , qui dans le moment levèrent leurs haches & lui fendirent la teste.

Nous apprîmes une mort si généreuse & si chrestienne par quelques *Agniez* qui vinrent dans la suite fixer leur demeure à la Mission du Sault.

Je finirai cette Lettre par l'histoire d'une autre Chrestienne de cette Mission , dont la vie a esté un modèle de patience & de piété. C'est la première compagne de Catherine *te Gal.kouita* , & la plus fidele imitatrice de ses vertus. Jeanne *Goüastabra* , c'est son nom , estoit *Onneiout* de nation. Elle fut mariée à un jeune *Agnié* , dans la Mission de Notre-Dame de Lorette : La dou-

ceur de son naturel , & sa rare vertu , devoient lui attirer toute la tendresse de son mari ; mais ce jeune homme s'abandonna aux vices ordinaires de sa Nation , je veux dire , à l'ivrognerie & à l'impureté ; & son libertinage fut pour la Néophyte une source continuelle de mauvais traitemens. Il quitta bien-tôt le Village de Lorette , & devint errant & vagabond. Sa vertueuse Femme ne voulut jamais le quitter , elle le suivit par tout dans l'espérance de le faire enfin rentrer en lui-même , & de le gagner à J E S U S - C H R I S T , elle supportoit ses débauches & ses brutalitez , avec une patience inaltérable , elle pratiquoit même en secret de fréquentes austéritez , pour obtenir de Dieu sa conversion. Ce malheureux s'avisa de venir au Sault où il

avoit des Parens, elle l'y accompagna, & elle eut pour lui des complaisances & des attentions capables d'amollir le cœur le plus dur. Enfin, après bien des courses, & toujours plongé dans le libertinage & la dissolution, il renonça enfin à sa foi, & il retourna chez les *Agniez*. Ce fut l'unique endroit où la Néophyte refusa de le suivre. Elle eut cependant la prudence d'aller demeurer à Lorette chez les Parens d'un si indigne mari, se flattant que ce dernier trait de complaisance le feroit revenir de ses débauches : mais elle n'y fut pas un an, qu'elle apprit que cet Apostat avoit esté tué par des Sauvages, dont il attaquoit la cabanne, au sortir d'une débauche qu'il avoit poussée au dernier excez.

Une mort si funeste la toucha
vivement ;

Missionnaires de la C. de J. 433
vivement ; quoiqu'elle fut encore à la fleur de son âge , elle renonça pour jamais à l'estat du Mariage, & elle prit le parti d'aller passer le reste de ses jours auprès du tombeau de Catherine, où elle vécut en Veuve Chrestienne , & où elle acheva de se sanctifier par la pratique de toutes les vertus , & par de continuelles austérités. Elle mourut peu après en odeur de sainteté. Une seule chose lui fit de la peine dans sa dernière maladie : elle laissoit deux enfans dans un âge encore tendre , l'un n'avoit que six ans , & l'autre n'en avoit que quatre ; elle apprehendoit qu'ils ne se pervertissent dans la suite , & qu'ils ne marchassent sur les traces de leur malheureux pere ; elle eut recours à N. Seigneur , avec cette ferveur & cette confiance , dont elle animoit

toutes ses prières ; & elle lui demanda la grace de ne point séparer les enfans de la mere. Sa prière fut exaucée : quoique ces deux enfans fussent alors dans une santé parfaite , l'un tomba aussi-tôt malade , & mourut avant la mere. L'autre la suivit huit jours après qu'elle fut decedée.

Je serois infini , mon R. Pere, si je vous parlois encore de plusieurs autres Néophytes dont la vertu & la Foi ont esté pareillement éprouvées ; ce que j'ai l'honneur de vous écrire , suffit pour vous donner une idée de la ferveur qui régné dans la Mission de saint François Xavier du Saul. Monseigneur l'Evêque de Quebec qui a visité nos Néophytes , a rendu un témoignage public à leur vertu : c'est ainsi qu'en parle ce grand Prélat

Missionnaires de la C. de 7. 435
dans une Relation * qu'il fit de
l'estat de la nouvelle France, &
qu'il rendit publique en l'année
1688. La vie commune de tous
les Chrestiens de cette Mission
n'a rien de commun, & l'on
prendroit leur Village pour un
véritable Monastere. Comme
ils n'ont quitté les commodi-
tez de leur pays, que pour assu-
rer leur salut auprès des Fran-
çois; on les voit tous portez à
la pratique du plus parfait dé-
tachement, & ils gardent par-
mi eux un si bel ordre pour
leur sanctification, qu'il seroit
difficile d'y ajoûter quelque
chose. “

J'espere, mon R. Pere, que
vôtre zele vous portera à prier
souvent le Dieu des miséricor-

* Estat présent de l'Eglise & de la Colon-
nie Françoisse de la nouvelle France, pa-
ge 130.

436 *Lettres de quelques*
des pour ces nouveaux fidèles,
afin qu'il les conserve dans cet
estat de ferveur où il les a mis
par sa grace. Je suis avec bien du
respect,

• MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-
obéissant serviteur en N. S.
P. CHOLLENEC, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.

Fautes à corriger.

- Page 23. ligne dernière , quatre-vingt ans ,
lisez , quatre-vingts ans*
Page 125. l. 9. servir , lis. servir
Page 136. l. 15. les , lis. les
*Page 139. l. 2. & 9. page 145. l. 20. la Keoumi ,
lis. Lakchoumi*
*Page 143. l. 23. Palmapouranam , lis. Patma-
pouranam*
Page 159. l. 4. d'autre , lis. d'autre
*Page 182. ligne dernière , Chankaram , lis.
Chankcharam*
Page 215. l. 4. offroit , lis. offroit.
Page 347. l. dernière, propheta, lis. prophetæ
Page 360 l. 11. traînons , lis. tramons
Page 376 l. 12. cette réponse, lis. ces réponses
Page 376. l. 22. avant-hier , lis. hier.
Page 386. l. 20 reproches , lis. réponses.
Page 389. l. 22. permettent , lis. permettant.
-

T A B L E.

<i>E</i> <i>Pistre aux Jésuites de France ,</i>	<i>Page j</i>
Les Missions du Paraguay protégées par les	
Rois d'Espagne ,	<i>ix</i>
Ce qui est arrivé à M. l'Abbé Sidotti de-	
puis son entrée au Japon ,	<i>xiiij</i>
Mort des deux Missionnaires qui sont en-	
	<i>T iiij</i>

T A B L E.

trez dans les Isles des Nicobars , xvj
 Estime qu'en faisoient les Insulaires de
 Nicobary , xxij

Lettre du Pere Martin au Pere de Villette , Page 1

Maniere de cultiver le ris aux Indes, & ses
 differentes especes , pag. 5, 6, & suiv.

Usure criante des Indiens , 7

Description d'un furieux ouragan , ses ef-
 fets extraordinaires , 11, 12, & suiv.

Puissance du Prince de Marava, 16, & suiv.

Maladie particuliere dont on est attaqué
 aux Indes , & la maniere dont les In-
 diens traittent les malades, 19, & suiv.

Mort du Prince de Marava , 23

Coûtume des Dames Indiennes de se brû-
 ler après la mort de leur mari , 24

Ceremonies observées par les Dames In-
 diennes quand elles se brûlent , 24 , 25,
 26 , & suiv.

Agrément donné par le nouveau Prince
 du Marava pour la construction d'une
 Eglise , 34

Visite des Missions de Maduré faite par M.
 l'Evêque de S. Thomé , 35 , 36

Zeile & travaux Apostoliques du Prelat ,
 37 , 38 , & suiv.

Artifice des Brames pour alierer le Prince
 de la Religion & des Missionnaires ,
 41 , 42 , & suiv.

Ordre donné par le Prince pour la destru-
 ction de l'Eglise , 43 , 44 , & suiv.

Emprisonnement du Pere Martin , 53

T A B L E.

Supplice des Catechistes & leur constance dans les tourmens ,	54
Caractere de ces Catechistes ,	68, 69, &c.
Destruction de l'Eglise ,	71, 72
Le P. Martin chassé du Marava , consternation des Neophytes ,	79, 80
Protection accordée au Missionnaire & à la Religion par le Frere du Prince de Marava ,	83, 84, & suiv.
Eglise élevée dans les Terres ,	
<i>Lettre du Pere Bouchet à Monseigneur Huet , ancien Evêque d'Avranches ,</i>	95
Opinion de la Metempsychose , comment elle s'est répandue ,	98, 99, &c.
Elle est enseignée par les premiers Heretiques ,	101
Quel a été l'inventeur de ce système ,	102, & suiv.
Principale preuve des Pythagoriciens & des Indiens ,	105
Doctrines de la Reminiscence enseignée par les Pythagoriciens & par les Indiens , & comment ,	107, 108, &c.
	193, 194, &c.
Diverses comparaisons dont les Indiens se servent pour prouver la transmigration des ames ,	112, 113, 114
Pouvoir attribué par les Indiens aux ames de sortir de leur corps & d'y revenir quand il leur plaît ,	114
Histoire plaisante à ce sujet tirée de leurs livres ,	115

T A B L E.

Conformité du sentiment de Pythagore & de Platon sur la création du Monde, avec l'opinion des Indiens, 125, 126, 127, &c.	
Sentiment de ces Philosophes & des Indiens sur les divers Mondes qui se succèdent les uns aux autres, 129, 130, 131, & suiv.	
Durée du monde selon les Indiens, 135, 136, &c.	
Corps de bestes animez par les Divinitez Indiennes, 137, 138, &c.	
Idee de ces Philosophes & des Indiens sur la nature de l'ame, 148, 149	
Quel est l'ordre des Transmigrations, 161, 162	
Pierres, montagnes animées selon les Indiens, 165, 166. 174, &c.	
Quelle est la cause des diverses renaissances, 179, 180, & suiv.	
Fleuve de l'Oubli inventé par Platon, 191, 192	
* Raisons les plus solides qui convainquent les Indiens de l'absurdité de leur opinion sur la Metempsychose, 200, 201, &c.	
<i>Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Perou, &c.</i> 228	
Maniere de voyager dans les plaines de Buenos-ayres & du Tucuman, 233, 234	
Multitude de bestiaux qui s'y trouvent, 235	
Maniere d'y prendre le gibier, <i>ibid.</i>	
Exercices des Missions du Paraguay, 243, 244, &c.	

T A B L E.

Piété des Neophytes ,	247, 248, &c.
Ordre qui s'observe dans la conduite spirituelle de cette Chrétienté ,	250, 251, & suiv.
Maniere dont s'administre le temporel ,	253, 254, &c.
Comment on a formé la Mission du Paraguay ,	254, 255, &c.
Ordre qu'on observe pour la subsistance des Habitans de chaque Bourgade ,	264, 265, & suiv.
Description de Corduba ,	271, 272
Description de Mendoza ,	274
Description de Santiago ,	281, 282
Description de Lima ,	286, 287, &c.
Description de Manille ,	296, 297
<i>Lettre du P. d'Entrecolles au Pere de Broissia ,</i>	300
Visite renduë par le principal Mandarin de Kim te chim à l'Eglise des Chrétiens ,	308, 309
Exemple de la délicatesse de conscience des Neophytes Chinois ,	313
Leur constance dans les persecutions ,	315
Leur charité ,	317
Idee superstitieuse des Chinois au premier jour de l'an ,	316
Aversion des Lettrez pour le Christianisme ,	322, 324, 325
Conversion d'un Lettré ,	327
Examen des Graduez , se fait tous les trois ans , & comment ,	327
Conversions extraordinaires de quelques	

T A B L E.

Infidelles ,	331, 332, &c.
Maniere dont les Medecins Chinois traitent ceux qui ont la petite verolle ,	336, 337, &c.
Zeile des Chrestiens Chinois pour la conversion de leurs Concitoyens ,	340, 341, &c.
Coutume des Veuves Chinoises differentes selon les diverses conditions ,	349
Conversion de deux Bonzes. Combien ces conversions sont difficiles ,	357
Calomnies extravagantes debitées par les Idolâtres contre la Religion ,	359, 360, 361 , & suiv.
Danger où s'est trouvé la Religion , le Censeur de l'Empire ayant résolu de la détruire ,	367, & suiv.
Constance admirable d'un jeune Neophyte.	369, 370, & suiv.
<i>Lettre du P. Chollenec au Pere J. B. D. H.</i>	
	394
Constance d'un Neophyte au milieu des tourmens & des flammes ,	401, 402, &c.
Cruauté des Iroquois à l'égard d'un autre Neophyte nommé François ,	409, 410, & suiv.
Fermeté d'une jeune Neophyte brûlée à petit feu par les Iroquois ,	417, 420, &c.
Mort glorieuse d'un autre Neophyte ,	426, 427, &c.

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hôtel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartien-dra, S A L U T. Nostre bien amé le Pere J. B. DU H A T D E de la Compagnie de J E S U S, Nous ayant fait remontrer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé: *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de J E S U S*, s'il nous plaisoit lui en accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucuns lieux de nostre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers au dit Exposéant, & de tous dépens, dommages & interest. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; Que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracte-

res, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliothèque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires soy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander d'autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le douzième de Février l'an de grace mil sept cens-treize, & de nostre Regne le soixante-dixième.

Par le Roy en son Conseil,
FOUQUET.

Registré sur le Registre Num. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 599 Num. 671. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Août 1703. Fait à Paris le 16. Avril 1713.

Signé, L. JOSSE, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.